N° 765 41e Année Tome CCXIX 1er Mai 1930

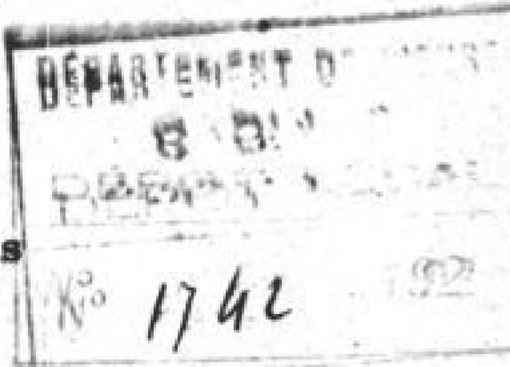
MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE





—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, **5 fr. 75; plein tarif 6 fr. 50**

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Comptoir National d'Escompte de Paris. — Les actionnaires, réunis en assemblée générale ordinaire le 8 avril, ont approuvé les comptes de l'exercice 1929, au 31 décembre. Ils accusent un bénéfice net de 72.139.514 fr. qui a été réparti comme suit: Réserve statutaire, 3.606.975 fr.; aux 800.000 actions, 64 millions, dont 20 millions pour l'intérêt statutaire de 5 o/o et 44 millions pour le dividende de 52 fr.; au Conseil. 2.426.626 francs; aux parts, 1.383.177 fr.; Report à nouveau, 722.734 francs.

Le dividende est ainsi fixé à 80 fr. brut par action. Un acompte de 20 fr. ayant été distribué le 31 janvier dernier, le solde de 60 fr. sera payé, à partir du 31 juillet prochain, sous déduction des impôts. La répartition de 23 fr. 0529 par part sera payable, à la même date, sous déduction des impôts également.

Quitus de leur gestion a été donné à MM. Lem et Vacherie, administrateurs décédés. La nomination de M. Jean Parmentier, en remplacement de M. Lem, a été ratifiée. M. Paul Boyer, administrateur sortant, a été réélu. La nomination de M. Emmanuel Sautter, comme membre de la Commission permanente de contrôle, en remplacement de M. Anatole Thirion, décédé, a été ratifiée; il a été réélu pour une nouvelle période.

Toutes les résolutions présentées par le conseil ont été adoptées à l'unanimité.

Banque Nationale de Crédit. — Réunis en *assemblée ordinaire* le 11 avril sous la présidence de M. André Vincent, les actionnaires ont approuvé les comptes de l'exercice 1929, au 31 décembre. Ils accusent un bénéfice de 42.786.102 fr. auquel s'ajoute un report à nouveau précédent de 1.164.039 francs.

La répartition suivante en a été décidée : Dividende de 6 o/o aux actions A, 15 millions; de 4 o/o aux actions B, 500.000 fr.; au conseil, 2.728.610 francs; Dividende de 8 o/o aux actions A, 20 millions; de 1/3 de 8 o/o aux actions B. 333.333 fr.; Report à nouveau, 5.388.198 francs. Sur le dividende, fixé à 70 fr. brut par action A et à 33 fr. 33 par action B, il a été réparti respectivement, en janvier dernier, un acompte de 30 et 20 fr.; il reste à payer 40 fr. et 13 fr. 33. Ces sommes seront mises en paiement, sous déduction des impôts, à une date qui sera fixée ultérieurement par le conseil d'administration.

L'assemblée a donné quitus à la succession du baron Jacques de Gunzbourg, administrateur décédé, et réélu administrateurs MM. Albert Aupetit, Léon Dardel et Maurice Devies.

A *titre extraordinaire*, les actionnaires ont approuvé en principe le projet de fusion du *Comptoir d'Escompte de Mulhouse* avec la *B. N. C.* comportant, notamment, l'attribution au premier, comme conséquence de ses apports, de 112.500 actions nouvelles catégorie A de 500 fr., libérées de la seconde, à créer en augmentation de son capital. L'opération ne sera définitive qu'après approbation nouvelle d'une assemblée extraordinaire convoquée pour le 2 mai.

Sous cette réserve, l'assemblée à décidé d'augmenter le capital de 56.250.000 fr. par création de 112.500 actions A remises comme il est dit ci-dessus, pour permettre au *Comptoir d'Escompte de Mulhouse* d'échanger 4 de ses actions contre 3 actions *B. N. C.* Elles seront créées jouissance du 1er avril 1930 et auront droit aux 3/4 du dividende attribué aux actions A anciennes. Les articles 6 et 16 des statuts ont été modifiés.

L'assemblée a décidé de maintenir jusqu'à concurrence de 81.250.000 francs le pouvoir d'augmenter le capital social dont est investi le conseil.

A dater de la fusion définitive, MM. André Jaquet, Jules Schaller et Fernand Vogt seront nommés administrateurs.

Société Parisienne de Banque. — L'assemblée générale annuelle, réunie le 8 avril, a approuvé les comptes du 5e exercice, clos le 31 décembre 1929, accusant un bénéfice de 6.125.520 fr. qui, avec le report à nouveau des exercices antérieurs s'élevant à 1.433.775 francs, forme un solde créditeur de Profits et Pertes de 7.559.295 francs.

L'assemblée a décidé de répartir aux 120.000 actions un dividende brut de 30 francs par action et de reporter à nouveau 3.431.095 francs.

Le dividende sera mis en paiement à la date qui sera fixée par le conseil.

MM. L. Bardac, J. Bernard, J. Cordier, G. de Klapka, G. Lehmann, M. Monteux, Léon Pissard, R. Schumann et A. Singer ont été réélus administrateurs.

Le rapport du conseil indique que la société a pris de nouveaux intérêts dans plusieurs sociétés. Elle a prêté son concours pour les augmentations de capital des Tubes et Forges de Sosnowice *et des* Ateliers et Chantiers de Bretagne. *Elle s'est intéressée aux opérations du Trésor ainsi qu'à diverses émissions.*

Les services de banque ont donné toute satisfaction. Le nombre des clients est en sensible augmentation d'une année à l'autre. Le chiffre des dépôts s'est élevé à 108.136.975 fr. contre 68.872.513 francs en 1928.

Bz 40

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numeros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1939.

LES FONDEMENTS PSYCHOLOGIQUES
DU DEVENIR NÉO-GREC

—

De quelque côté qu'on le prenne, dans n'importe quel but qu'on l'envisage, on se heurte toujours à son passé; on y pense, si on a renoncé par avance à toute recherche explicative, même si on s'est décidé à ne pas quitter le plan de la stricte constatation. On sent la prise du temps faiblir aux alentours grecs. L'Histoire se mêle à l'impression, le lointain pénètre le présent, hante jusqu'à l'obsession, l'esprit, éblouit les yeux de sa lumière.

Voulant considérer un peuple vivant, on voit toujours surgir le fantôme de l'ancêtre; méditant sur son caractère, on ne peut s'empêcher de songer à Ulysse; pensant aux luttes qu'il soutint, on confond le Turc avec le Perse. Sol, mœurs, langage, tout semble y être pour inciter à la réminiscence.

De ses quatre périodes historiques, seules la première et la dernière possèdent un foyer territorial commun. Un intervalle de quinze siècles promène le centre de gravité grec d'Alexandrie à Byzance. L'étape intermédiaire que Rome trouve dans la période de la Renaissance fait à Athènes défaut; dès qu'on tourne le regard en arrière, c'est l'antiquité qu'on rencontre et qu'on interroge.

Quand on pense à ce millénaire, processus d'orientalisation qu'offre l'histoire byzantine continué par quatre siècles de domination turque, on reste stupéfait devant l'étonnante vivacité de certains traits antiques consti-

tuant le plus clair du caractère grec et frappant toujours l'observateur étranger. Poucqueville y revient tout le temps. Ampère et Elisée Reclus découvrent des ressemblances jusque dans les plus insignifiants détails; enfin, Taine, pour s'expliquer la sculpture hellénique, recourt au fondement animé et vivant qu'offre l'observation du Grec de nos jours (1).

Quelle est en tout cela la part de la réalité et de la suggestion? Y a-t-il quelque constante psychique qui, bravant trois mille ans, reparaît toujours malgré les refontes subies par la conscience collective en se manifestant intacte à travers une antiquité particulariste et païenne, un empire médiéval bigotement chrétien et un Etat nationaliste de nos jours? Ce nouveau printemps grec est-il l'éclosion du grain ensemencé lors de l'automne hellénique?

§

Pendant trois siècles, ceux-là mêmes qui inaugurent les temps modernes en faisant passer les peuples occidentaux au premier plan de l'action politique, le Grec disparaît complètement de l'histoire. Violemment ramené à un état de servitude, arraché à toute activité collective, dépourvu de directive nationale, il ne se distingue en apparence de son oppresseur que par sa seule religion. Est-il dès lors étonnant qu'il ait tant tenu à celle-ci, puisque c'est elle qui le sépare, tant des Occidentaux catholiques que des Orientaux musulmans? L'identité du sort et la confession commune le rapprochent par contre des autres peuples des Balkans. Sous ce régime de vio-

(1) Il serait long d'énumérer les ouvrages sur la Grèce dont les auteurs, cédant à la tentation, mêlèrent à l'observation le souvenir. Je ne cite que les plus connus de ces derniers quarante ans en suivant l'ordre chronologique de leur apparition. Gaston Deschamps : *La Grèce d'aujourd'hui;* Charles Maurras : *Anthinéa;* Gerhart Hauptmann : *Griechischer Frühling;* Maurice Barrès : *Le Voyage de Sparte;* Georg Brandes : *Hellas einst und jetzt;* ouvrages auxquels il faut joindre deux petits livres récents d'un charme irrésistible : *Tage in Hellas*, par Bernhard Guthmann, et *Images de la Grèce*, par Georges Duhamel.

lence, ils semblent oublier leurs discordes passées, une haine commune les fait fraterniser, un même espoir les rend solidaires. Il faut toutefois noter que le Grec est bien en avance sur ceux-ci. Marin et commerçant, partageant l'activité de son époque, toujours aux écoutes des rumeurs de son temps, il n'est que naturel qu'il se soit soulevé le premier. Tourné depuis trois siècles vers l'Ouest par la seule horreur de l'Orient qu'incarnait à ses yeux le Turc, il trouve dans les événements qui s'y déroulent l'espoir de recouvrer sa liberté.

Car être libre constitue la condition essentielle de son affirmation de la vie. Ce sentiment présente chez lui plus d'affinité avec l'anarchie qu'avec le libéralisme des peuples Européens. Avant tout, pas de caractère collectif; tout se passe sous le signe d'un individualisme intransigeant et irrépressible, et au fait il ne se sent vraiment libre que quand il peut faire ce qui est interdit aux autres. La seule concession dont il est susceptible est celle qu'il fait à la famille. Seule cette molécule de l'organisme social parvient à supplanter les atomes qui le constituent; la famille prime en lui aussi implacablement l'individualité que n'importe quelle autre structure collective.

Le sentiment farouche et jaloux de ne dépendre de personne apparaît chez le Grec avec une instinctive spontanéité. On le retrouve dans toute sa virile ostentation chez ces âpres et inflexibles réfractaires qui jadis peuplaient les montagnes de l'Epire et de la Thessalie, ces monstres d'audace et d'endurance qui jetaient le défi à l'oppresseur, escomptant la mort violente et accueillant avec sérénité le plus inhumain supplice.

Au même titre que les Brigands de Schiller, mais sur une échelle bien plus vaste, les Clephtes grecs ne sont que des révoltés; ils forment sous la domination turque presque une classe sociale, où hommes et femmes, les enfants dès leur dixième année, portent les armes. C'est

le fameux Souli qui, durant sept ans, tint tête dans une lutte inégale aux armées d'Ali-Pacha qui constitue la destinée exemplaire de ces poignées d'hommes, préférant la mort à la contrainte, opposant une résistance surhumaine à des forces organisées et qui, bloqués, affamés, meurtris, repoussant toujours le pacte humiliant et la transaction équivoque, sombrent finalement en se précipitant de leurs rochers ou en faisant sauter leur poudrière.

Leur poésie populaire, anonyme confession lyrique déposée par des générations de montagnards illettrés, brode sur l'invariable leitmotiv : « La nuque du Grec ne supporte pas le joug.» Et il faut en avoir saisi le sens dans toute sa cruelle profondeur pour s'expliquer leurs prouesses et leurs sacrifices, leurs coups de tête et leurs trahisons. Il leur a suffi de cette horreur d'être esclaves pour se dresser, petit peuple sans ressources et sans alliances, face à ce redoutable empire des Sultans et se jeter dans l'aventure aux incalculables conséquences, fermement décidés à tout gagner ou à tout perdre. Il leur a suffi que de nos jours d'habiles meneurs leur aient présenté le débarquement d'un corps expéditionnaire à Salonique comme portant atteinte à leur indépendance pour qu'ils détournent leurs cœurs de celui qui l'a provoqué; il a suffi de quelques mesures de rigueur pour qu'ils refusent leur confiance au génial homme d'Etat qui d'une main leur offrait ce qu'ils avaient jusqu'à lui entrevu comme un rêve et de l'autre ne demandait que leur suffrage. La nuque du Grec ne supporte pas le joug! Qu'on s'épargne l'erreur de ramener à des causes distinctes ce qui n'est que l'effet d'un unique mobile.

Il est clair qu'un individualisme aussi prononcé ne laissait qu'une marge étroite pour l'éclosion d'un sentiment collectif. Considérer l'individu comme un facteur primaire est, pour le Grec, un legs antique contre qui Byzance même s'était vainement heurtée. De quel fonde-

ment se servirait-il à présent pour ériger une plus ample communauté consciente? Comment concilierait-il son particularisme avec l'ascendant d'une époque qui venait de remporter une victoire définitive sur celui-ci? Adhérer au cours de son temps n'équivalait-il pas à un reniement de ses propres traditions? Une nouvelle phase de son histoire ,déjà assez mouvementée, allait s'ouvrir. Byzance représenter l'opposition de l'Hellénisme à l'Orient; cette fois-ci, la Grèce apparaît confrontée à l'Occident.

Un siècle vient de sonner depuis qu'elle s'est vue prise dans l'engrenage de l'occidentalisation. Ceci nous semble maintenant si naturel qu'il paraîtrait niais de parler de la possibilité même d'une autre issue. Au fond, l'écart entre l'Européen et le Grec n'était pas moindre que celui qui sépare ce dernier de l'Oriental. L'Europe avait aussi radicalement transformé ce qu'elle avait reçu de la Grèce que celle-ci ce qu'elle devait à l'Asie. Entre ces deux continents, la petite péninsule hellénique restait obstinément récalcitrante à deux conceptions de la vie qui, par des voies opposées, avaient détrôné l'éternelle divinité de la sienne : l'homme.

La tâche qu'il s'est donnée est aussi ardue et tragique que celle entreprise par Byzance auparavant. Aujourd'hui comme alors, l'élément originellement grec est rejeté dans l'opposition, négateur décidé de l'abstraction intégrante de l'Etat européen comme il le fut de la monumentalité asiatique de son empire médiéval. L'idée de la Patrie, support irrationnel du premier, ne lui était pas plus proche. Il est vrai que le Grec de 1821 en parle, mais entend-il par là autre chose que l'ancien? Lui avait-il enlevé son caractère restreint et intimement régional?

La forme nouvelle inaugurée par le nationalisme européen, — l'idéalisme expansif d'une collectivité ne dérivant pas organiquement de ses parties, mais forgée en une pièce du dehors, — lui sera ultérieurement imposée.

Cette fois-ci, l'acquis aura le dessus sur l'inné.

§

Posséder des traits psychiques communs est une chose, avoir une conscience nationale en est une autre. Il est possible que chez certains peuples le nationalisme préexistât en germe à la Révolution française; il est en tout cas certain que c'est depuis les guerres napoléoniennes qu'il fait la conquête de l'Europe. Le XIXe siècle découvre la Nation comme la Renaissance, quatre cents ans auparavant, avait fait la découverte de l'homme. Opposé au moins dans sa première moitié au siècle qui le précéda, il représente la revanche de l'idéalisme sur l'effort intéressé et positif de la bourgeoisie. Si celui-ci réservait ses sympathies aux revendications d'une classe sociale, l'autre portait les siennes aux collectivités réclamant leur droit de nation. C'est de ces deux angles différents que l'Europe envisagea deux événements identiques en eux-mêmes, mais que sépare sa propre transformation. Elle vit dans l'indépendance américaine le rejet d'un joug social, mais dans la Révolution grecque un soulèvement national.

On admet d'ordinaire que c'est la croyance qui traça une frontière morale entre le Grec et le Turc. Il serait plus juste d'y voir une haine traditionnelle entre le conquérant et le dominé, haine où le Christianisme chez celui-là intervint plus en barrière symbolique qu'en intime conviction. Un ritualisme externe l'emporte chez le Grec sur le sentiment d'infinie religiosité. S'il se groupa si longtemps autour de son Eglise, ce ne fut qu'à cause des privilèges dont elle jouissait. Celle-ci possédait en effet une arme dont la Porte n'a jamais méconnu la portée politique et les dangers qu'elle pouvait lui faire encourir. Toute pression sur l'Eglise orthodoxe, à supposer même qu'elle eût marqué l'intervention du Tzar, eût amené un rapprochement entre le Patriarcat et la Papauté qui, en l'occurrence, serait allé jusqu'à la levée du schisme.

Aussi, bien que le Turc vît de tout temps dans le Grec en premier lieu le « Giaour », c'est-à-dire l'infidèle, il se sentait forcé à en respecter les institutions religieuses, en accordant une sorte d'immunité à son clergé. L'Eglise devint à la longue un foyer d'activité politique; du prêtre de village au patriarche, tous se considéraient comme des champions de la Grèce asservie; ils se sentaient des chefs à qui la nécessité seule imposait la soutane et à qui on pardonnerait une défaillance confessionnelle, mais jamais une bévue politique. C'est un moine connu sous le nom de « Jugement dernier » qui ranima l'enthousiasme des Souliotes, un évêque qui, le premier, déploya le drapeau de l'indépendance, un échappé de cloître qui battit les Turcs à Derveni. Il n'y a pas encore vingt-cinq ans, la carrière ecclésiastique paraissait aux yeux des irrédimés comme la plus sûre voie de servir la cause de l'Hellénisme; subordonnant tout caractère religieux au rôle du suppléant politique, l'heure venue, ils cédaient aux autorités grecques leur place, sans s'étonner de l'indifférence dont ils seraient désormais l'objet.

Le Christianisme grec apparaît comme un prétexte inconscient aux seules fins de conservation et d'indépendance et dont l'emprise croissait ou disparaissait suivant les dangers qu'on appréhendait ou la sécurité dont on ne doutait plus. C'est ainsi qu'on les vit se détourner plus tard de cette puissance qu'ils appelèrent flatteusement pendant des siècles « la Sainte Russie », dès qu'ils découvrirent en elle la protectrice exclusive des peuples slaves.

C'est dans leur effort de s'affranchir que les Grecs font lentement leur découverte comme nation (2). Jusqu'au début du XIX[e], le terme même, j'entends dans son sens

(2) Je sais bien qu'un lien de communauté morale existait dans l'antiquité entre les différentes républiques helléniques qui tenaient pour barbares tous les peuples étrangers à leur civilisation, sentiment du reste analogue au dédain que professe l'Europe pour ceux qui n'ont pas encore adopté la sienne, et pourtant rien ne nous permet de conclure qu'il existe un Nationalisme européen.

précis, faisait défaut à leur vocabulaire. Les Byzantins n'entendaient par nationaux (εθνικοί), que les partisans du paganisme. Sous le joug turc, on se déclarait de même souche (γένος). Il est curieux de constater que, même après leur délivrance, tandis que les Grecs du royaume se déclaraient de même nation (ὁμοεθνεῖς), les irrédimés restaient attachés à la destination de la commune descendance (ὁμογενεῖς).

§

L'un des chefs militaires du mouvement insurrectionnel grec a dit : « C'est la Révolution française qui m'a ouvert les yeux; au son de cette fanfare mondiale, j'ai senti que le jour de la liberté était venu. »

En effet, quelle irrésistible tentation que la « Déclaration des Droits de l'Homme » ! On eût presque dit que l'Assemblée nationale avait choisi cette séduisante formule pour agir sur le moral des opprimés. Le Grec, aux yeux de qui la liberté gardait toujours un caractère d'émancipation individuelle, pouvait-il rester insensible? Désormais, tant les idées que les faits qui auront sur lui un ascendant au cours de sa longue lutte graviteront autour de cet événement central, depuis l'inspiration qu'il y puise au début jusqu'au secours philhellénique qui marquera sa triomphale issue.

Certes, il n'en restera pas là. Il trouvera dans la puissante suggestion qui lui viendra du dehors le fondement spirituel d'un lien collectif. J'ignore toutefois la forme que le nationalisme du Grec aurait prise sans l'intervention d'un facteur qui imprima à son idéalisme une décisive empreinte : l'obsession de l'Antiquité.

Quelques lettrés à part, de l'étranger ou de Phanar, le souvenir antique avait peu percé chez le peuple. Le passé immédiat étant Byzance, l'ennemi présent le Turc, qu'est-ce que les anciens avaient à y voir? Quel rôle infime et effacé joue en effet avant comme pendant sa lutte le symbole de l'Acropole à côté de celui de Sainte-Sophie, der-

nier rempart de son empire disparu qui, face au Bosphore, attend toujours, prisonnière des quatre minarets!

Les Grecs, en proclamant leur indépendance, comptaient tout au plus sur le secours et l'encouragement russes. Ils ne s'attendaient nullement à ce mouvement enthousiaste qui mobilisa spontanément la conscience occidentale en leur faveur. Trop enclins à identifier les sentiments de tout un peuple avec la politique officielle de ses gouvernants, ne risquait-on pas d'être taxé d'utopiste en osant croire que l'engouement pour l'antiquité hellénique aurait une répercussion sur la réalité? Ils n'avaient jamais compté avec l'occulte puissance du Philhellénisme, ils ne devinaient point qu'un rapport indirect et complexe pourrait exister entre leur tâche à eux et le malaise intime d'une jeunesse désabusée. Car la scission psychique que suscita en Europe l'acceptation d'un ordre nouveau, refoulée et latente jusqu'ici, apparut, une fois la paix rétablie, sous son plus désolant aspect. Les Romantiques cherchaient par l'imagination ce qu'ils désespéraient de retrouver en eux-mêmes. Ces âmes déçues et meurtries, avides d'apaisement et d'illusion, en émigrant hors de leur milieu et de leur époque, se pressaient vers des contrées moins éloignées qu'on ne le fait de nos jours. L'Antiquité grecque, qu'on ne voyait pas alors d'une autre façon que Winckelmann, représentait pour ces esprits exubérants et désemparés le prototype glorieux d'un calme sans ennui, d'une curiosité sans inquiétude, un parfait équilibre entre le physique et le psychique, l'esthétique et le moral, le sentiment et la pensée (3). Qu'on était loin de découvrir la Grèce tragique que Nietzsche va nous révéler plus tard!

Höderlin, romantique de pure trempe avant le Ro-

(3) « On aimait l'antique; on voulait Athènes et même Sybaris et Capoue... Bien entendu on les voulait tels qu'on se les figurait et non autres. Ce n'est pas à l'histoire sérieuse qu'on demandait les renseignements qui auraient rebuté les imaginations délicates. » (Gobineau : *Deux Etudes sur la Grèce moderne*, p. 94.)

mantisme même, ouvre le chœur philhellène un quart de siècle avant l'entrée des Grecs sur la scène de l'événement. Ce pathétique évocateur de la synthèse antique professe pour son époque une acerbe contemption; l'individualité différenciée et morcelée le révolte, le double sens de la vie, ses antinomies et ses dissonances lui arrachent des cris déchirants. D'une étroite parenté d'âme avec les romantiques qui le suivront, il reste le plus qualifié représentant littéraire d'une génération qui cherche sa propre délivrance dans l'invocation nostalgique de l'antiquité.

Or, la Grèce vivante et éveillée renvoie à l'Occident l'écho de ses appels, juste au moment où les cœurs et les esprits se tournaient vers elle. La substitution de la réalité au virtuel, l'action supplantant la contemplation prêtent son plein sens au Philhellénisme qui, somme toute, ne fut qu'un des palliatifs contre le « mal du siècle (4) ».

Je ne crois pas —et le sort de cette malheureuse insurrection de 1770, connue sous le nom d'Orloff, confirme mon allégation, — je ne crois pas que ce courant philhellénique, quels qu'aient été les exploits et les mérites grecs, eût pu avoir la moindre chance au XVIIIe siècle. Nul doute que des approbations et des encouragements eussent pu aller à l'adresse d'un peuple luttant contre la tyrannie, que quelque Lafayette sublime et isolé eût pu se mettre au service de sa cause, que le libéralisme tolérant de sages écoutés eût tenté d'émouvoir le cœur de quelque puissant souverain, mais aurait rencontré l'accueil et l'empressement qu'ont trouvés les fameuses lettres de Voltaire à Catherine de Russie et à Marie-Thérèse, les priant de délivrer « le pauvre Grec » et de chasser de l'Europe le « gros Mustapha ». Il est difficile d'admettre qu'une pareille psychose aurait pu s'em-

(4) On pourrait aussi définir le Philhellénisme comme la projection du regret romantique sur le domaine de l'idéalisme agissant.

parer de tout un continent à une époque où l'âme occidentale n'avait rien à chercher hors d'elle-même.

Quelles que soient les raisons de ce mouvement, dont personne ne songe à contester l'idéalisme foncier, il fut, de par le culte ancestral qu'il inculqua aux Grecs, d'une importance capitale pour leur devenir politique.

Ce sont des événements de cet ordre qui font par leurs conséquences croire à la toute-puissance des idées.

§

C'est au cours des années qui suivirent la fièvre de la lutte que se fit chez les Grecs l'élaboration consciente des suggestions philhelléniques. On leur avait tant rebattu les oreilles qu'ils étaient les descendants de Thémistocle et de Périclès, « qu'il était impossible de se représenter esclaves ceux qui marchaient sur la tombe du Perse (5) » qu'ils finirent eux-mêmes, les événements aidant, par se convaincre que c'est à ce seul titre qu'ils pouvaient prétendre à une existence nationale.

Nous verrons plus loin, quand nous tenterons d'ordonner morphologiquement les phases successives de leur évolution, que la sujétion mentale qui en résulta comporta pour eux un double effet. La Grèce du XIXe siècle affirma le fardeau ancestral, tant dans ses bienfaisants côtés que dans la plénitude de ses dangers. Par une impérieuse volonté de manifestation, on se chercha des racines dans le passé; il y allait de la vanité collective de ne pas négliger l'appui moral que confère une illustre descendance; mais, dans l'effort d'établir la continuité historique entre le présent et l'Antiquité, on côtoya de pernicieuses apparences. Qui approuvera leur tentative de substituer à ce langage vibrant de lyrisme et de plasticité qu'est le grec moderne un galimatias artificiel à qui on prit soin d'accrocher des terminaisons antiques? Qui ne plaindra le jeune Grec perdant son temps, dès

(5) Byron.

l'école primaire, à apprendre une langue au lieu de s'instruire à l'aide de celle qu'il savait déjà? L'instituteur grec se rendait-il compte, en imposant à ses élèves le dédain de leur parler maternel, « le vulgaire », de la désastreuse échelle morale qu'il leur suggérait?

Edmond About, qui visita la Grèce vers le milieu du siècle dernier, écrivait :

> Ils apprennent tant bien que mal le grec ancien pour se convaincre qu'ils sont les fils des Hellènes, ils étudient leur histoire pour avoir de quoi se vanter (6).

A quoi il ajoutait, presque avec étonnement :

> Il entre beaucoup d'orgueil, dans l'amour des Grecs pour leur pays (7).

Il semble que cet esprit, qui se targuait de clairvoyance, se représentait le patriotisme comme susceptible d'être ramené à un autre sentiment que celui-ci.

Les Grecs trouvèrent d'une part, dans le prestige ancestral dont le souvenir fut ressuscité en eux par les Philhellènes, le fondement d'un unanime ralliement, mais ils crurent devoir en outre y puiser leur propre raison de vivre. L'antiquité devint pour eux comme un de ces mythes ou de ces dogmes qui d'emblée s'emparent des esprits du seul fait qu'on les soustrait à l'examen et à la critique. Paradoxal effet : cette culture hellénique, inconcevable hors de son cadre de particularisme politique, donne ici naissance à une fusion collective des plus serrées. Ce n'est pas de l'Etat grec qu'ils s'enorgueillissent, mais le seul nom d'Hellène fait battre plus vite leurs cœurs; ils se refusent de voir une simple désignation ethnique en ce qui reste toujours à leurs yeux un titre. Qu'on leur reproche les disputes politiques qui compromettent si gravement l'avenir de leur pays, qu'on leur impute de l'instabilité et de l'ingratitude, et on les verra se défen-

(6) *La Grèce contemporaine*, p. 11.
(7) *Ibid.*, p. 53.

dre avec la rage d'une bête blessée. Mais, pour peu qu'on prenne garde de leur présenter ce qui fait l'objet de ces griefs comme l'inaliénable legs de l'éternel ancêtre, et du coup le tableau change; ils seront plus que rassurés; ils seront fiers. Il n'y a pas de trahison politique ou de défection militaire, si désastreuse qu'elle soit, dont ils ne se consoleront à la pensée que « c'était la même chose chez les anciens ».

On voit bien que leur idée de la Patrie est fortement dosée de romantisme. Leur patriotisme croît à mesure qu'ils se détachent de la réalité néo-grecque. Moréas, interrogé sur les raisons qui l'ont incité à s'expatrier, répondit : « C'est pour mieux aimer mon pays que je l'ai quitté. »

Si incapables qu'ils soient de se sentir isolés dans le temps, ils supportent non sans résignation l'isolement dans l'espace. A une époque où la Nation tendait à se généraliser sur la base de la Race, ils se virent, eux qui n'étaient ni Latins, ni Germains, ni Slaves, désespérément seuls. Ils en ressentirent l'effet quand, au Congrès de Berlin, on ressuscitait d'un coup une Bulgarie viable, tandis qu'on leur disputait pouce par pouce le sol qu'une génération entière avait trempé de son sang et couvert de ses os. Il leur était accablant de penser comment ce peuple bulgare doublait son territoire en congédiant tout simplement le gouverneur turc de Philippopoli, fait que s'empressèrent de reconnaître ceux-là mêmes que laissaient impassibles les insurrections des Crétois. Il est difficile de ne pas reconnaître le bien-fondé des reproches qu'ils adressaient aux descendants des Philhellènes et, pourtant, qui niera que le vrai stimulant vital relève moins de l'amour que de la haine et qu'il tient beaucoup plus de la contrariété que de la faveur?

Un siècle de vie indépendante confirme pour les Grecs cette vérité. Si les encouragements et les secours les condamnent à une léthargie politique, la défaite et l'humilia-

tion éperonnent par contre leur moral. On ne dirait pas, en les voyant actuellement au travail, qu'ils sortent du plus grave désastre qui depuis 1453 s'est abattu sur eux. On se tromperait bien en croyant qu'ils cherchent dans cette activité l'oubli. Qu'on ne se leurre pas sur leur pacifisme et sur leur résignation. Ces bavards savent bien se taire sur ce à quoi ils pensent toujours. S'étant habitués à une progressive extension de leur pays, ils sont loin de considérer ses frontières actuelles comme définitives. Plus que jamais, ils sont pénétrés de cette profonde foi en l'Hellénisme, dont ils envisagent avec confiance et fermeté l'avenir. Ce sont ceux qui connurent la face changeante du destin dans les aspects successifs de la grandeur et de la détresse qui ont le moindre droit au doute et au désespoir.

Voilà ce qu'ils pensent. Voyons maintenant ce qu'ils font.

§

Car cet idéalisme collectif est balancé par un réalisme individualiste dont l'essence rappelle la pensée sensualiste du proche Orient. La façon dont le Grec saisit et juge ne se départ pas de cet attachement au tangible qui constitue le trait saillant de la logique des Orientaux. Comme eux, il se contente du seul fondement sensoriel pour organiser ses immédiates perceptions. C'est par les seuls organes des sens qu'il dépasse la pure qualité que nous offre l'observation directe des choses, sans pousser de ce côté surorganique qui construit sur d'hypothétiques abstractions. La pensée occidentale ne conçoit l'avancement intellectuel que comme une progressive réduction de l'extensif. Elle identifie volontiers le vrai avec l'unité — substratum physique ou principe dynamique — qu'elle s'efforce d'atteindre par un recours de plus en plus hardi à la fiction.

Si une sensibilité plus affinée distingue le Grec de

l'Oriental, c'est sa forme de pensée qui le sépare de l'Européen. Je ne connais du moins rien qui lui répugne autant que l'abstraction. Son langage se sert du même vocable ἀφηρημένον pour désigner tant l'abstrait que le distrait et l'étourdi. En causant avec un Grec, même cultivé, vous vous rendrez aisément compte de son malaise dès que vous ferez usage des notions abstraites; si vous êtes son familier, il ne tardera pas à vous inviter à « détailler » votre pensée, ce qui veut dire la dépouiller de tout symbole conceptuel et l'exposer à l'aide d'exemples pris au domaine du concret. Il a une méfiance absolue envers toute spéculation métaphysique et se refuse de prendre au sérieux ce qui échappe totalement au contrôle des sens.

Les Grecs se considèrent comme le plus intelligent des peuples et on serait, en effet, bien porté à leur reconnaître cette primauté, si on se faisait de l'intelligence l'idée qu'ils s'en font. Il est vrai que leur rapidité à saisir est inaccoutumée; la lente compréhension, même compensée par une profondeur de jugement, ne cesse d'être à leurs yeux un défaut. Mais c'est justement de ce qu'ils croient avoir « compris » qu'il s'agit. Leur intellectualisme reste prisonnier entre les limites que le physique seul a tracées; ils ne voient qu'une tare en ce qu'on admet précisément comme constituant la supériorité de la pensée occidentale. Ils considèrent comme une déchéance pour l'homme sa capitulation mentale devant des termes et des signes inanimés aux dépens de cette plénitude qu'offre la directe observation de la vie et tiennent à garder cette marge existant entre la totalité intuitive et la conception rétrécie que le rationalisme impose. Ici leur passé vint seconder leur nature, car ils firent depuis trois siècles un chemin opposé à celui que les Européens frayaient. Tandis que ceux-ci entreprenaient la rude ascension rationnelle, apprenant à placer l'effet indirect au-dessus de l'immédiat, les Grecs, pliés sous un joug

tyrannique, contraints de dissimuler pour exister, forcés d'intensifier l'ensemble de leurs facultés innées pour se défendre, ne pouvaient que s'interdire ces distractions spirituelles qui font dévier l'attention des plus imminentes nécessités. Comment dès lors ne pas s'attacher à une pratique de pensée approuvée par une longue expérience ancestrale et qui n'est contredite que par un passé tout récent?

Une fois le problème posé sous cette forme générale, toutes les particularités en découlent comme de naturelles dérivations. Un rapide coup d'œil nous permettra de constater dans toute la diversité de ses manifestations la défaillance grecque devant tout ce qui se soustrait à la prise du sensible. L'incommensurabilité de ces deux logiques se fait tout de suite sentir dès qu'on aborde le problème éthique. L'horreur des généralisations revêt ici la forme d'un conflit entre la morale et l'expression rationnelle qu'en constitue le droit.

Dédaigneux de toute norme inorganique, il ne se résout jamais à situer le foyer éthique ailleurs que dans sa conscience; peut-il ne pas se plaindre de l'incompréhension qu'on lui témoigne au moins à ce sujet quand on se refuse à apprécier le fait que dans son pays les naissances illégitimes n'existent presque pas, que le devoir filial reste toujours sacré et que jamais femme n'a commis de meurtre?

Le Grec se heurte infailliblement à toute règle de conduite qui, loin de procéder directement de l'individuel, place au rang du primaire le collectif. Aussi, bien que d'impeccable probité accentuée souvent par une compassion toute humaine dans ses rapports d'homme à homme, il dévie aisément de cette voie dès qu'il a affaire à l'Etat, à quelque Société anonyme ou à un établissement de crédit quelconque dont le propriétaire n'est pas forcément une personne physique. Bartholdy note (8) qu' « il n'y

(3) Mendelsohn-Bartholdy: *Geschichte Griechenlands seit* 1453, Bd. I, p. 54.

a pas de Grec capable de gérer avec intégrité une fortune publique ». Ce serait pourtant mal le comprendre que de mettre son honnêteté en cause. Rien de plus naturel pour une mentalité qui se refuse à prendre au sérieux l'abstraction que de ne pouvoir se représenter la propriété impersonnelle. Or, celle-ci équivalant pour eux à une absence de propriétaire, envers qui serait-on dès lors en manquement?

Je ne prétends pas que les notions rationnelles leur sont inconnues. Je veux simplement dire que, de par le rôle qu'y joue l'hypothèse, elles sont loin de trouver dans leur nature une alliée, elles ne se sont pas encore tissées avec les fibres de leurs intimes convictions et n'ont pas atteint cette profonde région du subconscient qui est seule à dicter les actes.

C'est dans l'administration du pays, qui ne compte plus seulement le petit demi-million d'habitants d'il y a cent ans, que se fait jour l'inconciliable opposition de ces deux normes différentes. Sous la domination turque, les Grecs ne connurent que le régime communal. Un conseil mixte, formé d'ecclésiastiques et de laïques, ces derniers éligibles parmi les notables de la commune, gérait les affaires de celle-ci. Sans autres ressources que les droits perçus par l'église et les écoles, on arrivait à entretenir, outre ces institutions, des œuvres philanthropiques et même à subvenir aux travaux publics les concernant. Sous aucun rapport ces établissements ne furent égalés dans leur degré de perfection par ceux instaurés plus tard dans le royaume. Plus encore dès que ceux-ci furent arrachés peu à peu à l'ordre naturel de leur fonctionnement pour être incorporés dans l'organisme de l'Etat, ils ont lentement périclité. Ceux-là mêmes qui auparavant déliaient volontiers leur bourse, pour combler le déficit de ce qu'ils considéraient comme faisant partie de leurs propres intérêts, ne cherchaient maintenant qu'à s'enrichir aux dépens de cette autorité centrale

qui tombait hors de la sphère de leur immédiate collectivité. Après une longue et infructueuse expérience, l'Etat dut revenir au régime communal, sans toutefois trouver la formule définitive conciliant sous tous les rapports la tradition avec ses prérogatives de centralisation.

L'infaillibilité des facultés pratiques du Grec saute aux yeux dès qu'on le suit au travail; son succès en affaires tient moins à une organisation magistrale qu'à leur intense concentration permettant d'y exercer une proche et directe surveillance. Il entend toujours faire aboutir sans détours à lui-même toutes les ficelles de ses opérations, procédé qui, tout en lui fournissant le maximum de sécurité, pose toutefois à son activité des limites; car sa prédilection pour un champ d'action restreint le détourne de toute entreprise qui de par son étendue risquerait d'échapper à sa maîtrise. Il éprouve une étrange timidité devant ces organisations vastes aux règlements minutieux, mais qui restent toujours à la merci de la moindre défaillance; le tintamarre administratif, loin d'exercer quelque prestige sur lui, ne fait qu'accroître sa méfiance; il y verrait plutôt quelque chose à exploiter qu'à imiter. Plus conservateur que progressif, il sent son initiative baisser dès qu'il a quelques drachmes à risquer; il va alors à tâtons, attentif et circonspect, n'osant pas innover, entendant toujours laisser faire à d'autres les frais d'une expérience, mais quitte à les imiter dès qu'il en constatera la réussite. Vous l'entendrez souvent dire, au sujet de quelque chose qu'il a dû entreprendre le premier, qu'il considérait d'avance cet argent comme perdu. Il avait pourtant bien réfléchi, pesé sérieusement le pour et le contre; mais que valent les raisonnements et les calculs devant l'inébranlable confiance que seule l'expérience suscite en lui?

Si, dans l'idée qu'il se fait de la richesse, il ne reste pas, comme les Orientaux, exclusivement attaché à l'or et à la propriété foncière, il est loin par contre d'attri-

buer ce caractère à ce qui ne peut être monnayable à tout instant. Son premier mouvement devant tout ce qui lui paraît indirect et conditionné, c'est d'y soustraire ses propres intérêts. Je doute qu'il y ait un pays où les pertes qui résultèrent de l'inflation pour les fortunes privées aient été aussi minimes qu'en Grèce. Un instinct averti et constamment en éveil ne saurait en effet se tromper sur le crédit mérité par un institut d'émission. Il y eut au cours de ces dernières années des moments où la monnaie nationale ne fut qu'un auxiliaire de paiement secondaire. N'y voyant qu'une tractation privée, il ne comprendrait point qu'un rapport quelconque puisse exister entre sa fortune personnelle et le prestige de la drachme.

Il est clair que cet enthousiasme pour les idées qui, maintes fois au cours de son histoire, emporta le Français jusqu'au complet oubli de soi-même n'est pour le Grec qu'un luxe. Il ne saurait jamais se hausser jusqu'à cette intransigeance impersonnelle et désintéressée du Jacobin. Plus encore, il lui est impossible de croire à un idéalisme individuel. Dès qu'un courant ou une agitation de cet ordre se manifeste quelque part, il est porté malgré lui à y chercher le motif intéressé. L'idée en elle-même ne peut entrer dans son cadre mental. S'il a la passion de l'analyse, c'est pour dissocier quelque chose qu'il croit artificiel et fictif. Cet habile syllogiste se met avec une subtilité passionnée à décortiquer toute pensée jusqu'à la rencontre de son noyau tangible. Il se distingue en ceci de l'Oriental qui se contente du côte à côte naturel des faits sans altérer aucunement leur ordre, de l'Anglo-Saxon qui renonce volontiers à faire intervenir l'intellect, trouvant une naturelle évasion dans l'évaluation de son instinct en actes, du Français enfin qui pousse d'une part l'analyse jusqu'à la complète démolition, mais possède une imagination créatrice capable des plus magistrales synthèses.

Cette appréciation positive de l'analyse déprécie chez le Grec la valeur de la synthèse; il place l'insignifiant artisan, qui accumule le matériel palpable, au-dessus de l'architecte spirituel qui l'ordonnera. Il ne se rend pas compte que cette façon de voir priverait du coup tous les grands créateurs de leur plus immortel titre de gloire.

Je n'oublierai jamais une certaine séance de la Chambre grecque où le Président du Conseil actuel, jalousé pour ses triomphes — c'était peu après les guerres balkaniques, — était lâchement assailli par ses médiocres prédécesseurs s'efforçant par un procédé d'émiettement et une argumentation de sophistique mesquine à réduire à néant son œuvre de créateur. L'un invoquait que c'était un ministère présidé par lui qui avait pourvu l'armée grecque d'un fusil moderne, l'autre se targuait d'avoir procédé à l'achat d'un croiseur, un troisième d'avoir fait voter, je ne me souviens plus quelle loi, et je vois encore M. Vénizélos à la tribune, héros doublé de martyr, concédant tout à ses adversaires et ne réservant pour sa part que ce qui, hélas, aux yeux grecs ne signifie rien.

— Vous aviez tout, leur criait-il, mais c'est l'âme, c'est le souffle qui vous manquait!

La vie politique offre l'occasion à l'observateur de constater la confusion absolue que le Grec fait entre la société et l'Etat, car s'il n'identifie plus le corps et l'âme, il se refuse obstinément à accepter la différenciation de celle-ci. Il défend avec un entêtement aveugle l'intégrité de l'être psychique, incapable de distinguer sous une même peau une multitude de qualités. Que les rapports sociaux prennent le dessus sur le devoir, ce n'est certes pas là quelque chose qui lui est exclusif. Mais, tandis qu'ailleurs ceci est accompagné d'un certain scrupule, en Grèce on se rend à peine compte que l'on commet un abus. Il n'y a pas d'employé grec qui, ayant distingué un de ses amis au bout de la queue que le public fait

devant son guichet, souffrira de lui faire attendre son rang pour le servir.

J'ai lu quelque part — et ce serait dommage si cette anecdote si caractéristique était fausse — qu'un fonctionnaire ministériel qui, pour des raisons personnelles, avait rompu toute relation avec un de ses collègues, refusa de prendre possession d'un dossier administratif provenant de celui-ci en déclarant à l'huissier qui le lui apportait qu' « il n'entendait plus rien avoir à faire avec cet homme ».

Lorsque, bien avant la guerre, on apprit que le fils d'un chef de parti allait épouser la fille de l'adversaire politique de son père, les journaux se hâtèrent de conclure à l'éventualité d'une collaboration parlementaire.

Car, en politique comme dans la vie, ce n'est que la personne qui compte. Faites part à un Grec d'une idée quelconque, il réservera son jugement sur elle, tant qu'il ne saura de qui elle provient. Ce n'est pas l'idée en elle-même qui a une valeur ou non, il déduit celle-ci de la personne qui l'a émise. Aucun des nombreux partis politiques qui se disputent si âprement le pouvoir ne possède le plus élémentaire programme. C'est à la personne du chef, dont le parti du reste porte toujours le nom, que les électeurs font crédit. Lors des dernières élections, le correspondant d'un quotidien allemand s'étonnait de n'avoir vu affichée nulle part la moindre proclamation électorale comme il est d'usage dans les autres pays, mais d'avoir par contre rencontré à leur place d'immenses portraits représentant le candidat béatement souriant.

Electeurs et élus sont d'accord pour sacrifier tout programme ou principe à la personne. Le législateur grec a de tout temps placé au premier plan de ses préoccupations la défense du citoyen contre l'Etat. Dans la discussion d'un projet de loi, les orateurs qui se succèdent à la tribune traitent toujours la question du point de

vue des sacrifices demandés à l'individu, jamais des avantages qui lui seraient procurés indirectement. Rien d'étonnant que M. Herriot ait trouvé les lois protégeant le travailleur grec en avance sur celles en vigueur ailleurs. Dans tous les pays du monde, l'automobile a supplanté le véhicule à cheval, mais seul un Parlement grec pouvait voter une indemnité pour les cochers de fiacre à qui personne n'avait songé d'interdire l'exercice de leur ancienne profession.

Lorsqu'on considère le Grec dans sa croissante prospérité, soucieux de sa culture, curieux de tout connaître, presque honteux de se constater en quelque chose arriéré par rapport à l'Européen de son rang, on ne peut s'empêcher de songer que les individus dans ce pays sont supérieurs à l'Etat auquel ils ressortissent; mais pour peu qu'on pense aux médiocres facultés civiques de ceux-ci et au peu d'intérêt positif qu'ils témoignent aux choses publiques, on s'étonne que cet Etat ait pu tout de même aller aussi loin qu'il l'a fait.

§

C'est par le côté réaliste de sa nature que le Grec moderne se rattache à l'ancien. Considérés sous ce rapport, il est impossible de contester leur parenté. L'horreur de l'idée pure leur est commune. Un même dégoût du vague et du monumental s'allie chez tous deux à un don égal de subtilité et de mesure. Les plus indéfinies notions trahissent en eux la présence vigilante d'un substantiel support. C'est ainsi qu'on rencontre dans les textes anciens, bien plus souvent le mot Πάτρια, qui constitue la somme des valeurs traditionnelles attachant l'homme à son pays, que la désignation beaucoup moins nette de la Patrie. Or ceux qui ont eu l'occasion d'observer les Grecs modernes, surtout ceux de l'Etranger, seront frappés par leur ardeur de subordonner même le patriotisme à l'amour de leurs mœurs et de leur façon de vivre.

Toute théorie fait place chez le Grec ancien à un mythe anthropomorphique. Le terme même *théorie* possède un sens diamétralement opposé à celui que lui imprimera la pensée occidentale. Loin de désigner le lien caché des phénomènes, pour lui Θεωρια ne signifie qu'aspect et apparence (9) ; c'est l'ensemble des liens visibles et tangibles concernant ce fait, ce qui explique du reste la nature même de la science que le Grec a créée. Ce génial touche-à-tout se contente d'observer les manifestations de la diversité extensive sans nullement se soucier de la trame secrète qui les unit. Il est étonnant combien peu de choses échappèrent à son insatiable curiosité. De bonne heure, il découvre les propriétés électriques de l'ambre et le pouvoir attractif de l'aimant sans faire pourtant le moindre effort pour enchaîner abstraitement ces phénomènes entre eux. Il découvre plus qu'il n'invente, mais qu'il fraye la voie de l'invention, on est frappé par l'impossibilité de dissocier en elle l'expérimental du conceptuel. S'il atteint la perfection avec la géométrie, c'est parce qu'un triangle ou un cercle sont des formes de l'espace, mais les grandeurs négatives tombant hors du domaine de celui-ci, il n'ira pas jusqu'à l'algèbre. La ligne unidimensionale, la surface sans épaisseur représentent le maximum d'abstraction dont le Grec est capable (10). Edmond About ne soupçonnait guère qu'il découvrait le plus rigide anneau rattachant l'ancêtre au descendant quand il écrivait qu' « il se passera pro-

(9) Même de nos jours : θωρῶ = apercevoir, θωριά = mine, aspect. Par contre, le terme θεωρια ,dans le sens d'un enchevêtrement métaphysique, a été importé en Grèce, tout comme les mots gramophone et télégraphe, qui, bien qu'étymologiquement grecs, désignent des choses inconnues aux anciens.

(10) Qu'on ne m'objecte pas que le spiritualisme platonicien oppose un démenti au sensualisme hellénique. La part collective dans une *conception* intellectuelle tient moins dans l'esprit qu'elle révèle que dans la *forme* dont on la revêt pour la rendre *accessible*. Tout ce que la philosophie bergsonienne a de français consiste dans la subtile et élégante analyse et dans le strict et conséquent rationalisme de l'exposition. Le spiritualisme grec, pressenti en un moment d'angoisse par un visionnaire d'avant-garde qui passa la majeure partie de sa vie en Egypte et en Asie, contient justement ce qui échappait aux Grecs. Platon ne l'est que par

bablement des siècles avant que la Grèce produise des métaphysiciens et des algébristes (11) ».

C'est incontestablement le particularisme, la forme politique émanant d'une pareille constitution mentale. Quel contraste n'éprouve-t-on pas quand on compare les minuscules républiques helléniques aux immenses empires asiatiques et même aux Etats européens d'aujourd'hui? De deux moyens qui permettent d'accéder à la monumentalité, le Grec n'en possède aucun. Il lui manque tant le fatalisme, prémisse psychologique de l'immobilité qui se contente de l'ordre naturel des choses, que l'abstrayante faculté de l'esprit qui se passe des sens pour dominer l'espace. Il lui faut pouvoir parcourir de ses pieds le territoire qui est sien, entendre la voix de ceux qu'il considère comme ses concitoyens, éprouver d'une façon directe et vivante les effets d'une bonne ou mauvaise gestion des affaires publiques. Qui ne reconnaîtra, dans cette indifférence que les citoyens de la jeune République hellénique témoignent à tout ce qui dépasse les intérêts de leur commune, la survivance de ce particularisme antique?

La transformation subie par le christianisme en Grèce prouve une fois de plus l'inaltérable fixation des traits psychiques. Personne ne croit aujourd'hui que cette religion hétérochtone ait pu s'enraciner quelque part dans son originelle passivité. Il n'y eut jamais le christianisme intégral. Tous, le Russe compris, n'y mirent que quelque chose d'eux-mêmes. Moins que tout autre, le

sa dialectique claire et serrée qui, sans lâcher sa prise sur le réel, procède à coup d'exemples concrets tirés de la vie même de tous les jours. Quel penseur d'aujourd'hui, s'adressant à un public européen, aurait recouru à ce mythe bien connu de la caverne, fatigant par sa clarté, insupportable par cette foule de transparents symboles pour expliquer les modes de la connaissance humaine?

La Grèce n'a pas capitulé devant l'intrusion spiritualiste. Elle persévérera malgré Platon dans ce magnifique équilibre entre les sens et l'esprit, tout comme l'Italie du quinzième affirme son particularisme déchirant malgré le monumental Michel-Ange et que les Flandres maintiennent leur régime communal malgré cet événement inégalable en force que fut Rubens.

(11) *La Grèce contemporaine*, p. 44.

Grec sacrifia son paganisme à la nouvelle religion. On peut presque dire qu'il s'est borné à changer l'appellation des dieux antiques. Son monothéisme consiste à réserver le nom de dieu à Jupiter seul et à rabaisser tous les autres dieux au simple rang de saints, sans toutefois altérer en quelque chose leur ressort et leur puissance. Notre-Dame — la Panaghia — est en même temps une Junon plus maternelle et une Minerve moins intellectuelle. Dionysios n'est que saint Denis, Neptune devient saint Nicolas, Déméter saint Démétrius et Mars saint Georges. Charon, c'est le Charos des Grecs de nos jours. Les filles ondoyantes de Nereus sont les *Néréides* (Νεράηδες), dont le souvenir est perpétué par les chansons et les légendes populaires. L'essence même de la nouvelle religion perça si peu qu'on rencontre des divinités protectrices de ce qui constitue la négation même des préceptes chrétiens. Les brigands et les corsaires grecs se recommandent à *Panaghia i Kleftrina* — Notre-Dame la Voleuse, — propriété qu'elle ravit elle-même à Mercure.

Tant dans le paganisme antique que dans le christianisme néo-grec, la divinité apparaît immanquablement sous les immuables traits de l'éternel humain, tour à tour compatissante et égoïste, bénévole et intéressée.

Rien ne rend plus sceptique sur la prétendue valeur absolue du caractère d'un peuple par rapport aux diverses phases de son histoire que quand on considère les Grecs anciens et ceux de nos jours. On se garde bien de parler de qualités et de défauts quand on a constaté que l'incapacité de ceux-ci à s'assimiler ce qui dans un sens ou dans l'autre s'écarte des notions concrètes était la condition fondamentale de ce magnifique et harmonieux équilibre qu'on admire et glorifie chez les anciens. On sent son scepticisme croître quand on s'est convaincu que cette intransigeance obstinée à sacrifier l'unité individuelle, qui ne donne plus lieu qu'à de comiques travers, est l'affirmation de la personnalité synthé-

tique dont Hölderlin déplorait en Occident la disparition. Et quand on a fini par comprendre que la méfiance du Grec de nos jours envers l'inorganique loi de l'Etat moderne était nécessairement impliquée par le citoyen de l'antique cité, on a l'envie de s'écrier : Que de tares! et songer que ce furent là les plus fondamentales qualités d'une grande époque!

Non! Ce n'est pas le Grec qui a changé, mais la norme collective qui depuis a prévalu. Ce sol semble être toujours hanté par la même faune humaine. Trente siècles réussirent aussi peu à altérer sa conception de la nature (12) que ses raisons d'affirmer la vie. Si de nos jours on condamne chez le moderne ce qu'on a beau admirer chez l'ancien, cela tient à l'idée romantique qu'on continue à se faire de l'antiquité. Les détracteurs de celui-là ne témoignent que d'une naïve malveillance quand, après avoir accumulé contre lui toutes les charges confirmant son inaptitude à accepter une civilisation qui différencie l'homme, jusqu'à en faire un infime rouage de la machinerie sociale, ils croient lui infliger le coup de grâce par quelque ironique allusion à ses prétentions de descendance hellénique. Se rendent-ils compte que sa parfaite adaptation dans le cadre occidental prouverait justement le contraire?

Si j'insiste tant sur ces faits, ce n'est point pour projeter sur le présent néo-grec quelque rayon de l'auréole antique. Je tiens à faire ressortir que ce qui se passe de nos jours dans cette extrémité du Sud-Est européen représente en raccourci l'irréductible conflit entre l'esprit antique et celui qui préside à la civilisation de l'Occident.

Dans le récent ouvrage où le comte Kayserling a analysé avec la pénétrante lucidité qui lui est propre le « Spectre européen », il écrit à propos des Grecs qu'ils

(12) Je compte revenir sur ce point dans un autre article, « Les Etapes littéraires de la sensibilité néo-grecque ».

restent un « peuple antique ». Ce génial intuitif ne pouvait pas se tromper en ajoutant : « Les Grecs modernes sont un peuple tragique (13) ». En effet, le Grec est tragique comme l'Occidental, mais c'est par la nature de son conflit qu'il en diffère.

La tension qui agite le Grec moderne résulte de la brusque intervention d'un facteur externe venant s'opposer à sa structure psychique; l'Occidental par contre affirme la scission de son propre être, à laquelle un long passé, remontant à ce moyen âge spiritualiste et sensuel, l'a habitué. L'être mystique et profondément religieux ne s'apercevait pas de la contradiction existant entre sa croyance et l'empreinte que lui imprimait l'en-deçà; et tandis que ce dualisme latent le préparait à l'acceptation d'une vie double, la consistance même de son monde surnaturel rendait son imagination apte aux conceptions métaphysiques et aux hardies hypothèses qui servirent de fondement à sa science.

Le Grec n'a jamais connu de mysticisme. Son christianisme, nous l'avons vu, n'a jamais dépassé la barrière que lui imposa la nature. S'il eut une histoire médiévale, il n'a pas eu de moyen âge dans la sombre et profonde signification du mot. Ses ecclésiastes, s'ils quittent le terrain moral, c'est pour tomber dans d'infertiles controverses scolastiques qui rappellent leur parenté avec les sophistes. Jean le Chrysostome, Grégoire de Nazianze, ne sont que d'austères prédicateurs de la vertu. On ne trouve chez eux ni la douce humilité de saint François d'Assise, ni le troublant ésotérisme de Meister Eckhart et de Jacob Böhme, ou la candeur angélique de sainte Thérèse d'Avila. Comparez une cathédrale gothique à une basilique byzantine; n'est-on pas de suite frappé dans celle-là par cet effort de contracter ses dimensions latérales comme pour évaluer toute sa masse en hauteur, trahis-

(13) Graf Herman Kayserling : *Das Spektrum Europas*, Heidelberg, 1928. Der Balkan.

sant un besoin de réduire toute attache terrestre pour s'élancer exaltée et éperdue vers le haut? N'éprouve-t-on pas un saisissant contraste quand on la rapproche de la seconde qui tourne le dos au ciel, se cramponne à la terre comme un reptile, jetant de toutes parts ses tentacules comme pour s'y mieux fixer? L'une dispute au ciel ce que l'autre cherche dans l'étendue. Si l'art gothique doit à l'Orient l'ogive, expression plastique du mysticisme, Byzance lui emprunte la mosaïque qui, pareille à la scolastique, déforme et dénature par excès de décomposition et de minutie.

Une collectivité européenne resterait tragique, même enfermée dans ses étroites limites nationales. Le Grec ne le devient qu'en présence d'un facteur étranger, dont la tentation occidentale tient lieu dans la période actuelle de son histoire. J'ai tenu à expliquer plus haut comment la notion même de la nationalité, dont il s'éprit avec ferveur jusqu'à en faire le pôle collectif et idéaliste de sa propre dualité, lui vint du dehors. Sujet à cette alternative, il semble osciller toujours entre cet enthousiasme collectif et l'intérêt individuel. Ce qu'on cherchera vainement en lui, c'est le réalisme collectif, et ce serait peut-être la synthèse qui l'immobiliserait, comme elle a immobilisé la Suède et la Suisse.

C'est cette manifestation bipolaire qui explique sa mobilité; car, de même que toute force est dépourvue de sens à défaut d'une autre s'opposant à son effet, il importe pour déterminer un complexe psychique en évolution de ne pas se contenter de la simple constatation d'un vouloir individuel ou collectif, mais de se demander pour l'expliquer : Qu'est-ce qui empêche sa réalisation? Quelle est la réaction inhérente qui le balance? Quelles différences, surgissant de part et d'autre, l'entraînent dans des mouvements respectifs (14)?

(14) C'est à M. Louis Cazamian, l'éminent professeur de la Littérature anglaise à la Sorbonne, que revient le mérite d'avoir le premier considéré

C'est parce qu'on se plaît à réduire ces deux forces incommensurables en une seule qu'on parle souvent d'incompatibilités et de contradictions dans le caractère des peuples. A ces accusations et à ces reproches, le Grec a-t-il échappé? Nous avons eu l'occasion de voir plus haut que, livré à lui-même, il aurait pu certainement atteindre l'équilibre et comment la rupture de celui-ci est venue de l'impossibilité d'établir une synthèse entre sa nature à lui et les concepts intrus.

Vu sous cet angle dynamique, ce passé centenaire se décompose en trois périodes où l'on discerne toujours deux éléments alternants. Le réalisme est le caractère commun des deux périodes extrêmes; par contre, la période intermédiaire met l'idéalisme au premier plan. Celles-là puisent dans la nature même du Grec le motif et le but de l'action, qui revêt tour à tour la forme militaire, politique et tout dernièrement économique; l'autre subit la maîtrise spirituelle de ce qui tombe hors de son milieu et de son époque.

§

1° La période des luttes pour l'indépendance est dominée plus par une effervescence interne que par une action commune contre celui dont on abhorrait le joug; on avait l'air de vouloir secouer celui-ci pour donner plus librement cours à ses propres dissensions. On y retrouve toute la violence individualiste, tant dans l'idée qu'on se fait de la liberté que dans celle de l'héroïsme; ce dernier croît en raison inverse du nombre des participants. Les 350 Souliotes de Botzaris, les 50 compagnons de Diacos à Derveni, comme, je pense, les 300 Spartiates de Léonidas aux Thermopyles n'auraient pas fait preuve d'une pareille témérité s'ils avaient été 10.000.

sous ce double aspect le devenir d'une collectivité ethnique. Ses deux études : *L'Angleterre moderne* (Paris, Flammarion, 1910) et *L'Angleterre et la Littérature* (Paris, Alcan, 1919), sont d'autant plus remarquables qu'elles traitent de l'évolution d'un peuple chez qui ce dualisme apparait sous la plus atténuée des formes.

Les valeurs psychiques étant aussi peu intégrables qu'interchangeables, il y a là quelque chose qui échappe à la logique du nombre. Que d'efforts infructueux de la part des Philhellènes accourus pour les organiser et les discipliner! Ils restèrent toujours réfractaires à toute pénétration d'esprit collectif, portant leur préférence sur le combat isolé et décidé, Clephtes et Armatoles contre les armées du Sultan, corsaires et « burlotiers » contre ses Armadas. Mais là alors ils excellent, ils rongent en petits groupes ce qu'ils n'auraient jamais abattu tous ensemble. Aristote Valaoritis, qui sera le chantre épique de leurs prouesses, les comparera à un flot qui use lentement un formidable rocher.

On cherchera vainement dans cette lutte l'unanime effort national. Il y a lieu de croire que les historiens ont anticipé sur l'apparition de celui-ci, escomptant ce qui ne devait venir que plus tard. Mavromichalis n'adhère à la Révolution qu'à la condition qu'on lui envoie de l'argent. Les Souliotes ne songent qu'à leurs montagnes et réclament pour se battre une paye double de celle qu'on accordait aux autres soldats. Les habitants de Syra confisquent les armes envoyées par les Philhellènes pour les revendre. Colocotroonis tremble à la pensée que Mavrocordato peut prendre Lépante aux Turcs. Androutso ne songe qu'à accaparer la Grèce orientale pour y occuper le rang que d'autres tenaient dans la Morée. Tous ceux qui ont suivi de près cette lutte tombent d'accord sur un point : les Grecs se seraient vite défaits du Turc s'ils avaient été plus unis.

La Grèce indépendante n'a pas rompu avec cet état d'esprit. Bartholdy, qui visita le pays une vingtaine d'années après sa délivrance, écrit : « il faut être aveugle ou sourd pour ne pas se rendre compte de l'existence d'un particularisme néo-grec (15) ». Bien que ces diver-

(15) Mendelsohn-Bartholdy : « Geschichte Griechenlands seit 1453 », Bd. I, p. 48.

gences ne se soient jamais manifestées par un mouvement séparatiste, le lien spirituel n'apparut pas sitôt qu'on le croit. Les Grecs livrés à eux-mêmes semblent obéir à cette rumeur éloignée qui domine tout leur passé politique. Comme alors, il leur faut aujourd'hui un intense danger extérieur pour abolir en eux les dissidences et leur faire découvrir leur unité.

Ils eurent au cours de cette première période trop de confiance dans leur propre action pour recourir à d'autres qu'à eux-mêmes. Ces rudes guerriers, ces intrépides marins, pouvaient se passer de tout ancêtre. Ils s'appellent entre eux Ρωμαῖοι ou Γραικοί et se soucient peu de l'Hellade; ils firent successivement d'Egine et de Nauplie leur capitale, sans que ce village demi-turc qu'était alors Athènes exerçât sur eux quelque prestige par son nom et par son Acropole; ils écrivent la langue parlée, et se moquent du purisme des Phanariotes. Il est possible qu'ils aient parlé de l'antiquité, mais il serait absurde de croire qu'ils le firent par idéalisme désintéressé (16).

La Grèce de cette époque, individualiste et patriarcale, libre et pourtant dépourvue de charte constitutionnelle, possédait une milice (après le renvoi de celle importée de Bavière) dont les officiers étaient éligibles; elle n'avait point modifié son organisme de communes et de provinces : elle obéissait à un ordre de choses émanant de son âme, surgi de son sol, mais que la griffe occidentale guettait.

§

2° Lente, mais décisive, la tendance contraire apparaît dès les premières années qui suivent l'avènement du roi

(16) Gobineau raconte qu'un homme d'Etat de la Révolution lui montra un jour un anneau formé d'une gemme antique représentant Pallas ; « c'était, lui dit-il, le sceau de l'Assemblée d'Argos; peu de gens du reste savaient ce qu'était Pallas et personne ne s'en souciait, mais à Paris, à Londres, en Allemagne, sa vue suscita un enthousiasme indescriptible et on envoya de l'argent ». *Deux Etudes sur la Grèce moderne*, p .181.

Othon. Ce fils de Philhellène (17) vint jeter la semence dans le sillon que le Philhellénisme a creusé. C'est à l'instigation de son père qu'il fit d'Athènes la capitale de la Grèce. A l'opposé de son prédécesseur, l'infortuné Capodistria, qui craignait que le Grec ne se détournât de la terre pour s'adonner à des professions moins pratiques, il ambitionna d'élever le niveau intellectuel d'un peuple dont la civilisation fut une des gloires de l'humanité. En vingt ans, le nombre des écoles primaires passe de 72 à 2.400, celui des écoles supérieures de 18 à 300; cette orientation renforce un courant qui contrariait leurs traditions activistes. En 1853, la Grèce se range du côté russe et déclare la guerre à la Turquie, alliée de deux puissances qui s'étaient portées garantes de son indépendance. Les troupes françaises occupent Athènes; on reproche son ingratitude au protégé d'hier, qui emporte de cette aventure le douloureux sentiment de son inéluctable destin. Pour la première fois, il se rend compte qu'il ne peut arriver à rien par lui-même, il regrette le temps, vivant encore dans la mémoire de tous, où l'Europe faisait sienne sa cause et envoyait ses fils se battre à ses côtés. Ce n'était pas pour lui qu'on s'était alors soulevé. C'était pour *Eux*, pour ses ancêtres dont l'histoire glorieuse lui était maintenant plus connue. La confiance en sa propre action commence à lui échapper.. Une fois sur cette pente, il lui fallut la descendre, sans une ombre de doute qu'il se portait en avant. Tous ces méfaits d'un idéalisme mal compris, comme l'abâtardissement de son langage, datent de cette époque. Il faut y voir les incontestables indices d'une dépendance spirituelle qu'il accepte de bon gré. Il se considère à tel point comme l'héritier et le successeur des anciens qu'il s'est un jour avisé de réclamer des gouvernements étrangers les droits d'auteur lui revenant des traductions des ouvrages de l'antiquité hellénique.

(17) Louis Ier de Bavière.

Une si intense évocation du passé ne pouvait se faire qu'aux dépens des nécessités plus pressantes. On négligeait la mise en valeur des ressources productives du pays; on laissait les fièvres sévir sur la population, sans se soucier de dessécher les marais et de reboiser le sol; on poursuivait avec nonchalance la préparation militaire (18). Mais, par contre, une occasion suprême leur fut offerte de communier dans l'enivrant orgueil d'un délire patriotique. En 1896, on inaugurait à Athènes les Jeux olympiques; on pleura d'émotion quand on vit un Grec remporter le laurier de la course de Marathon.

(18) On trouvera dans les chiffres qui suivent la preuve de ce que je viens d'avancer en comparant les dépenses budgétaires qui me semblent représenter ces deux tendances. L'idéalisme grec se manifestant par un effort pour élever le niveau de culture du peuple en réduisant le nombre des illettrés, il s'ensuit que c'est le budget du ministère de l'Instruction publique qui est propre à en fournir une idée; par contre, c'est celui du ministère de l'Intérieur (qui jusqu'en 1910 comprenait, outre les services administratifs, les départements suivants qui n'ont été érigés que plus tard en ministères indépendants : Economie nationale, Communications, Agriculture et Hygiène) qui représente la contribution de l'Etat à l'organisation matérielle du pays.

Année	Ministère de l'Intérieur	Ministère de l'Inst. publ.	Rapport
1857	2,3	1,1	0,48
(Annexion des îles Ioniennes en 1863)			
1870	3,5	1,5	0,43
(Annexion de la Thessalie en 1878)			
1880	4,5	2,2	0,50
1890	4,9	3,2	0,65
(Inflation de 1897 à 1905 portant la drachme à 8 sous)			
1900	15 (6)	5 (2)	0,33
1910	19	6	0,31
(Création d'un ministère d'Economie nationale)			
1912	18+4	6	0,27

On pourrait ainsi évaluer avec une légère approximation que les sommes des exercices budgétaires pour les cinquante ans (1850-1900) s'élèvent pour le premier à 195 millions de drachmes et à 110 pour le second. Or en tenant compte que presque toutes les donations faites à l'Etat, notamment par les Grecs de l'étranger, relèvent du domaine de l'Instruction publique (Séminaire Théologique de Rizari, Lycée des jeunes filles d'Arsaki, Lycée des garçons de Varvaki, les majestueuses bâtisses de la Bibliothèque Nationale et de l'Académie construites aux frais, la première, de Valianos et la seconde, de Sina, les Musées archéologiques d'Athènes et d'Olympie, l'Ecole Polytechnique d'Avcroff, aux frais de qui fut également restauré le Stade, le Théâtre municipal de Syngros et le Théâtre National de Corialenios, ce dernier doté en outre de 300.000 dr. or par la communauté grecque d'Alexandrie, les innombrables dotations faites à l'Université d'Athènes, ainsi que d'autres de moindre importance à des établissements de province) on arrive à la conclusion que, durant tout un demi-siècle, des

Peut-on se refuser d'y voir le point culminant d'une tendance rendant inévitable la transition? Un nationalisme hypertrophié les poussait quelques mois plus tard à débarquer en Crète. Acculés à une guerre avec les Turcs, on vit ceux-ci envahir la Thessalie en infligeant à l'armée grecque une humiliante défaite.

1853, 1897. Ce sont là des dates qu'il faut retenir, car ces deux échecs politiques jalonnent une période de fermentation morale. Que restait-il de ce peuple désuni que le roi Othon avait trouvé lors de son arrivée? Malgré une lutte de neuf ans, la communauté de sort n'avait pas alors suffisamment travaillé leur âme. Mais ce que des générations entières n'étaient pas parvenues à faire, cette gloriole antique en tentant leur orgueil suffit à l'accomplir. Les pessimistes n'y virent que du venin; on a souvent déploré qu'ils se fussent engagés dans la voie d'un idéalisme infécond; on ne s'est pas lassé de dénoncer l'illusion. Eh bien! va pour cette illusion qui réussit à fusionner moralement un peuple dont les antécédents politiques n'ont jamais démenti les méfaits d'un inguérissable particularisme!

Qui pourrait s'en douter? aucun Cavour grec n'aurait pu dire vers la fin du siècle dernier : « La Grèce est là, faisons à présent des Grecs. » Malgré les accroissements successifs de son territoire, on y chercherait vainement quelque trace de juxtaposition morale (19). Nul doute que le ciment psychique n'ait préexisté à toute annexion territoriale.

sommes presque égales ont été dépensées en Grèce, d'une part pour l'Administration du pays, les Travaux publics et les Communications, le développement industriel et agricole et l'amélioration des conditions sanitaires, et de l'autre pour l'Instruction publique et les Beaux-Arts, les dépenses extra-budgétaires du ministère de l'Intérieur ne comportant que le capital engagé pour la construction d'un tronçon de chemin de fer (Pirée-Athènes-Péloponèse) à voie étroite et le percement du canal de Corinthe.

Ces faits acquièrent d'autant plus d'importance qu'ils concernent une période ne suivant que de vingt ans le départ des Turcs qui laissèrent le pays à tout point de vue dans un état lamentable.

(19) 1863 : les îles Ioniennes; 1878, la Thessalie et une partie de l'Epire; 1913, les îles de l'Egée, la Crète et une partie de la Macédoine et de l'Epire; 1923, la Thrace occidentale.

Qu'on songe aux divisions antérieures; à la distance des habitants de l'Heptanèse trop fiers pour être confondus avec les Rouméliotes, aux prétentions de la Morée de considérer comme son fief le reste de la Grèce, à la méfiance de tous envers les irrédimés. Qu'on pense à cette inique loi de l'hétérochtomie, excluant de tout emploi public ceux qui n'étaient pas nés sur le territoire du royaume (20), et à l'accueil qu'on fit il y a huit ans à un million et demi de réfugiés en leur ouvrant les bras, en les traitant en frères et en contractant de lourds emprunts pour les installer et les indemniser? Je doute que cette unité, dont je souligne le caractère moral, serait là sans l'intervention de ce fantôme si décrié de l'Antiquité.

C'est simultanément avec le nationalisme que la conception rationnelle de l'Etat fit irruption chez les Grecs. Quand on a constaté l'importance attribuée par eux à leur prestige collectif, il n'est que naturel de se demander aux yeux de qui ils voulaient paraître plus grands. Dès lors, quoi d'étonnant que, se faisant un tel cas de l'approbation et de l'estime de l'Europe, ils aient adopté sa façon d'organiser et de penser, d'autant plus qu'ils se flattaient d'en faire remonter les origines à leur propre histoire.

La passivité, tant envers l'esprit de leur temps qu'envers celui de leur propre passé, caractérise les Grecs de la seconde moitié du XIXe siècle. Psychiquement saturés, subissant par surcroît le tourment d'un amour-propre national lésé, ils éprouvent le besoin de la détente, sentant proches les événements qui les feront reparaître sur la scène de l'action.

§

3° Après une guerre malheureuse, on croit devoir changer l'orientation nationale en cours. Qu'on feuillette

(20) 4 février 1844.

les journaux et les revues grecques entre 1897 et 1910. Une indicible amertume s'échappe de chacune de leurs lignes. L'indignation qu'inspirent aux Grecs leurs politiciens et leurs partis prend une forme de méfiance envers l'institution même de l'Etat. Dégoûtés de tout, ils se tournent contre les « Anciens » qu'ils rendent responsables de leurs désastres. Qu'ils auraient aimé se trouver à la place de ces peuples jeunes qui, ne se réclamant d'aucun ancêtre, sont maîtres de leur propre sort! Ils enviaient aux Bulgares leur brutal et instinctif vouloir et cette primitive étroitesse de vues qui les attachait à un but déterminé et fixe. Dès qu'ils se comparaient à eux, ils n'éprouvaient pour eux-mêmes que du mépris. Non qu'ils eussent perdu la confiance en leur nation. Ils souffraient seulement de constater qu'un facteur insaisissable et gênant se faufilait toujours entre leur patriotisme et leur pratique politique. C'est pourtant ce sentiment national qui eut le dessus quand ils virent la Macédoine en danger. Car après avoir assisté impassiblement à la bulgarisation de la Roumélie orientale, dont les villes et le littoral étaient exclusivement peuplés de Grecs, l'heure sembla venue ä ces entreprenants « Prussiens des Balkans » de répéter le coup pour atteindre les frontières que leur avait reconnues jadis le traité avorté de San-Stéfano.

Les Grecs durent cette fois-ci prendre fermement le parti de l'action; conscients qu'il y allait de l'avenir même de l'Hellénisme, on vit des officiers quitter en masse la vie oisive de la garnison et, se mettant à la tête des corps et des bandes, aller porter secours à cette province menacée. Ce fut un renouveau de ces luttes que la Grèce connut de tout temps et qui rendaient certain son triomphe, du fait qu'elles placent la bravoure individuelle au premier plan.

Rassurés par ces succès, on crut que le mal politique, localisé dans le royaume seul, avait perdu de sa dange-

reuse acuité; mais quand la Constitution turque fut proclamée et que maint gouvernement, profitant du désarroi de la Porte, jugea le moment propice pour régler à son avantage ses comptes politiques en litige avec celle-ci, les Grecs n'osèrent pas liquider les leurs. Plus encore, ils firent preuve d'un trouble et d'une faiblesse que les Jeunes Turcs, la première émotion passée, crurent devoir exploiter pour affirmer le prestige ébranlé du régime qu'ils venaient d'établir en exigeant de la Grèce des déclarations humiliantes et impossibles. Une terrible secousse morale en résulta, amenant au pouvoir l'homme destiné à exécuter la sentence contre l'idéalisme inactif que la conscience nationale avait depuis douze ans prononcé à défaut.

C'est une date historique pour ce pays, le jour où le politicien crétois débarqua au Pirée. Deux ans suffirent à Venizelos pour reviser la constitution, assainir les services, organiser une armée, conclure des alliances et gagner deux guerres doublant le territoire et la population de l'Etat.

Nous n'avons pas ici à parler de l'homme que son œuvre met au rang des grands réalisateurs de l'Histoire grecque de tous les temps. Foncièrement différent du plus notoire de ses prédécesseurs, il n'est pas taillé dans cette rude et inflexible écorce de Tricoupis. Hardi et téméraire, doué d'une déconcertante souplesse, il sut maintes fois au cours de sa carrière parer aux plus graves dangers en les exploitant. Hélas! ce génie essentiellement grec met un frein à son propre effort dès qu'ébloui par l'ordre d'institutions étrangères à l'âme de son peuple, il les laisse prendre le dessus sur l'informulable tactique de son subconscient à lui. Voyant dans la tradition la principale garantie de la durée d'une œuvre, il en chercha les fondements hors de son pays. Mais l'initiateur politique, voire le législateur, cède en lui le pas au réaliste par instinct. Il fit tout pour consolider le prestige

royal et la royauté s'est tournée contre lui. Il institua un Conseil de la Couronne qui aux heures critiques le trahit; il eut foi au libéralisme et c'est la déception la plus grande que cette noble conviction lui valut. S'il fallait mesurer la grandeur d'une tâche par les difficultés qu'elle demande à surmonter, on placerait au tout premier rang celle qui échut à celui-ci.

Les Grecs trouvèrent en Venizelos l'homme qui les ramena vers l'action. Détournant leurs esprits des utopiques espérances, il sut dès le début leur rendre la confiance en eux-mêmes; on ne les entendit plus depuis revendiquer un pouce de sol en invoquant leurs droits héréditaires; ils apprirent à mesurer leurs forces et à ne se fier qu'à celles-ci.

Un réalisme politique se vit ainsi substitué au culte servile et intéressé de l'antiquité. Les Grecs conduits par cet homme cessèrent de se voir à travers le prisme de l'illusion, mais, tournés d'autre part vers la réalité, ils reviennent exclusivement à eux-mêmes. Nous avons vu dans ce qui précède que leur façon d'agir n'a rien de collectif. La persistante discontinuité entre l'individu et le citoyen les empêche d'être en même temps l'un et l'autre; dès qu'on déroge au cours normal des choses qui en tolère la coexistence, l'inévitable et tragique alternative apparaît.

Leur attitude pendant la grande guerre en est la preuve. Dès les premiers mois, on est en présence d'une tension latente entre un grand ministre et un médiocre roi. Entre les deux, un peuple indécis d'abord, en croissante scission dans la suite. Il est douteux pourtant que ce soient les opinions de ces deux hommes qui les divisent. Cette amorce politique ne fit que disparaître derrière les passions personnelles déchaînées. On s'accusera mutuellement plus tard des vexations, des poursuites et des déportations subies; un fait reste certain : une fois

l'amour-propre en cause, tout le reste s'est vu refoulé à l'arrière-plan.

On ne peut s'empêcher de songer à ces dissensions intestines d'il y a cent ans — et en reculant dans le temps à celles de toute leur histoire — où l'irascible amour-propre personnel dépassait en intensité la haine vouée à l'ennemi du dehors. Peut-on douter que, dans ces circonstances récentes, une Grèce plus unie et plus disposée à réprimer les susceptibilités individuelles ne se fût trouvée à la hauteur de ses aspirations?

Dispensons-nous d'interpréter les événements en cours. Sans méconnaître l'effort qui s'accomplit pour associer plus étroitement l'individu à l'intérêt collectif, tout jugement ou conclusion ne paraîtrait à juste titre que prématuré.

§

Bien qu'il soit hasardeux de se laisser entraîner par le courant des prévisions historiques, et quoique je me sois proposé d'esquisser le devenir et non l'avenir néo-grec, il me semble permis de le tenter tant qu'on ne se départ pas des appoints qu'offre le passé et la permanence d'une situation physique.

Le bilan moral de la Grèce durant le siècle dernier présente plus qu'une simple prise de contact avec l'Europe; c'est son entrée même dans l'orbite de celle-ci. Chacune des trois phases décrites laissa en elle quelque chose de positif et d'acquis. Si dans la première la Grèce recouvre son indépendance, c'est au cours de la seconde qu'elle atteint son unité morale et elle étend ses frontières dans la troisième en y englobant des territoires dont les richesses naturelles assurent l'aisance matérielle de sa population. Il est désormais impossible de soustraire le sort grec à celui de ce continent, et parler de son avenir, c'est se poser la question de l'avenir de l'Europe. Rien de plus naturel que de se demander, quand il s'agit d'un peuple doué et dont le passé aussi long

que glorieux permet de fonder sur lui des espérances, sous quelle constellation politique et sociale il arriverait à enchaîner de nouveau son nom à une phase importante du drame de l'humanité.

Si l'on s'en tient à ce qui a été dit plus haut, une renaissance intellectuelle grecque paraît pour le moment presque exclue. Ne serait-il pas, en effet, surprenant d'attendre d'un peuple qu'il excellât dans une civilisation dont il nie avec conviction les fondements spirituels? Plus le centre de gravité de l'esprit européen se déplace vers le Nord, plus cette possibilité s'éloigne pour la Grèce, à moins qu'un spiritualisme excessif ne vienne déclencher une violente réaction méditerranéenne. Peut-on dans ce cas savoir si ces « tares psychiques » dont on souhaite si ardemment la disparition ne seraient pas précisément les qualités qui lui permettraient de donner son plein par une éclatante manifestation?

C'est un nouveau heurt de l'Orient contre l'Occident qui serait l'événement politique propre à assigner au Grec un rôle qu'il soit le seul apte à remplir. Si les tendances mystiques de l'heure présente ont trouvé chez le Russe le médiateur naturel de l'ésotérisme asiatique, le Grec par contre est qualifié à en subtiliser les lourdes alluvions sensualistes. Ce sont deux apports différents qu'expliquent des attitudes différentes : le Nord européen subit l'Asie, le Méditerranéen réagit contre elle.

Une sorte de fatalité spatiale domine toujours la destinée grecque. Plus on constate le menaçant réveil de l'Asie, plus on est porté à croire à une périodicité historique qui ferait dans ce cas revivre le bouleversement des races venant renouveler l'Europe pour la troisième fois.

Car, tout compte fait, l'histoire reste fonction de ces aventures collectives qui apportent un prétexte d'action empêchant les peuples de sombrer dans une désespérante immobilité. Qui sait si la providence qui, depuis

cent ans, a revivifié tant la France que l'Allemagne en les heurtant l'une à l'autre et qui a sauvé de la stagnation l'Espagne en lui ouvrant le chemin de l'Afrique, qui sait si cette même providence bienveillante n'a pas laissé le Turc en Europe que parce qu'elle a chassé le Grec de l'Asie?

DÉMÉTRIO STADI.

LA FABRIQUE DE GLOIRE

CHAPITRE PREMIER

I

A l'époque où, s'inspirant des qualités pratiques du vêtement militaire, la mode suggéra le raccourcissement des robes, au point de faire peu à peu découvrir jusqu'au genou les jambes de toutes les femmes, Michel Daspre, écrivain d'avant-guerre, particulièrement adonné à l'étude des phénomènes de l'amour, était venu habiter — réalisant ainsi un rêve de sa jeunesse — le rez-de-chaussée d'une des plus nouvelles maisons du Champ-de-Mars. Comme il était resté près de trente ans dans un immeuble, d'une vétusté incommode, de l'Ile Saint-Louis, ce changement ne pouvait manquer d'influer sur ses habitudes et même sur son esprit.

Originaire du Béarn où il possédait une propriété sur la côte basque, Daspre touchait au terme d'une carrière qu'il avait, en la commençant, espérée glorieuse, et qui ne lui avait fait acquérir, somme toute, auprès d'un public restreint, qu'une réputation moyenne de psychologue subtil et d'artiste élégant.

Mais, si la célébrité que conquièrent d'un coup certains conteurs, habiles à flatter le goût de la masse, lui manquait, il avait eu, dans sa vie privée, d'appréciables compensations.

D'abord, la fortune héritée de ses parents lui avait épargné les difficultés de la vie matérielle; et c'était, peut-être, faute d'avoir jamais été astreint à un effort régulier

pour la conquête du pain quotidien, qu'il n'avait pas réussi à s'élever au sommet des valeurs littéraires.

Nonchalant ou, plutôt, ennemi de l'agitation, comme le sont les vrais penseurs, et doué, d'autre part, d'une sensibilité qui, en le portant à jouir de tous les possibles, lui avait fait juger tôt que l'amour est le plus fort et le plus précieux des attraits de la vie, l'attachement de quelques femmes lui avait valu des moments de bonheur, dont le souvenir le remplissait d'une perpétuelle ivresse, l'empêchait de regretter l'injuste médiocrité de sa destinée d'écrivain.

Pendant la guerre, personne n'avait mieux pressenti que lui l'abîme qu'un tel bouleversement creuserait entre les générations d'artistes antérieures au fléau et celles qui débuteraient au lendemain de ses ravages. Maintenant, découvrant chez les jeunes un fourmillement d'aspirations contradictoires ainsi qu'une multiplicité de concepts voisins de l'anarchie, et jugeant, par là, presque impossible de relier le passé au présent, il avait résolu non de ne pas écrire, mais de ne plus rien publier.

« Je serais à peine lu, pensait-il, et encore moins goûté ou compris. Mon style même, dont les vieux critiques prisaient tant la limpidité et le rythme hérités de mes maîtres latins, paraîtrait archaïque et sans vie aux tempéraments frénétiques du jour. »

Ce découragement ne l'empêchait pas d'observer les nouvelles mœurs littéraires et de s'intéresser au spectacle des disputes auxquelles se livraient, sur des sujets futiles, les puissances de la critique, les chefs de chapelles, et jusqu'aux éditeurs des divers clans rivaux. Il faut ajouter que Daspre lisait beaucoup, car il avait la passion de savoir; et son jugement sûr lui permettait de discerner d'un coup d'œil les livres bons à connaître de ceux qu'il pouvait négliger.

Lorsqu'il eut terminé son installation dans l'appartement dont deux pièces, cabinet de travail et chambre,

décorés et meublés selon les dernières fantaisies de l'art nouveau, s'ouvraient sur un jardinet rempli de roses, il lui sembla qu'il se trouvait transporté dans une sorte de paradis.

On était au commencement de l'été. Sur le côté de la maison, séparé du parc champ-de-martien par une grille où la glycine suspendait ses grappes bleuâtres, le feuillage épanoui des érables et des catalpas formait un rideau de verdure à plusieurs plans, que prolongeait une enivrante perspective de sous-bois.

Quelles délices c'était, maintenant, pour Michel de rêver à l'ombre de ces arbres et devant ces fleurs éclatantes : joyaux dont se pare la terre avec une coquetterie de femme! Lui qui n'avait jamais aperçu de ses fenêtres que l'eau grise de la Seine et la façade mélancolique du quai des Célestins, avec quelle avidité il repaissait ses yeux et son âme des charmes de cette oasis parisienne : lumière douce, air suave, atmosphère de détente propice au vagabondage de l'esprit! Que lui importait désormais la gloire, iniquement et parfois indignement répartie, puisque, le cauchemar de la guerre dissipé, il avait la chance de pouvoir passer le reste de sa vie au sein de la plus agréable des retraites, environné des témoins de sa belle jeunesse : portraits, livres, peintures, objets d'art, et recueilli dans le silence qu'il aimait!

Les avenues tracées en bordure de l'ancien terrain de manœuvres, puis d'exposition universelle, transformé en merveilleux jardin, et les rues adjacentes constituaient un quartier d'aspect aristocratique que, de longtemps, la foule ne devait pas fréquenter. Excepté le dimanche, il y avait rarement assez de monde dans les allées et les sentiers du parc pour en éloigner l'amant de la solitude qu'était devenu Daspre. Aussi, l'écrivain avait-il l'habitude de s'y promener au moment de la fin du jour, flânerie qui lui procurait le plaisir, auquel ne renonce ja-

mais un psychologue, d'observer les physionomies intéressantes qu'il pouvait lui arriver de découvrir.

Un soir qu'assis sous une arche de la tour Eiffel il contemplait la réverbération du couchant sur l'antique façade de l'Ecole Militaire, qui borne avec une incomparable noblesse de lignes l'horizon du Champ-de-Mars, un incident banal vint le ramener au sentiment du réel qui suit inévitablement les moindres extases.

Un enfant de cinq ou six ans, qui jouait au cerceau, étant tombé tout de son long près de lui, il s'empressa de l'aider à se relever; et, comme il prodiguait au bambin pleurnichant des consolations puériles, il vit s'approcher une élégante jeune femme qui le remercia avec grâce de s'être porté au secours du petit avant qu'elle, la mère, se fût aperçue de la chute.

A bien regarder cette inconnue, dont il se surprit à écouter la voix avec délectation, le promeneur réfléchit que ce n'était pas la première fois qu'il la rencontrait. Pendant ses sorties quotidiennes, il avait déjà eu l'occasion de l'apercevoir; et, avec l'attention particulière qu'il portait naturellement aux femmes, il en avait remarqué la démarche onduleuse, révélatrice d'une forme souple, et le visage d'une séduisante mobilité.

— Madame, répondit-il aux remerciements exprimés, mon assistance n'était pas nécessaire. L'enfant n'a aucun mal, car je vois qu'il sourit. Mais je ne saurais cacher le plaisir de la circonstance à laquelle je dois d'entendre d'aussi aimables paroles. Vous ne demeurez probablement pas loin d'ici, et en ce cas nous sommes voisins. A ce titre, permettrez-vous que j'aide la fortune à renouveler une rencontre que je ne pourrai plus oublier?

— Cette permission, Monsieur, dit alors la mère avec une décision qui prouvait qu'elle obéissait à un irrésistible mouvement de curiosité, n'est pas de celles que je

refuserai expressément, si vous voulez bien me dire qui vous êtes.

— Michel Daspre.

— L'écrivain?

— Lui-même.

Après le nom ainsi jeté, après l'interrogation dubitative et la réponse confirmative, la conversation ne pouvait pas en rester là. Mais il était tard et, tout en parlant, Daspre accompagna son interlocutrice jusqu'à l'angle de l'avenue où, comme lui, elle habitait face au parc, du côté opposé au sien.

Là, s'élevait, construite avec un goût d'artiste et suivant des règles parfaites d'élégance et de commodité, une maison de quatre étages dont le dernier, à balcon continu, était flanqué de rotondes d'où l'on découvrait, au delà du fleuve, la colline frondescente et fleurie, les minarets et la coupole du Trocadéro.

Examinant, avant de rentrer chez lui, l'arc elliptique des fenêtres de cet étage qu'occupait la femme avec qui il venait d'entrer en relations, Michel, que subjuguait toujours le charme de l'imprévu, monologua :

« Quel bijou d'appartement ce doit être, si j'en juge par les détails de l'extérieur, et quelle distraction pour ma misanthropie d'y retrouver cette nouvelle figure!...

» Madeleine de Falquan, m'a-t-elle dit, fille de Saphira Démeline, femme de lettres assez connue qui a lu, paraît-il, de mes essais. Elles vivent ensemble depuis leur commun veuvage...

» Allons! La vie n'est pas pour moi si mauvaise, en dépit de mes quarante-huit ans, puisque ma figure n'en accuse pas quarante et que j'ai encore la chance de ne pas déplaire... »

Le cœur de Michel Daspre n'était plus assez neuf pour éprouver, à la vue d'un beau visage ou d'un corps parfait, un trouble subit. La manie d'analyse de l'écrivain, sinon

son âge sans illusions, le préservait de tout emballement. L'artiste en lui n'avait d'ailleurs que le goût du rare, de l'inédit; et, d'instinct, il devinait rapidement les imperfections susceptibles de l'éloigner des physionomies ou des tempéraments féminins, très attirants de prime abord. Dépourvu néanmoins de sévérité, la curiosité de l'être prenait chez lui le caractère d'un vice que la page écrite suffisait à contenter.

De ses observations patientes sur tous les cas possibles de sentiment et de sexualité, il avait composé une éthique des passions où, entre autres thèses audacieuses, il soutenait que seul l'adultère bilatéral peut rendre supportable le mariage. Ce n'était pourtant pas d'une expérimentation personnelle que, célibataire irréductible, il avait déduit ce paradoxe. Plutôt comblé des faveurs de l'amour, il n'avait jamais trop souffert des peines qui en découlent. Sa raison avait su ordinairement limiter les effets de ce mal endémique des humains.

Après le premier contact, qu'il n'avait nullement cherché, avec sa captivante voisine, il ne s'abusait pas sur ce qui en résulterait. Son imagination ne bâtissait là-dessus aucune chimère. Qu'il devînt peu à peu un ami intime, un confident de la jeune femme, rien de plus normal. Mais davantage, c'était moins naturel, car, ayant vingt-trois ans de plus que Madeleine, il aurait pu, pensait-il, en être le père.

Cependant, ce qu'il savait des possibilités de conjonction, passagère ou durable, de deux existences d'ordre différent lui faisait espérer ce minimum de bonheur que tout individu recherche dans ses essais de liaison, même superficielle; et, optimiste, il jouissait sans réserve de son pressentiment.

La fille de Saphira Démeline avait eu une enfance et une adolescence sans histoire. Très gâtée par son père, agent de change dont le train de maison était luxueux, profondément aimée par sa mère, poétesse élégiaque que

quelques contemporains comparaient assez justement à la touchante Desbordes-Valmore, elle avait commencé de goûter, à douze ans, sous les dehors d'une jeune personne sage et parfaitement élevée, une vie intérieure ardente dont elle comprit qu'elle devait rigoureusement garder le secret. Fortement imaginative, éprise de savoir, curieuse de tout, et d'une sensualité générale précoce, rien ne lui échappait de ce à quoi les enfants ne prêtent d'habitude que peu d'attention. C'est ainsi qu'avec une vue d'une acuité extraordinaire, elle observait le détail des mœurs de certains insectes et des petits animaux. Un soir qu'elle errait dans le parc de la maison de campagne de ses parents, à Maisons-Laffitte, elle parvint à surprendre — ce que bien des naturalistes n'ont jamais su faire — le mystère nocturne de la réunion de plusieurs chats autour d'une seule chatte dans les fourrés où pénètre à peine le clair de lune : troublante et ineffaçable leçon de choses qui acheva de lui révéler ses propres inclinations.

Devenue, à dix-huit ans, une belle créature d'aspect marmoréen, brune blanche aux traits virginaux et aux yeux sombres, dont un physiognomoniste subtil aurait pu, seul, démêler la nature animale et fougueuse, servie par une intelligence exceptionnelle des réalités de l'amour, elle fut mariée par convenance à un officier de marine, fils de cet amiral de Falquan que rendit célèbre, un instant, sa mise en disponibilité par mesure disciplinaire, pour avoir, dans une fête donnée à son bord, fait rendre les honneurs à sa maîtresse, hétaïre connue d'un grand port méditerranéen.

La deuxième année de guerre, le torpillage, sur les bancs de Flandre, du chasseur de sous-marins que commandait l'enseigne de Falquan, l'ayant rendue veuve, elle n'éprouva de ce malheur trop prévu qu'une peine médiocre, car elle n'avait pas eu le temps, ni peut-être éprouvé le désir, de s'attacher à son mari. Résolue quand même à mettre dans son existence l'amour au-dessus de tout,

elle chercha dès lors qui pourrait lui ouvrir l'éden dont elle ne faisait encore qu'imaginer les délices. Mais elle ne trouva pour partenaires dans ses essais d'initiation que des jeunes gens malhabiles ou sans expérience, qui, les uns, avaient peur de l'amour ou en réprouvaient les gestes osés, les autres, n'apportaient aux caresses que la hâte fébrile d'un émoi sans profondeur, et dont aucun n'était capable de la comprendre, de découvrir en elle le type achevé qu'elle était de l'amoureuse supérieure, capiteuse et lascive, élevant l'idéal des voluptés de la chair très au-dessus de ce que peut atteindre le commun des êtres.

Découragée par l'ignorance et la sottise de ces piètres amants, elle ne tarda pas à se retrancher dans la même solitude morale qu'avant le mariage et, semblant renoncer à ce qu'elle croyait impossible à trouver, elle attendit. Il faut ajouter que la maternité ne la détournait pas de son rêve. Vis-à-vis de son fils, le petit René, elle remplissait sans zèle des devoirs d'autant plus faciles qu'à la mort de l'agent de change, survenue peu de temps après le naufrage du marin, sa mère était venue partager son domicile du Champ-de-Mars, et qu'elle se déchargeait beaucoup sur celle-ci du soin de s'occuper de l'enfant.

C'est dans cet état d'esprit que, quelques mois avant la fin de la guerre, elle fit la rencontre de Michel Daspre, invité désormais à fréquenter le plus souvent possible la maison des deux veuves.

Ayant le goût de la littérature sérieuse, Saphira Démeline connaissait de nom l'écrivain. Un coin de sa petite bibliothèque étant réservé à deux des ouvrages de celui-ci, elle avait quelquefois fait part à sa fille de ses impressions de lecture et émis l'hypothèse que cet essayiste de talent, dont on ne parlait presque pas, devait être âgé et polir, comme Spinoza, des verres à microscope. Aussi ne fut-elle pas peu surprise de voir dans le visiteur que lui présenta bientôt Madeleine un homme d'une tenue irréprochable

et paraissant plus jeune qu'elle-même, qui avait quarante-quatre ans.

Après leur premier entretien avec Daspre, la poétesse complimenta sa fille d'avoir fait la conquête de ce causeur plein de fantaisie, à la fois fin et solide, qui venait de les promener sans fatigue, pendant une heure, dans le domaine des sentiments rares, des cas de conscience compliqués, non sans agrémenter ses hardis propos de quelques piquants exemples d'actualité, ce qui prouvait son égale science des idées et du monde.

— Fameuse recrue pour ton salon, quand viendra le moment de l'ouvrir, réfléchit Saphira.

— Tu veux dire pour le tien, répliqua Madeleine.

— Oh! le mien, reprit la mère, la guerre et mon veuvage l'ont fermé pour toujours. Aujourd'hui, à mon âge, on ne compte guère au regard des générations montantes. Dans la même situation que M. Daspre, toutes proportions gardées, je ne puis plus être que spectatrice de la carrière des autres.

— Carrière amoureuse ou littéraire? demanda la fille en souriant.

— Tu plaisantes! je suis finie pour les deux. Mais cela vaut mieux ainsi. Je ne m'attacherai que davantage à ton propre bonheur et à l'avenir de René!

II

Au début du siècle, le jour où, jeune femme adulée et fêtée par son entourage, à commencer par son mari, elle avait publié son premier volume de vers, assez remarqué par la presse pour qu'elle en éprouvât une satisfaction préférable à celles que donnent la fortune et de belles relations, Saphira avait eu l'ambition d'attirer chez elle les représentants non les plus connus, mais les plus qualifiés des lettres de son époque.

Des financiers, amis de Démeline, et leurs femmes fré-

quentaient déjà assidûment son hôtel du quai de la Conférence; et il n'était pas aussi facile que ce pouvait le paraître d'arriver à réunir des artistes généralement peu sociables et des hommes dont l'esprit n'est occupé que d'argent. La poétesse y réussit cependant, tant elle avait l'art de plaire à des caractères différents, de s'effacer devant ses rivales en beauté, en élégance ou en richesse, et d'animer la conversation avec le brio exceptionnel que favorisaient sa mémoire et sa culture.

En quelques années, le salon de Saphira, où deux fois par semaine les habitués se retrouvaient comme au spectacle, était devenu un des premiers de Paris qui en comptait beaucoup moins que naguère, en attendant qu'il n'y en eût bientôt plus.

Là venaient se condenser les rumeurs des divers compartiments de la nef symbolique : Parlement, Bourse, Institut, Théâtre, Presse, etc., sans omettre les potins, toujours innombrables, des milieux variés d'une société de plus en plus multiforme. On y commentait indéfiniment les événements du jour : dernier roman paru, pièce ou film représentés la veille, inauguration d'exposition, etc. On s'y intéressait aussi aux nouvelles de l'étranger; et, au fond, pour les acteurs de ces cinq à sept, cette mirifique dépense de langage n'était qu'un jeu, un délassement qui n'avait aucun effet sur le cours des choses, sur la vie de l'Etat, ni même sur les mœurs dont il offrait cependant l'expression la plus juste.

Lorsqu'en 1904 parut, sous le titre *Du vrai sens de l'amour,* la meilleure étude de Michel Daspre, Saphira, à qui son libraire habituel avait recommandé l'ouvrage, s'enquit, après l'avoir lu, de la personne de l'auteur. Interrogé par elle, un confrère malveillant, qui ne pouvait dénigrer le talent évident de Michel, prit sur lui d'affirmer, avec la légèreté de l'ignorance, que le psychologue était un bohème, qui ne consentirait jamais à se vêtir convenablement pour se faire admettre dans la

bonne société; que, d'ailleurs, il n'avait tiré les cyniques réflexions de son livre que de la fréquentation des faux ménages et des filles de la rue, et qu'en somme il valait mieux ne pas l'arracher à son trou de l'Ile Saint-Louis. L'indication relative au domicile de l'écrivain était seule exacte. Mme Démeline négligea malheureusement de contrôler ces renseignements imaginaires; et, si elle continua à lire Daspre, elle renonça à le recevoir, comme le hasard devait, quatorze ans après, amener sa fille à le faire.

Ayant grandi dans l'atmosphère de haut goût et d'intellectualité qui régnait au salon de Saphira, Madeleine, qui n'avait pas l'esprit de sa mère, y garda le silence, se contentant, attentive à la comédie régulièrement jouée devant elle, d'y apprendre le monde et la vie.

Quand elle consentit à épouser Max de Falquan, type d'homme de mer héroïque et benêt, qui n'avait de séduisant que son uniforme, elle prévoyait qu'elle n'observerait pas, toute sa vie, les commandements désuets d'un code fait pour asservir la femme.

La déclaration de guerre ayant interrompu son expérience du mariage, elle ne s'affranchit pas, comme tant d'autres veuves, des exigences décentes d'un grand deuil qu'elle porta dignement, quoiqu'elle sentît lui peser cette chasteté transitoire. Libre enfin, elle s'embarqua pour l'île enchantée, avec encore trop de hâte ou d'irréflexion peut-être, puisqu'elle en revint déçue plusieurs fois, doutant de l'amour et d'elle-même, se demandant si elle n'avait pas de trop grands désirs pour que pût les combler la médiocre capacité des hommes.

En réalité, elle avait seulement commis des erreurs de jugement. C'est pourquoi, aussitôt qu'elle se fut assurée qu'elle intéressait au plus haut degré Michel Daspre, elle n'hésita pas à lui faire entendre qu'elle ne repousserait pas les avances qu'il voudrait bien risquer. Surpris par cette attitude de la jeune femme, l'écrivain qui, sans se considérer encore comme un barbon, n'avait

guère confiance dans son charme extérieur qu'il jugeait très diminué, n'osa pas d'abord faire un pas dans la voie que Madeleine lui indiquait, non sans une feinte ingénuité qui lui donnait un peu de vertige.

« Ah! la guerre, pensa-t-il, comme elle a changé les rôles!... Qui m'aurait dit, auparavant, qu'aux approches de la cinquantaine, je serais sollicité de rendre les services que les femmes n'attendaient jusqu'ici que des hommes de moins de quarante ans! »

Enclin à la modestie, Daspre se calomniait; car, non seulement il avait gardé la jeunesse de ses muscles, mais son visage harmonieux, du plus pur style basque, en forme de V arrondi par le bas, était sans rides apparentes, sa chevelure à peine argentée, et de ses grands yeux bleus s'échappait, quand il le voulait, un feu capable d'atteindre jusqu'au fond de l'âme celles d'entre les amoureuses qui savent deviner chez un homme les dons de l'amant parfait.

Avec son dédain des jeunes gens, Madeleine se persuadait que le psychologue d'âge mûr, dont la conversation la tenait de plus en plus sous le charme, ne pouvait pas ne pas joindre à sa science théorique de l'amour l'art, moins facile qu'on ne croit, d'en appliquer les règles. En raisonnant ainsi, elle aurait pu se tromper encore. Mais les paroles qu'elle entendait pour la première fois d'un passionné de l'amour pour l'amour tel que Daspre lui redonnant la foi qu'elle avait perdue, elle se tint prête à recommencer l'expérience.

C'était par le moyen classique qui consiste à demander des conseils de conduite à un ami que la jeune veuve avait découvert son état d'âme.

— Vous désirez vous remarier? dit Michel Daspre feignant de ne pas comprendre.

— Non, je veux garder ma liberté. Le mariage est une pure association d'intérêts qui n'a pour moi aucune utilité.

— Diable! ne put s'empêcher de remarquer l'écrivain, cette manière de voir est peu prudente. Et puis, en vérité. je ne connais pour le moment personne qui remplisse les conditions que certainement vous exigeriez. Quelque diplomatie que je puisse mettre dans mes recherches, nos mœurs en réprouvent l'usage.

Et tandis qu'à ces mots, la consternation se peignait sur le visage de Madeleine :

— Cependant, ajouta-t-il, comme je n'ai rien à vous refuser, je penserai à votre cas. Il n'a rien de pressant. Vous êtes si heureuse, si tranquille, entre une mère qui vous adore et un fils dont la précocité vous flatte, vous fait espérer qu'il sera quelqu'un.

Cette allusion au petit René lui était inspirée par l'observation qu'il avait faite de la prodigieuse intelligence de cet enfant.

— Il sera poète, se plaisait-il à répéter, ou orateur; musicien peut-être; sa manière de parler trahit déjà son rythme.

Et, en effet, le petit-fils de Saphira étonnait son entourage par sa facilité à s'exprimer et son goût pour des lectures très au-dessus de son âge.

— Oui, répondit la mère, René, si sa santé le lui permet, peut devenir un sujet extraordinaire. En attendant, faut-il que je lui sacrifie toute ma jeunesse? N'ai-je pas le droit, encore quelques années, de vivre pour moi-même?

— Assurément, accorda Michel. Mais ne vous laissez aller que le moins possible à des écarts susceptibles de troubler la sérénité du présent. Est-ce que, de mon côté, je pourrais rester lié à vous comme je le suis désormais pour la vie, si vous veniez à fixer dans votre orbe quelqu'un qui serait inévitablement le maître de votre destinée?

— Eh! trop candide ami, répliqua Madeleine, c'est déjà fait.

— Ah! depuis quand?

— Inutile de le dire, vous le savez bien.

Un silence lourd de pensées nouvelles pour Daspre avait suivi cette explication, survenue un mois à peine après le soir de la rencontre.

« Laissons-nous faire », songea l'homme résigné et inquiet, bien qu'il se sentît maintenant subjugué par le fluide que dégageait non seulement le visage languissant, mais tout le corps de la jeune femme nonchalamment étendue sur un divan bas où, avec une grâce féline, se déplaçaient, par instants, les contours de sa forme qu'une soie légère ne cachait qu'à demi.

C'était sans doute l'heure sonnante du maçon, comme a dit Brantôme. Mais Daspre ne voulait pas d'une occasion de ce genre, le plus souvent sans lendemain. Et comme la fin d'août approchait, il proposa simplement à Madeleine de venir passer le temps des vacances dans sa villa de Guéthary.

— Je ne puis pas y aller seule, lui fit-elle observer.

— Qu'à cela ne tienne, dit-il. Votre mère et René vous accompagneront. Ma maison de là-bas est assez grande pour recevoir de nombreux hôtes. Vous en occuperez une partie, moi l'autre, de manière que, tout en vivant sous le même toit, nous restions séparés autant que nous le sommes ici par la largeur du Champ-de-Mars. Ainsi les convenances seront sauves. N'est-ce pas ce que vous voulez?

— Oui, murmura Madeleine. Seulement quand j'aurai fait agréer ce projet de villégiature à ma mère, vous partirez avant nous.

Informée de la combinaison, Saphira, qui ne pouvait pas plus que sa fille se passer désormais de la compagnie de Michel Daspre, l'approuva d'enthousiasme. Un frère de la poétesse, Joseph Darcanges, était armateur à Bordeaux, pays d'origine de sa famille.

— J'irai d'abord voir ton oncle, dit-elle à Madeleine, et j'emmènerai ton fils qui connaîtra ainsi la ville que,

comme tu le sais, j'aime le plus au monde, non parce que j'y suis née, mais parce qu'elle est vraiment la plus élégante, la plus belle et la mieux située des capitales provinciales.

— Pourquoi ne pas ajouter : parce qu'elle t'a inspiré ton premier poème?

— Oh! petite œuvre de jeunesse que j'ai bien oubliée.

Et tristement Saphira évoqua la crise unique de sa vie conjugale.

Démeline, mari parfait, avait été épousé sans amour. Grand bourgeois d'esprit net, rompu aux affaires, ne manquant pas de prestance, il avait eu le malheur de se rendre importun par l'excès même de ses attentions. En outre, ne prenant d'intérêt qu'aux plats ouvrages de certains cacographes, il ne parlait pas le même langage que sa femme.

Jeune fille, Saphira avait connu à Bordeaux un compositeur de musique, grand Prix de Rome, dont elle s'était vivement éprise, mais que les circonstances avaient tenu éloigné d'elle. Le musicien revenu d'Italie, elle l'avait revu à Paris après son mariage, et le feu ancien s'était rallumé. Après l'audition d'une symphonie de ce jeune maître, en qui les critiques d'avant-garde saluaient un rénovateur des formes de la musique, la femme de Démeline enivrée ne résista pas à la fièvre de son imagination; elle devint la maîtresse du compositeur, et l'adultère fut consommé à Bordeaux, pendant un séjour de Saphira chez les Darcanges. Faute aussitôt suivie de la désillusion la plus amère qui puisse frapper un cœur féminin.

N'ayant de goût que pour les filles, le musicien s'était révélé en amour un goujat inéducable.

Ecœurée et désespérée, l'amante rompit sur-le-champ; et, se rejetant dans les bras de son mari qui ne soupçonna jamais sa sinistre aventure, elle se retrempa dans l'amour maternel et racheta sa défaillance par la vie austère qu'elle mena jusqu'à la mort de Démeline.

De cette épreuve, elle avait tiré une élégie dont Bordeaux et ses environs formaient la scène, mais en des termes si voilés et avec une pudeur si adroite, que sa fille n'en devina pas, plus tard, ou fit semblant d'en ignorer la vraie source.

Malgré la peine du souvenir, la poétesse n'avait pas cessé de chérir l'aristocratique chef-lieu de la Gironde, son admirable fleuve, son port animé, ses voies larges, la tendre opale de son ciel. Ce n'était jamais sans une émotion très douce qu'elle revoyait sa maison natale, sur les murs de laquelle un bouquet de magnolias et de cèdres du Jardin Public projetaient leur ombre parfumée. Aussi, désirant, à l'occasion du nouveau voyage, s'arrêter longuement chez son frère, laissa-t-elle Madeleine, arrivée seule à Guéthary, rester plusieurs jours en tête à tête avec Michel Daspre.

Il était fatal qu'ainsi rapprochés, après avoir épuisé les préliminaires de leur accord, ces prochains amants se hâtassent vers la conclusion naturelle d'un désir avoué, quelque attention, quelque lenteur que l'homme, plus expert que la femme, se proposât de mettre à savourer les joies naturelles de la possession.

Le lieu choisi pour cette action, dont tant de couples méconnaissent l'importance, vaut la peine d'une esquisse.

De l'embouchure de l'Adour au cap espagnol du Figuier, la côte basque, tantôt basse et sablonneuse, tantôt dressée en falaise, dessine la plus harmonieuse des courbes. Sa vogue ancienne n'est pas due, comme celle du site médiocre de Deauville, au snobisme de quelques centaines de métèques et de Parisiens. Certes, Biarritz, rendez-vous des mêmes snobs à une autre saison, n'a plus rien à envier à son émule de Normandie. Il y règne le même bruit, les mêmes jeux, la même incompréhension de la vie profonde. Mais, passé ce centre reproduit en petit en quelques autres points, et malgré le chapelet de villas

semées entre les villages, on retrouve vite la solitude dans laquelle on sent mieux le charme de l'océan dominé de loin par l'horizon des montagnes. Il est peu de rivages, excepté entre les tropiques, où ces deux grandeurs de la nature soient aussi admirablement associées pour enclore, dans la variété de leurs lignes fluides et de leurs couleurs, toute la poésie du monde. Et que dire du ciel aux nuées d'or, d'argent ou de cuivre, sous lequel se succèdent, d'un côté, pareilles à la ceinture d'une immense forteresse, les cimes pyrénéennes, et s'étale, de l'autre, la parure de la mer de Biscaye, tour à tour émeraude, indigo, diamant noir et parfois robe pourpre ou violette!

C'était au flanc d'une longue pente douce dévalant vers la campagne que s'élevait, face au midi, la villa de Michel Daspre, appelée *la Rhune* : maison basque à deux corps de bâtiments coiffés de toits en forme de pyramide plate et séparés par un vestibule à triple porte de plein cintre, auquel on accédait par un perron.

Au pied des marches s'étendait un jardin, monde d'arbustes et de fleurs où dominaient les roses et dont les plans différents étaient reliés par des degrés de pierre bleue. La façade latérale du bâtiment de l'ouest avait une terrasse d'où l'on voyait la mer rouler ses vagues vers une petite grève entourée de rochers. Au nord, derrière la maison, des tamaris, des ifs, des sophoras et quelques eucalyptus formaient un parc inculte et plein d'ombre que traversaient ces voix mystérieuses de l'air : soupirs, murmures, fugues et syncopes qui sont peut-être le langage de l'âme terrestre.

Il serait superflu de décrire l'aménagement intérieur, du style le plus moderne et d'un confort achevé, où il n'y avait aucun meuble inutile. Il suffit d'indiquer que les tapis et les tentures étaient de couleur claire, en harmonie avec la sobriété et la pureté de lignes du décor de chaque pièce d'appartement.

Aussitôt que Madeleine arriva à la *Rhune,* quarante-huit heures après Michel, elle éprouva de cette demeure fleurie et de son site un tel ravissement, elle s'y sentit pénétrée d'un tel bien-être, et son hôte, qui la promena dès le premier jour à travers le Béarn et la Navarre jusque dans les plus curieuses vallées des Pyrénées espagnoles, lui apparut si jeune, transfiguré comme il l'était au contact de l'air et du sol natals, qu'elle recommença à le tenter par toute sorte d'agaceries. A ce franc jeu d'amoureuse, l'homme ne répondit d'abord qu'avec hésitation, car, dans le développement de l'amour, la lenteur qui irrite les sens et, au moment voulu, en double le plaisir était sa règle.

Lorsqu'ils eurent épuisé les randonnées dans la campagne, d'où ils revenaient, à la fin de la journée, ivres de grand air et pressés de sommeil, Madeleine et Michel, le temps devenu chaud, prirent l'habitude, à l'heure du bain, de descendre au bord de la mer, par un sentier qui partait du côté marin de la villa; et, dévêtus sur le sable d'une crique isolée, ils s'accoutumèrent, avant de se baigner, à voir de près les formes l'un de l'autre, ce qui resserra leur intimité.

Un soir qu'au sortir de l'eau, la jeune femme exposait aux rayons d'un couchant magnifique son corps de nacre où brillait un capiteux mélange de tons de perle, de lazulite et de rubis, tandis que, non loin d'elle, accusant une harmonie parfaite de lignes masculines, la peau légèrement bronzée de son compagnon devenait rubescente; sans qu'ils se fussent concertés, Michel et Madeleine, également poussés, ils n'auraient su dire par quelle force, se rapprochèrent soudain pour s'étreindre farouchement.

Mais, si hardi qu'il fût, ce geste n'était qu'un prélude. En effet, après un long accrochement de ses lèvres à celles de sa compagne, l'homme, un ample manteau jeté sur ses épaules, souleva dans ses bras la néréide en folie

et l'emporta jusqu'à la maison où, avant que résonnât la cloche qui annonçait l'heure du dîner, les deux amants achevèrent d'apaiser pour la première fois la fougue de leur mutuel désir, œuvre qu'ils reprirent la nuit, après une promenade sans paroles, au clair de lune, à travers le jardin dont la terre brûlante échauffait les parfums.

Quelques jours plus tard, ce fut au tour de Mme Démeline, accompagnée du petit René, de débarquer à la gare de Guéthary, où sa fille et Michel étaient venus les attendre.

Le visage des amoureux s'éclairait d'une joie si vive, que la mère soupçonna aussitôt la consommation prévue de leur liaison.

C'est en artiste et en poète que Saphira apprécia immédiatement le charme de la demeure de l'écrivain qu'elle devait habiter jusqu'à l'automne. Au bout de peu de temps, elle écrivit sur le jardin de la villa un poème descriptif qui exprimait son enchantement. Avec elle et René, les excursions en voiture à travers le pays basque et le long de la côte, jusqu'au delà des frontières, furent joyeusement reprises, et la crique solitaire elle-même où l'enfant se plaisait à jouer reçut plus souvent sa visite que les lieux de distraction de Guéthary et de Biarritz.

Au terme de ces heureuses vacances, le groupe des hôtes de *la Rhune*, que le hasard avait formé, paraissait constituer désormais une véritable famille où régnait un parfait accord des cœurs et des esprits. Madeleine en particulier jouissait d'un bonheur sans ombres, car tout ce qu'elle avait pu, auparavant, imaginer de l'amour se trouvait, de la manière absolue qu'elle voulait, réalisé par son amant. Michel n'avait pas que l'intelligence du plaisir; son défaut d'ambition, son incapacité d'éprouver l'envie laissaient intactes sa générosité, sa bonté naturelles. C'est pourquoi son charme moral était incomparable et aurait pu forcer l'affection des caractères féminins les plus rebelles à l'attachement.

III

Dès la réinstallation à Paris, sous l'impulsion de sa fille, chez qui l'amour faisait renaître un singulier besoin d'activité et d'obscurs désirs de parade, Mme Démeline se prépara à recevoir, c'est-à-dire à rouvrir, un jour par semaine, le dimanche, à partir du mois de janvier, son salon du Champ-de-Mars non seulement à ses anciennes relations, mais à beaucoup de nouveaux venus qu'elle comptait se faire amener principalement par un homme qui, sans occuper dans sa vie une place de premier plan, y jouait un rôle d'importance.

Amilcar Lebourjois, propriétaire d'une grande maison d'édition qu'il administrait et dirigeait en personne, avait publié, avant 1914, en trois ou quatre opuscules fort élégamment présentés, les divers poèmes de Saphira. De ce service, l'auteur gardait à son éditeur une reconnaissance infinie qui n'allait pas cependant jusqu'à répondre au sentiment secret du personnage, très épris de la poétesse, dès le moment de la première visite de celle-ci.

Fils d'un ouvrier typographe et d'une mère d'origine modeste, Amilcar s'était fait lui-même. De traits communs, son visage respirait une extrême malice. Il avait une sorte de divination de la qualité morale et de la valeur intellectuelle des hommes avec qui il avait affaire.

Lorsque Mme Démeline lui avait apporté son premier manuscrit — c'était peu de temps après la rupture de la jeune femme avec le compositeur de musique, — il avait décidé de le faire imprimer, non pas pour la raison que son comité de lecture s'était montré, par hasard, favorable à la publication, mais parce que la voix et le regard de Saphira, alors dans tout l'éclat de sa vénusté, l'avaient troublé jusqu'au fond de l'âme.

Homme d'affaires avant tout, Lebourjois n'était pas,

cependant, facilement accessible à ces sortes d'émoi. Mais est-on jamais le maître d'une impression dont on ne sait expliquer la soudaineté ni la violence? C'était la première fois qu'il se trouvait en présence d'une femme d'un charme supérieur et vraiment original. Que faire contre le choc, sinon y céder!

Quand Mme Démeline devint veuve, l'éditeur, qui n'avait pas cessé d'en être amoureux, lui fit des avances aux fins d'épousailles.

— Je suis on ne peut plus sensible à la demande d'un ami aussi parfait que vous et qui serait, je n'en doute pas, un mari irréprochable, répondit-elle; mais avec le caractère que je me suis fait, il me convient mieux de ne pas me remarier.

Lebourjois insista. Il mettrait, dit-il, sa fortune aux pieds de sa femme, fortune que son amour satisfait le pousserait à doubler, à tripler.

— Non, fit la poétesse. Ma liberté m'est désormais trop chère. Seulement, pour vous prouver mon affection inaltérable et ma gratitude de toujours, je vous promets que je n'accorderai ma main à personne, pas plus que je ne donnerai mon cœur. Ainsi resterai-je fidèle à l'unique grande amitié de ma vie.

Flatté d'avoir au moins conquis absolument cette part de sentiment d'une femme aussi séduisante et d'une espèce très au-dessus de la sienne, le fils du typographe répliqua :

— Eh bien, moi également je resterai célibataire; et si vous voulez me rendre heureux, faites que je puisse encore m'occuper de vous. Servez-vous de moi, et laissez que je vienne vous voir de temps à autre. Ce sera ma grande distraction après le labeur quotidien que m'impose ma maison.

— Accordé, dit la veuve. Et, d'ailleurs, si vous ne me l'aviez pas demandé, je vous aurais prié moi-même de revenir chez moi aussi souvent que vous le pourriez.

Ainsi s'était resserré le lien qui attachait Lebourjois à la jeune femme et à tout ce qui la touchait de près.

Après avoir entendu l'avis impératif de sa fille au sujet de la reprise de ses réceptions, Saphira jugea bon de consulter, d'une part, son ami l'éditeur, et, de l'autre, Michel Daspre. Il allait sans dire que le salon de la poétesse devait, dans son renouveau, être littéraire avant tout.

— Pourquoi voulez-vous recevoir? demanda Lebourjois. Est-ce pour faciliter un second mariage de votre fille?

— Pas du tout, Madeleine ne tient pas à se remarier. Elle a seulement besoin de se distraire, de reprendre contact avec le monde.

— Pas celui des nouveaux riches, j'espère!

— Oh! non. Il faut attendre qu'ils se soient décrassés.

— Il y en a au moins pour cinquante ans, plaisanta l'éditeur. Mais poursuivit-il, j'ai ouï dire qu'il n'y a plus de salons, que les derniers, de caractère bien médiocre par rapport aux anciens, ont disparu avec le XIXe siècle.

— Eh bien, proposa Saphira, ressuscitons-les, remettons-en la fréquentation à la mode. Un salon bien tenu, qui attire les gens d'esprit, sert la civilisation.

— Je n'en doute pas. Mais, par ce temps d'automobilomanie, il ne sera pas facile d'avoir des causeurs.

— Essayons toujours; vous nous aiderez.

— Je veux bien.

— Le groupe de littérateurs : essayistes et romanciers, que vous éditez peut fournir un excellent noyau.

— Hum! Ce ne sont pas précisément des hommes du monde, comme on disait au temps des rentiers et des oisifs; et pas toujours des gentlemen, suivant l'expression des Anglais.

— Vous les calomniez.

— Nullement. Je me contente de les connaître. Néanmoins, ajouta Lebourjois, j'en sais quatre ou cinq qu'on peut inviter à dîner. Ils ne mangent pas avec leurs doigts et n'éternuent pas dans leur assiette. A la première occasion, je vous les présenterai.

— Et les autres, ne pourrait-on pas faire leur éducation?

— Je ne crois pas. Ce sont d'impénitents bohèmes qui sentent un peu trop l'alcool. Ils croiraient leur inspiration en péril s'ils se mettaient à fréquenter la moindre bonne compagnie.

— En êtes-vous sûr?

— Absolument. Pour eux, aller dans le monde, c'est faire le valet. Vous auriez beau les combler de vos attentions, vous ne les intéresseriez pas, au contraire.

Michel Daspre exprima sur le même dessein une opinion encore plus pessimiste.

— Fonder un salon littéraire, répondit-il à Saphira et Madeleine réunies pour le convaincre de cette nécessité, à quoi bon? La littérature, la vraie, est en train de mourir. L'anarchie la déchire, et le souci d'être moderne l'empoisonne. On peut dire d'elle, à présent, ce que Mirabeau annonçait, il y a cent trente ans, de la fin de la monarchie.

— Je crois plutôt, avança Madeleine, qu'elle évolue, qu'elle se renouvelle.

— Illusion! On ne saurait renouveler un instrument avili, sinon usé, comme la langue qu'écrivent et parlent aujourd'hui les jeunes.

— Il n'y a pas qu'eux, protesta Mme Démeline. L'Académie, le classicisme, les vieux maîtres sont encore debout.

— Pas pour longtemps, affirma Michel. Mais, ajouta-t-il après un silence, je ne voudrais pas vous décourager. Je me trompe peut-être. En tout cas, si vous voulez réussir, n'invitez à vos cinq à sept que des écrivains de moins

de quarante ans. Si les jeunes ne font pas preuve d'un talent éprouvé, la plupart des vieux sont ridicules. Le succès, que presque aucun ne mérite, les a pourris. Ils ne savent pas rajeunir. Il me répugne de citer des noms. Mais demandez aux quelques critiques dont le jugement n'est pas faussé par le snobisme ambiant, par la déférence due aux barbouilleurs que la plume enrichit, ou encore par la crainte de mécontenter les puissances dont ils dépendent. S'ils consentent à vous dire la vérité ou seulement le fond de leurs pensées, vous serez stupéfaite de l'opposition qui existe entre l'encens dont sont remplis leurs articles et l'éreintement qu'ils n'osent pas publier.

— Je m'en suis toujours douté, remarqua Saphira. Mais là n'est pas la question. L'appui du grand éditeur Lebourjois nous est acquis. Il se charge du premier recrutement. Et vous?

— Moi! je ne suis pas compétent pour diriger votre choix.

— Oh! Daspre! protesta Madeleine, la production littéraire n'a pas de secret pour vous. Vous lisez tout ce qui paraît.

— Ce n'est pas une raison pour que je connaisse personnellement les auteurs; et quelque pure que soit la renommée de certains, je ne saurais prendre la responsabilité de les introduire auprès de vous.

— Soit, intervint la poétesse. Mais, sauvage que vous êtes, vous n'allez pas, je pense, déserter notre maison par peur d'y rencontrer de vos confrères.

— Je ne cesserai pas, un seul jour, d'y être retenu par vous-même et par Madame votre fille, acheva galamment Michel.

Ce ne fut pas sans peine, ainsi que l'avait prévu Lebourjois, que Mme Démeline et sa fille parvinrent à réunir, à leur jour, quelques romanciers de surface imposante, sinon de réelle valeur. Elles n'eurent d'abord qu'un menu fretin de gens de lettres, incertains de leur

vocation, qui ne faisaient encore que des projets d'œuvre. Néanmoins, comme leur maison réalisait, sous des apparences simples, l'idéal du confort, et que les deux femmes joignaient au vif attrait de leur personne une diplomatie non moins patiente qu'habile, elles ne tardèrent pas à forcer l'attention des reporters de mondanités, qui, en les louant discrètement, commencèrent leur vogue.

Un auteur dramatique à succès, dont la plus récente pièce était le prototype de la satire des mœurs d'après-guerre et qui passait pour très gourmand, s'étant fait inviter chez Saphira, y mangea de si bons gâteaux, qu'il déclara incomparable le salon de la poétesse : et pour la dépense d'esprit qu'on y faisait, et pour les douceurs exquises qu'on y goûtait. Il n'en fallut pas davantage pour que, désormais, tout ce que la société parisienne renferme communément de badauds, de faiseurs, d'intrigants et aussi de gobe-mouches, sollicitassent la faveur d'être reçus chez Saphira.

Entraîné par le destin, Daspre se trouva obligé de se défaire de sa misanthropie et de renoncer à sa solitude. Son intimité avec Madeleine n'eut heureusement pas à en souffrir, car, de la cohue qui finit par se presser au jour de la veuve d'agent de change ne devait se détacher, de longtemps, aucun homme dont la physionomie, la culture ou seulement la conversation pussent rivaliser avec la noble figure, le savoir, l'élévation de pensée et la parole incisive de l'écrivain.

Lebourjois lui-même qui, par crainte des importuns, aimait peu à paraître en public, fut un des plus empressés à fréquenter chez Mme Démeline. Avec son flair habituel, il y repéra quelques apprentis écrivains sur l'avenir de qui on pouvait baser de sérieuses espérances. Et c'est ainsi que, l'idée ayant été émise par un de ces débutants de fonder un journal officiel des lettres et des arts, l'éditeur, à qui rien n'échappait des propositions susceptibles de renouveler ou d'étendre le domaine de son difficile

métier, se laissa amener à promettre de fournir l'argent nécessaire à la création de ce journal.

IV

Ce fut vraiment un jour de gloire pour la jeune littérature que celui où Lebourjois entreprit de choisir sa première équipe de collaborateurs à la rédaction de l'*Observateur littéraire,* nom qu'il donna lui-même à l'hebdomadaire qu'il avait résolu de lancer.

Quand se répandit la nouvelle, dans le Landernau des gratte-papier, que le premier numéro de l'*Observateur* allait paraître, il n'y avait déjà plus, au journal, un seul poste vacant. Le choix des rédacteurs s'était fait sans bruit et avec une discrétion rare. Aussi la publication fut-elle accueillie par les récriminations et les malédictions des porte-plume laissés à l'écart. Ce qui étonna le plus les professionnels qui n'étaient pas dans le secret de l'affaire, ce fut de voir le nom de Michel Daspre à la tête de la rédaction, car on sut vite que ce rédacteur en chef avait plus de quarante ans, alors que tous les autres étaient des jeunes de moins de vingt-cinq.

— Qu'est-ce que c'est que ce Daspre? demandèrent d'abord beaucoup de ceux qui ignorent généralement ce qu'ils devraient le mieux savoir : un ancien combattant, un garçon épicier, un banquier?...

— Mais non, dit l'un des reptiles de la jungle littéraire, c'est bien un confrère.

— Sans réputation alors, fit un autre.

— Ses ouvrages sont illisibles; il n'a aucun talent, affirma un troisième.

— Peuh! Ce doit être un amateur qui paie pour qu'on l'édite et repaie pour qu'on parle de lui, avança un quatrième qui entendait pour la première fois prononcer le nom de l'écrivain.

— Encore un salaud qui vient nous ôter le pain de la

bouche, cria un cinquième. Ah! si j'étais quelque chose dans le gouvernement, ce que je les mettrais hors d'état de brimer les purs, tous ces galapiats.

Ainsi s'abattirent sur Daspre, de différents côtés et dans les mêmes termes, ces sottises de l'envie, moins odieuses cependant que le silence.

Ce fut bien pis lorsque, peu à peu, la petite presse des « on dit » donna des renseignements sur les relations du personnage.

— Ha! ha! murmura un chat-tigre des *Potins de Paris*, les femmes ne sont pas étrangères à la position du monsieur. Daspre est l'amant de cœur de la maîtresse de Lebourjois. Tout s'explique.

Calomnie qui provoqua ce cri des incorruptibles :

— Nous ne pourrions pas avaler de ce pain, nous !

La plupart des autres éditeurs prédirent la faillite de l'entreprise.

— Cette feuille n'aura pas de lecteurs; ça ne fera pas un sou, prétendirent-ils.

— C'est une nouvelle chapelle, opinèrent les indifférents. Il n'y en avait donc pas assez?

— Peste soit de cette bande de pédérastes! conclurent les derniers réprobateurs.

Quelques échos de ces paroles parvinrent aux oreilles de Daspre qui ne fit que s'en réjouir, puisque la célébrité que ne lui avaient pas value ses ouvrages lui venait maintenant de la calomnie.

C'était bien sur la recommandation spontanée de Saphira et de Madeleine que Lebourjois avait confié à Michel la direction de l'*Observateur;* et l'on vient de voir de quelle manière la véracité du fait était déformée. Mais les rédacteurs du périodique n'opposèrent pas aux injures le même dédain que leur chef. Jugeant que les attaques ne pouvaient partir que de vieux clans rivaux, ils ripostèrent par un manifeste qui condamnait toute la

littérature d'avant leur époque, déclarée inepte, caduque et, en fin de compte, inexistante pour la nouvelle postérité. Puis, prenant l'offensive, ils bafouèrent de toute la verdeur de leur âge sans expérience, sous une forme, hélas! négligée et avec des arguments assez pauvres, les pontifes d'académie, les professeurs, les grammairiens, en un mot les gardiens de la loi.

Mort à tous ces gendarmes! écrivirent-ils. Ils nous empêchent de vivre et de respirer. Que l'esprit de l'artiste soit enfin libre! Que chacun de nous n'écoute que son tempérament! Foin des règles qui nous étouffent ou qui nous tiennent enchaînés ! Périssent une fois pour toutes les traditions qui encombrent notre chemin de gloire ! Faisons table rase de tout. Qu'il n'y ait devant nous que les obstacles de notre propre matière. Les véritables artistes, les grands, les forts, les purs sauront en triompher.

Et cela finissait par cette apostrophe :

Quant aux écrivains, maintenant cacochymes ou gâteux, dont les débuts remontent à la première année du siècle et au delà — c'était le cas de Michel Daspre — *et qui continuent à nous assommer de leurs prétentions, nous les prévenons que nous ne parlerons pas d'eux ici, et que, d'ailleurs, nous ne nous préoccuperons jamais de les lire. A ces tâcherons serviles qui ont fait de l'art d'écrire un métier, à ces romantiques désuets, faux réactionnaires, qui aux aristocrates de jadis ont substitué la basse démagogie de lettres actuelles, il n'est dû, à l'avenir, que la paix du cimetière.*

Lorsque, avant d'être envoyé à l'imprimerie, ce factum lui fut apporté par un garçon de bureau, Daspre, bien qu'il ne se trouvât pas personnellement visé, ne put se défendre d'un mouvement de colère.

« Morveux! grogna-t-il, à part lui, après avoir lu, nous allons voir. ».

Et il manda sur-le-champ, dans son cabinet, le secrétaire de la rédaction, un gamin de vingt ans, d'appa-

rence timide, qui, disciple de Gide, jugeait Barrès embêtant et surfait.

— Vous connaissez? interrogea Daspre, désignant le papier.

Un hochement de tête affirmatif fut la seule réponse.

— Et cela vous satisfait?

— Pleinement, daigna, cette fois, prononcer le jeune homme qui répondait au nom euphonique de Renard d'Avignon. Je trouve ça autrement fort que la préface de Cromwell. Absolument idiote, d'ailleurs, cette préface.

Estomaqué, Michel, qui ne mettait que de faibles réserves à son admiration pour Victor Hugo, fit d'un ton dur :

— Eh bien, si fort que ce soit, ça ne passera pas. Tant d'insolence coulerait le journal. Ah! ça, ajouta-t-il, en fixant un regard olympien sur l'éphèbe de lettres dont il aurait pu être le père, voudriez-vous me faire la grâce de penser un peu à ce que vous serez vous-même dans trente ans d'ici vis-à-vis des générations montantes? N'avez-vous pas à craindre, vous et vos camarades, auteurs de cette prose larvaire, d'être, à votre tour, traités de vieux crétins? Et puis, c'est rempli de contradictions qui prêtent à rire, votre machin. C'est à refaire, tout au moins à corriger.

Plusieurs tours négatifs du col de l'interpellé ayant accueilli cette observation :

— C'est bien, j'aviserai, termina le rédacteur en chef. Et, le secrétaire disparu comme une ombre, il téléphona à Lebourjois.

Les parties incriminées du texte lues au bout du fil, les contradictions relevées et l'avis donné de ne pas publier le morceau :

— Eh! répondit l'éditeur, laissez donc. Il faut que ces petits jettent leur gourme.

— Mais ce sera, peut-être, fort mal pris des premiers abonnés, objecta Michel.

— Au contraire, dit Lebourjois, le public rigolera.

— Alors, vous accordez l'*imprimatur* intégral?

— Mais oui, mais oui.

Et le manifeste parut qui, naturellement, fit du bruit dans la mare aux grenouilles des plumitifs.

Quelques jours plus tard, le léger désaccord surgi entre le commanditaire et le rédacteur en chef de l'*Observateur* au sujet de l'article contre les vieilles générations fut connu du groupe qui l'avait rédigé; et l'on verra, par la suite, les conséquences de ce premier incident, destiné à se renouveler.

L'équipe dont Daspre n'était directeur que de nom et Lebourjois le vrai maître, mais un maître indulgent qui, fermant les yeux sur les frasques des « petits », comme il les appelait, ne voyait que le côté commercial de son affaire; cette bande d'hyènes et de loups à peine adultes, prêts à dévorer quiconque refuserait d'adhérer à leur doctrine sans fonds ou n'ambitionnerait pas de s'apparenter à leur espèce, se composait de cinq ou six critiques, romanciers et essayistes de talent, mais d'un bien plus grand nombre de mauvais artistes, de ratés précoces et d'impuissants, uniquement doués de la capacité facile du dénigrement systématique et sournois.

Après cinq ou six mois de sourde opposition aux idées et parfois aux instructions de leur directeur qu'ils traitaient, entre eux, de fossile et de pion, sans préjudice d'autres appellations grossières, les rédacteurs n'avaient pas encore eu le dessus. Soutenu par le salon du Champ-de-Mars, Daspre avait pu faire renvoyer maint paresseux et aussi quelques indépendants qui discutaient trop ses ordres. Mais il voyait, à la figure contristée de Lebourjois, qu'une pareille extrémité désespérait l'éditeur. Et pourtant, le directeur n'était jamais injuste; il appréciait

franchement le talent de ses collaborateurs, chaque fois qu'ils en montraient, et ne leur marchandait pas les compliments.

Chaque numéro de l'*Observateur* étant, somme toute, artistement composé avec une harmonie de tons suffisante, et intéressant un public de plus en plus nombreux, Lebourjois n'avait qu'à se féliciter d'avoir écouté l'avis de Saphira et de Madeleine. Aussi, Daspre, malgré l'énergie qu'il mettait à défendre ses justes vues directoriales contre les inventions hasardeuses d'une clique ignorante et sans jugement, continuait-il à jouir du crédit de l'éditeur. Mais, quoiqu'il eût beaucoup de patience — qualité nécessaire à l'exercice de sa fonction, — il en était arrivé à ne plus pouvoir supporter le secrétaire de la rédaction, Anselme Renard, dit d'Avignon, garçon hypocrite et fielleux qui, au lieu de se faire *l'alter ego* du directeur, lui témoignait une hostilité personnelle irréductible.

Quand il s'agissait de préparer le numéro, Renard prenait invariablement le contre-pied des projets dont Daspre avait la complaisance de l'entretenir. A la fin, le directeur exaspéré tenta à plusieurs reprises de se défaire d'un second aussi gênant. Chaque fois, il se heurta au veto de Lebourjois, qui résista même aux prières jointes par Madeleine au vœu de renvoi que ne se lassait pas d'exprimer Michel. Surpris de l'entêtement de l'éditeur à employer un tout jeune homme dont les services ne s'imposaient pas et qui n'apportait au journal aucun nouvel élément de succès, Daspre voulut en connaître la raison.

Dans le salon de Mme Démeline, où il avait été introduit par Lebourjois et qu'il fréquentait assez régulièrement, Anselme Renard s'était mis à jouer au démolisseur de renommées littéraires. Il n'avait aucune verve, parlait lentement et presque en bégayant; mais lisant beaucoup, et renseigné ainsi sur les défauts et les points faibles des livres parus dans la semaine, il s'appliquait à les faire

ressortir et égayait la galerie par des dénigrements d'une rosserie insurpassable.

Evidemment, il n'était pas aimé. On le haïssait, plutôt, pour les brocards et les coups de dents qu'il ne ménageait à personne, pas même à ses camarades de journal. Mais il avouait sans honte préférer cette haine à la sympathie, et il s'enorgueillissait d'être aussi redouté que réellement redoutable. On savait, au Champ-de-Mars, qu'il appartenait à une excellente famille de Vaucluse, et cela avait suffi à le faire bien accueillir. Du reste, de sa personne chafouine et dissimulée, on ignorait presque tout.

Par des voies quelque peu détournées, Daspre chercha à en apprendre davantage, et il découvrit qu'au moment où se préparait le lancement de l'*Observateur*, Renard était venu offrir à Lebourjois, en échange du poste de secrétaire de la rédaction, une somme de 500.000 francs récemment héritée d'un de ses oncles.

L'attachement inébranlable que l'éditeur portait à cet associé secret se trouvant expliqué, le rédacteur en chef n'avait qu'à s'en aller ou à s'incliner devant cette force. Ce fut à ce dernier parti qu'après avoir pris conseil de Saphira et de Madeleine, il se détermina, espérant qu'à la longue, grâce à sa supériorité, il l'emporterait sur son adversaire.

V

Anselme d'Avignon — le secrétaire de l'*Observateur* avait signé de ce nom une étude sur Pétrarque, écrite dans ce style obscur et prétentieux mis à la mode par quelques grands fumistes de lettres — ne possédait aucune des qualités du critique littéraire : la conscience et le goût, le bon sens et la justice. C'était un brouillon qui confondait les genres et s'extasiait parfois devant la peinture, plus ou moins exacte, des mœurs d'un insecte, tandis qu'il dédaignait toujours celle d'un caractère

d'homme supérieur, de quelque talent qu'elle témoignât. Sa manière consistait à éplucher un texte et à conclure devant des sots ou des indifférents, incapables de le contredire : « ça ne vaut rien ».

Son style, dépourvu de tout esprit, produisait l'effet d'une lumière diffuse, impossible à clarifier. En lisant sa prose habituellement pâteuse, on éprouvait la sensation de mâcher des fèves bouillies sans sel. Mais, s'il n'avait rien de ce qui caractérise l'écrivain de race, il pouvait se vanter d'être né homme d'affaires complet, c'est-à-dire foncièrement malhonnête et prêt aux combinaisons louches pour arriver à la fortune.

En somme, il avait le tempérament de ces chefs d'industrie qui tirent du travail de leurs employés un profit disproportionné avec le peu de peine qu'ils se donnent eux-mêmes.

L'éditeur Lebourjois, bien que capable de générosité et d'emballement, appartenait, au fond, à la même catégorie d'employeurs. C'est pourquoi il n'avait pas tardé à se reconnaître dans le jeune exploiteur. D'où la protection abusive dont il le favorisait.

Une seule chose, chez Anselme, ne plaisait pas à l'éditeur; c'était, au bout d'une longue taille, sa tête onctueuse et narquoise de petit sacristain. Lebourjois, bonhomme replet à l'œil vif, était d'une franchise brusque dans ses rapports avec les auteurs et les imprimeurs. La solidité de sa situation lui permettait l'usage de cette qualité dangereuse. En outre, il avait souvent vis-à-vis d'écrivains qu'il aimait les nobles gestes d'un Mécène.

Renard, au contraire, était l'avarice et la fourberie même. Son patron le savait bien, mais n'en avait que plus d'estime pour l'ambitieux dont il pensait déjà, sans doute, à faire un jour son remplaçant. « Ce garçon a ce qui me manque pour être un éditeur parfait, » se disait-il à lui-même afin de justifier ses vues.

Dans le but d'atténuer ce crédit du jeune homme,

Daspre, à qui ne manquaient pas les inspirations heureuses, imagina de créer — ce qui devait marquer pour longtemps l'originalité de l'*Observateur* — une série sans fin d'enquêtes orales, faites auprès des plus éminents représentants français et étrangers de la science, de la littérature et de l'art du jour. Chaque enquête devait paraître sous le titre général : *Interviews de célébrités contemporaines.*

Le directeur du journal ne pouvait pas se charger lui-même de cette rubrique; il n'en avait pas le temps. A qui donc le confier, se demanda-t-il, par quel « as » de la culture faire assumer la tâche d'assurer la continuité des interviews? Et, après de mûres réflexions communiquées à Lebourjois qui l'approuva sans restriction, son choix définitif se porta sur un critique de haute valeur, Jean Lasserte, ancien professeur de philosophie, comme lui originaire du Béarn, qu'il connaissait d'assez longue date et qui avait quinze ans de moins que lui.

Agrégé, sorti des premiers de l'Ecole normale, Lasserte, connu pour son *Histoire des systèmes philosophiques, d'Aristote à Bergson,* œuvre immense en cours de publication, était un écrivain-artiste d'une probité absolue et d'une intégrité de conscience parfaite. On lui reprochait naturellement quelque pédantisme, et surtout d'avoir porté le premier coup de pioche aux murs d'une chapelle, désormais branlante, de mystificateurs littéraires, dans l'organe de qui Anselme d'Avignon publiait, tous les mois, sur les livres qu'il recevait, des notes acides.

Dès que Lasserte commença d'apporter à l'*Observateur* ses rapports de conversations avec des personnages considérables, rapports qui eurent bientôt un grand retentissement, Daspre, qui s'était vu, jusqu'alors, vis-à-vis de la camarilla du journal, comme un dompteur dans la cage aux fauves, ne se sentit plus seul, sans soutien extérieur à lui-même, car le nouveau collaborateur lui était reconnaissant de l'avoir distingué; et, pendant quelque temps,

le secrétaire de la rédaction, qui enrageait de ce coup imprévu, fila doux, plia comme un roseau et risqua même à l'égard de l'interviewer des éloges que celui-ci parut ne pas entendre.

Il va sans dire que Lebourjois applaudissait autant à la trouvaille de Daspre qu'au triomphe de Lasserte. Mais Renard, qui, par sa jeunesse, avait le temps devant lui et se rendait compte de cet avantage, n'était pas homme à lâcher pied. Tenace, il attendit sa revanche dont l'occasion se présenta d'elle-même, sans qu'il eût rien fait pour la provoquer.

Lebourjois avait pris, au début, comme critique littéraire en titre de *l'Observateur*, un licencié ès-lettres, nommé Séraphin Baguenaud, qui venait d'échouer honorablement au concours de l'Ecole normale. Auparavant, Baguenaud était un étudiant sans fortune, obligé, pour gagner sa vie, de remplir les fonctions de surveillant d'une petite classe chez un maître de pension. Elevé à la dure, le jeune homme n'avait pas de grandes ambitions; il n'éprouvait pas ordinairement, à l'égard de ses aînés, l'envie qui arrête les élans du cœur; mais, de caractère faible, il hurlait avec les loups. D'esprit moyen, bon latiniste et suffisamment hellénisant, il écrivait d'une manière absolument correcte. Ses articles d'analyse étaient sans passion ni hardiesse. Aussi advenait-il que sa vue courte et parfois la peur de se tromper lui fissent louer des médiocres. Incapable d'initiative, il cherchait d'habitude d'où venait le vent et emboîtait le pas de guides plus perspicaces, souvent moins cultivés que lui.

De nouveau candidat à l'Ecole Normale, l'année qui suivit la fondation de *l'Observateur*, il y fut admis cette fois et, tout à ses nouvelles études, abandonna sa collaboration au journal. D'une semaine à l'autre, il fallut lui trouver un remplaçant, et dans cette affaire intervint Renard, sans cesse à l'affût d'occasions susceptibles de

renforcer une influence qu'il croyait à tort compromise par l'union de Lasserte avec le directeur.

Au lycée d'Aix, Anselme avait connu un Niçois, Rémy Escobille, qui venait de faire, dans le roman du lendemain de la guerre, des débuts remarqués. Ce qui caractérisait cet autre jeune qui, au sortir du collège, avait déjà écrit des vers pour de petits périodiques de la région, c'était une ambition dévorante.

Fils d'une courtisane de haut vol, née à Gênes de parents romains, et qui, après avoir mené dans toutes les stations à la mode de la Riviera une vie dissolue, avait fini par épouser à Nice, sur le tard, un garçon de restaurant, Escobille mettait au service des appétits de toute sorte qu'il avait hérités de sa mère une perfidie sans seconde.

Naturellement, il était sans scrupules, mais d'autant plus certain de son succès futur, et n'avait d'autre sentiment que celui de sa valeur, non d'écrivain, bien que son talent ne fût pas indigne d'estime, mais de lutteur au sein de la mêlée littéraire d'où il se jurait de sortir vainqueur, en tirant dans le dos de ses émules et en léchant, d'autre part, jusqu'à en perdre haleine, celui de quiconque pouvait servir son arrivisme.

Ce fut à ce camarade de Renard que, malgré l'avis de Daspre à qui la physionomie de *nervi* d'Escobille ne disait rien de bon, échut la succession de Baguenaud.

Aussitôt, le feuilleton littéraire de *l'Observateur* changea d'aspect; on ne vit plus au sommaire que des noms de membres de l'Institut, si faible ou démodée que fût leur production, et, davantage, des noms de riches amateurs d'un talent contestable, mais idoles des groupes ou petites écoles que leur argent faisait vivre. Enfin, le critique, dont la voix melliflue ravissait, aux conférences d'une société de bonzes bien pensants, une foule de ces femmes huppées que l'on appelle des « gobettes », se fit bientôt une spécialité de porter aux nues un choix de

poétesses et de romancières que recommandait à ses soins leur rang dans le monde et aussi l'habitude d'inviter à dîner leur aimable thuriféraire.

Peu importait que ces écrivailleuses eussent peu ou pas de talent; aux yeux du gourmand Rémy, ce détail ne comptait pas. L'essentiel était que ces dames n'habitassent pas hors des 7e, 8e ou 16e arrondissements, qu'elles portassent des robes de prix et qu'on ne les vît jamais aller à pied.

On juge quelle réclame devait faire à la personne et aux ouvrages d'Escobille cette manière de capter les suffrages féminins.

Au demeurant, rien n'apparut plus cocasse que l'afféterie voulue du langage du critique lorsqu'il commença à parler des écrivains-femmes dont la voiture ou les perles l'impressionnaient. En voici, pris entre cent, un échantillon :

Qu'elles sont, en vérité, touchantes et qu'elles ont de mérite, ces créatures sans vanité, sans ambition, allégées de toute politique et de tout souci matériel, et rendues ainsi à leur vraie nature, c'est-à-dire à l'amour! Un grand courant de vie les entraîne, et combien sommes-nous entraînés aussi à la lecture de pages où frissonne la tentation du péché! O cendre adorable de tout ce qui flamba! Ces poèmes, ces romans écrits par des femmes sont toujours aériens, enchantés. Ah! n'y cherchez pas ces difficiles jeux de paroles ou ces combinaisons d'actions violentes, nécessaires aux hommes pour intéresser. Les princesses qui écrivent n'ont besoin que d'une fleur et du mystère de la nuit. Seules les éternelles raisons du cœur les conduisent. Le royaume du sentiment pur leur appartient; et, grâce à leur ingénuité, elles jouissent du privilège de découvrir sous la voûte des cieux plus de vérités qu'il n'y en a dans toute notre science. Aussi, quelle séduction! Elles m'évoquent, presque toutes, cet incomparable XVIIe siècle où, l'impeccable autorité du grand roi dispensant ses sujets d'avoir des opinions sur la religion et sur l'Etat, les philosophes et les

dramaturges, Pascal et Racine, pouvaient n'étudier que l'homme en soi.

Ah! ce sont ces femmes demeurées fidèles au passé qui rachèteront nos erreurs. Car, qu'on ne s'y trompe pas, s'il est admis que les espérances de notre jeunesse nous incitent à mieux faire que nos devanciers, ce ne sera jamais la nouveauté toute crue qui fera une belle œuvre littéraire, mais ce que celle-ci aura emprunté d'impérissables traditions.

Ce pathos, qui suivait une liste de pseudonymes grotesques et de titres de volumes à l'avenant, terminait un article consacré aux publications récentes de quelques-uns de ces bas-bleus qui, se disant femmes de lettres pour masquer, en bien des cas, d'autres appétits, sont parvenus à faire une redoutable concurrence aux hommes. Aussi le prix d'Apollon, un des plus connus du Palmarès moderne, vint-il payer l'opportune complaisance du critique qui se crut, dès lors, appelé à régenter toute la littérature de son pays.

De cette distinction, Escobille chercha à tirer un autre profit.

Lebourjois éditait un grand nombre de romans de débutants destinés à figurer parmi les candidats aux prix Goncourt et de l'Académie française. Pour attirer sur ces volumes l'attention des deux jurys, l'éditeur faisait d'énormes frais d'annonces dans les journaux.

— Cette publicité industrielle ne suffit plus, osa lui dire un jour le critique. Je me propose de l'appuyer par mes articles, et je ne parlerai, bien entendu, à peu près uniquement que des auteurs édités chez vous.

— Et vous ferez cela pour rien? demanda Lebourjois qui ne se méprenait jamais sur le sens d'une proposition malhonnête.

— Heu! hésita Escobille en rougissant un peu, vous pourriez me donner à diriger votre collection d'auteurs d'un premier livre. Disposant de mon rez-de-chaussée de *l'Observateur* et de l'influence que je partage avec mon

ami Renard sur les groupes à la mode, je la ferais mousser avec fruit. Votre firme remporterait ainsi la plupart des prix qui comptent.

A la grande surprise du critique, l'éditeur écarta cette insinuation.

— Je ne crois pas, dit-il, à l'influence de vos articles sur le marché des livres. Etre encensé ou vilipendé par la critique littéraire réjouit l'auteur ou le navre. Ça grandit sa réputation auprès des confrères, mais ça ne lui fait pas gagner un sou. Le public, cher Monsieur, ne marche pas dans les mêmes godants. C'est pourquoi, je me permets de décliner votre offre.

Fort marri du refus, Escobille garda le silence. Seulement, ce qu'il avait inutilement brigué auprès du clairvoyant Lebourjois, il l'obtint d'un autre éditeur; et, depuis, il n'y en eut plus dans le feuilleton de *l'Observateur* que pour les ouvrages de la maison concurrente, trahison qui, habilement machinée, devait longtemps jouir de l'impunité ou, plutôt, être froidement supportée par Daspre qui commençait à se lasser de sa direction.

Tel était le compagnon avisé avec qui Anselme d'Avignon allait mener la bataille contre leurs antagonistes : le rédacteur en chef et son allié le grand interviewer.

MARCEL BARRIÈRE.

(*A suivre.*)

POÈMES

LE SOUVENIR

C'est comme un beau dessin qu'on croirait effacé,
C'est comme un temple dont il reste une colonne...
Mais la mort ne prend pas le grand nom de Colone,
Ni le trait qu'une main souveraine a tracé.

Un visage survit au contour dispersé
Du portrait que la ligne infaillible jalonne
Et le dieu vainement que le temps découronne
Surgit du socle en poudre et du marbre blessé.

Ainsi, pour renier l'amour dont tu fus ivre,
Tu peux briser l'Idole et ruiner l'autel,
Tu ne détruiras pas la foi qui l'a fait vivre.

Tu n'aboliras pas le fantôme immortel,
Car ton deuil à jamais de la cendre et du sable
Et du débris épars fait renaître en plein ciel

Le simulacre blanc du temple impérissable.

CELLE QUE J'AIME

Celle que j'aime n'est pas une princesse d'autrefois,
Une douce image patricienne dans un cadre...
Ce n'est plus Clara d'Ellébeuse ou Julia
De Trécœur ou Mademoiselle de la Mole
Ou Blanche de Castille quand j'allais à l'école...

Celle que j'aime est devant moi,
Ses yeux me prennent et m'encadrent,
Ils me tiennent comme un théâtre

Et ils ne me permettent pas
De la quitter quand je la vois,
Ni d'aimer d'autres yeux quand elle n'est plus là...

Celle que j'aime est devant moi,
Je la touche et je la regarde
Et je la serre dans mes bras,
Et pourtant elle est plus loin de moi
Que Claire, Blanche ou Julia
Et Madeleine et Célia
Et je mourrai, hélas,
Sans qu'elle soit à moi!

—

PAQUES

Debout dans la fraîcheur du printemps et du soir,
Inextinguible quand l'oiseau, comme un poëte,
Chante la terre heureuse et le nouvel espoir
Et les cœurs exultants dans les jardins en fête;

Quand le soleil traqué sous les nuages jaunes
Se débat glorieux comme un roi de vitrail,
Quand le ciel est de pourpre et la mer de corail
Et qu'un rose reflet repeint l'ombre des aulnes;

Quand le troëne dans l'air bleu volatilise
Sa langueur africaine et ses parfums épais,
Quand les vallons fumants s'endorment dans la paix
De la nuit musicale et des cloches d'église;

Quand les monts hérissés qui touchent le ciel pâle
Perdent déjà leur neige et n'ont pour mantelet
Qu'un lambeau de blancheur jeté comme un grand châle
Sur leur épaule brune ou leur flanc violet;

Quand le flot bondissant vers la grève sonore
Vient mourir sur le sable avec un bruit très doux,
Quand la première étoile est si blanche que tout
Cesse de respirer pour voir Vénus éclore;

C'est Pâques! et l'amour comme un feu tout à coup,
Comme un spasme râlé par le cœur qu'il jugule,

Fait crier de plaisir le jeune homme qui brûle
Et qui porte étouffé ses deux mains à son cou.

C'est Pâques! et ses yeux sur le monde posés
Aspirent la lumière et l'immense caresse
Et pressant sur son cœur l'invisible déesse,
Il goûte longuement sa chair et ses baisers.

MON AME

Mon âme est une panthère en robe de chambre
Qui bave en crispant son mufle aux barreaux de sa cage,
Et qui ne tourne et qui ne bouge et qui ne bat
Ses flancs avec impatience,
Mais qui reste plantée avec ses griffes au même endroit
Pour mieux bondir quand il faudra.

Mon âme est une force arquée sur quatre membres,
Une lionne au printemps sur ses quatre membres,
Qui regarde le ciel de travers depuis Novembre,
Une chose en feu qui n'est pas malade,
Une chose en fer qui ne se plie pas,
Une chose en Dieu qui ne mourra pas!

LES YEUX

Oh! reste ainsi! Tu as les yeux que j'aime tant!
Il ne faut même pas maintenant que tu saches
Que je suis là, que je les vois, que je comprends.
Ne bouge pas! Nous sommes plus seuls que deux anges.

Si tu savais comment ce regard m'a perdu,
Comme il m'a désarmé, comme il m'a pris ma force,
Comme il m'a jeté dans le feu, brûlant et nu,
Joyeux comme un martyr quand luit enfin la torche!

Si tu savais, quand je le vois, comme je suis
A genoux, comme je fléchis, comme je glisse,
Comme je tombe doucement à tes genoux
Sans un autre désir, sans un autre délice!

J'oublierai ta beauté, puisqu'il le faut, ta joie,
Ta grâce, ta douceur et ta jeune clarté,
Je laisserai dormir comme un lac enchanté
Tout ce que j'aime aux glaciers bleus de ma mémoire.

Mais il est à jamais quelque chose de toi
Qui ne dormira pas, qui ne peut pas s'éteindre,
Quelque chose à jamais qui ne s'en ira pas
De mon âme et de la misère de ma peine.

Et ce sera, toujours aimés, toujours présents,
Doux comme les beaux soirs, purs comme les enfants,
Graves comme la nuit qui sépare les âmes,
Ces yeux dont tu cherchais le même amour que moi,
Et je savais que ce n'était pas moi.

—

« Et chacun ici-bas tue son amour, le plus lâche avec un baiser, le plus brave avec une épée. »
OSCAR WILDE, *Ballade de la Geôle de Reading.*

I

Ma folie est étrange ce soir...
Il me semble que tu es morte...
Je suis seul avec toi, ce soir,
Seul avec toi comme une morte.

Puisque tu ne m'aimes pas, ma vie,
C'est bien comme si tu étais morte...
De tout mon deuil mon cœur s'exhorte
A ne plus savoir que tu vis.

Ton beau visage est comme un lys sur de la neige...
A genoux, je ne vois que son profil, si pur
Que nul peintre jamais d'un crayon assez sûr
N'a pu noter l'accord dont il chante l'arpège.

Tout est pâle et limpide et brille doucement,
Et ce n'est pas la nuit, ni les flambeaux funèbres,
Mais un jour éternel d'étoiles sans ténèbres
Qui scintille sur toi comme un glacis dormant.

Autour de toi tout prend cette couleur étrange
Un peu grise, un peu mauve, un peu rose et si blanche
Que tu donnes à tout ce qui touche ton corps
Par ton front clair, tes cheveux d'ombre et tes yeux d'or.

C'est de cette clarté que tu es revêtue
Sous la robe d'argent, de lumière et de tulle
Et mon extase à te regarder est si pure
Que je ne pense pas, enfant, que tu es nue.

Tu es neuve et sacrée, intacte et défendue,
Légère et transparente et ta forme étendue
Sous les voiles qu'à peine elle ondule n'est plus
Qu'une blancheur qui dort, une grâce apparue
Plus divine sur des mousselines de nues.

Tu m'appartiens enfin comme je t'ai voulue,
Douce, triste, pensive, à jamais devenue
L'image sans péché de tout ce que j'aimais,
Mon amour et ma joie immortelle, à jamais!

Et ma douleur n'est pas si forte
De te voir pâle en ton linceul
Que mon bonheur d'être tout seul
Auprès de toi comme une morte,
Puisqu'il faudra que tu sois morte
Pour n'être enfin qu'à moi, tout seul.

II

Tu n'es plus maintenant celle que j'ai chérie...
Elle est morte, une nuit que je t'aimais encor.
Elle est morte et j'ai vu sur sa face amaigrie
Plus de beauté jamais qu'il n'en fut en ton corps
Quand tu vivais pour moi comme une chair fleurie.

Elle est morte, ô douleur, ô disgrâce éternelle,
Et pourtant sur mon âme il n'est pas tant de deuil,
Il saigne dans mon cœur moins de peine cruelle
Que lorsque je t'aimais vivante, et que, fidèle,
Je n'avais pas couché mon amour au cercueil.

Maintenant tu n'es plus qu'une image blémie
Qui s'éternise au beau cristal du souvenir...
Triste amour, tu n'es plus que cette froide amie
Et je peux désormais contempler sans souffrir
L'immortelle beauté de toi-même endormie.

Je ne sais même plus si pour toi j'ai des larmes,
Si je ne veux encor vivre que de ton âme,
Car je ne t'aime pas moins qu'hier, et pourtant
Ce n'est plus ta jeunesse fière et tes yeux calmes
Qui me consument de ce désespoir ardent.

Je peux enfin te voir jouer, danser et rire
Sans défaillir d'un mal qui m'étouffe, je peux
Soutenir le regard enchanté de tes yeux
Et la blessure de ta voix sans qu'un délire
Plus brûlant chaque jour attise mon martyre.

Je ne te verrai plus que dans ce sommeil pâle
Où tu scintilles comme aux vieilles cathédrales
Luisent dans l'ombre d'or les Madones d'argent
Sous les joyaux dont s'illuminent leurs grands châles...
Tu es morte, et c'est moi qui vais vivre, à présent.

ALEXANDRE GUINLE.

L'ISLAM EST-IL IMMUABLE?

La France étant par le cœur la plus grande puissance musulmane du monde, tout Français a pour devoir de connaître l'Islam et les Musulmans; chacun devrait savoir ce qui se passe en ce moment chez nous, dans cet Islam dit mystérieux et impénétrable.

El Hidja, le dernier mois de l'année hégirienne, est l'époque pendant laquelle tout l'Islam remue, de l'Océan Pacifique à l'Atlantique. Japonais, Chinois, Hindous, Russes et Turcs, Asiatiques, Européens et Africains se réunissent dans un même point du globe, la Mecque, berceau de notre religion. Une fois au moins pendant sa vie, tout Musulman et toute Musulmane doit faire le pèlerinage, si son état social le lui permet; l'obligation n'existe pas pour celui qui laisserait les siens malades ou dans le besoin pendant la durée du voyage; il en est cependant qui ignorent ce point si conforme à la raison et qui, trop dévots, passent outre.

Le pèlerinage est l'un des cinq fondements de notre religion; c'est le moins obligatoire.

Les quatre autres bases de l'Islam sont, et avant le pèlerinage, par ordre de valeur :

1° La chahada, qui est l'attestation qu'il n'y a qu'un Dieu et que Mahomet (Mohammed) est un envoyé d'Allah; dans tous les textes français on lit : « est l'envoyé », ce qui ferait supposer que l'Islam ne reconnaît ni la mission de Jésus-Christ (« Notre Seigneur Aïssa »), ni celle de Moïse (« sidna Moussa »).

2° La prière, cinq génuflexions quotidiennes faites face à l'Orient, par rapport à ceux qui habitent à l'Ouest de la Mecque; elle est faite le front contre terre et est précédée d'ablutions, pour la propreté des parties visibles du corps. La prière peut être faite n'importe où et au seul nom de « Dieu le plus Grand »; ni mosquée, ni temple ne sont exigés, mais un endroit « tahir », propre; si l'Eglise chrétienne nous le permet, nous avons le droit de faire nos prières dans ses temples; on rapporte que cela s'est vu. Dieu étant pour les Musulmans « tout ce qu'on ne peut pas concevoir (1), étant partout et nulle part, « de quelque côté que se tourne un Musulman, là se trouve la face d'Allah ».

3° Nous ne devons rien manger, boire ni fumer pendant un mois et de jour seulement; les rapports sexuels ne sont permis que la nuit en Ramadan, ce mois de l'abstinence qui est le neuvième de l'année.

4° Et enfin nous devons l'aumône aux pauvres; on ne donne pas par générosité et celui qui n'a rien ne s'humilie point jusqu'à tendre la main; il a un droit sur notre aisance et sur nos biens, et nous mentirions si nous faisions croire que dans cette aumône il y a une parcelle de notre cœur. Ne pas donner, c'est s'exposer au châtiment du Créateur au cours de cette vie et surtout pendant l'autre, l'éternelle.

L'Islam étant ainsi défini, voyons la situation islamique actuelle.

D'aucuns prétendent que nous sommes « des rêveurs, des êtres sans mouvement et des croyants sans idées ».

Abou Bekr, successeur de Mahomet, vit un jour un Arabe assis sur ses jambes, les deux mains réunies et levées au ciel; l'Arabe venait de terminer l'une des cinq prières prescrites et échelonnées sur vingt-quatre heures; il suppliait Dieu de l'aider dans les affaires de ce monde; il y mettait du temps. Abou Bekr se fâcha; l'Islam venait

(1) *Koullou ma yakhturu bi balik f Allahu mutanazzihun àn dhalik.*

de naître et il avait besoin d'activité et non de contemplation et de paresse. Les grives, dites-vous, ne tombent pas toutes rôties du ciel et les Arabes étaient venus trop tard, les derniers; il ne restait même pas pour eux les reliefs du banquet de la manne réservée au grand peuple d'Israël. Notre homme aux mains ouvertes aimait pratiquer le donnant-donnant envers Dieu.

— Eh! mon ami, l'interrompit Abou Bekr, il ne faut pas vous immobiliser dans le désir de la richesse en prononçant : « O Dieu, enrichis-moi, » cependant que vous êtes certain de ceci : la pluie n'est ni d'or ni d'argent.

A ces paroles du vicaire de Dieu, l'Arabe revint à la réalité, se réveilla, comprit l'esprit d'Allah et s'en fut à la recherche de son pain par le travail.

Mahomet n'a-t-il pas dit à sa fille Fathimatu Zahra, oui, à sa fille même :

— Travaille, ne compte que sur toi et ne te dis pas : mon père est un envoyé d'Allah. (Je ne puis rien pour toi.)

L'Islam est l'ennemi de l'extase et des poètes aussi, hélas : « Les poètes sont suivis par les égarés. » (*Coran.*)

Notre religion est l'amie du savoir où qu'il soit, d'où qu'il vienne, sans aucune entrave, et elle récompensera les hommes justes au détriment des dévots. Voici un texte qui fait loi partout où existent des Mahométans, parce que prononcé par Mahomet lui-même :

La justice rendue un jour mérite mieux [pour celui qui en est l'auteur] que l'adoration [de Dieu] pendant soixante années.

Est-il donc connu, cet Islam, le vrai, celui que nous vous montrons à la lumière de textes ayant force de loi chez nous? Le peuple, les illettrés, ceux qui apprennent le Coran comme, enfant, je l'appris, sans le comprendre, et leurs maîtres, en général à peine lettrés, ne savent pas cela. Chaque fois qu'un ignorant verra de l'écriture arabe,

il la respectera comme parole de Dieu; vous pourrez aller dans les montagnes et sur les plaines avec un livre manuscrit ou imprimé en arabe, vous serez respecté, protégé, même si vous portez la traduction d'un roman léger ou certains passages des *Mille et Une Nuits;* le paysan et le montagnard primitifs vous prendront peut-être pour un saint. On enseigne d'ailleurs, hors du dogme, qu'il est des saints qui s'ignorent; il y en aurait à qui Dieu aurait donné la permission de passer pour des Chrétiens ou des mécréants, des mages ou des athées. Le chapitre des saints s'est greffé sur le dogme et l'a remplacé. D'un seul Maître, d'un seul Dieu on a fait des dieux. L'esprit simpliste, ne s'attardant pas à comprendre l'invisible et l'Esprit, revient naturellement à l'adoration de l'homme par l'homme. Un seul Maître, dit l'Islam, et faibles créatures perfectibles que tout le reste.

Il fut un temps, long, très long, où les sultans, pour gouverner, faisaient appel aux intellectuels pour endormir le peuple, que l'Islam fit roi. Ceux de nos penseurs qui osèrent manifester du dégoût contre le mensonge, contre le voile noir jeté sur la Zohra (Vénus), les Musulmans sincères, furent vite jugés; les autres, le nombre, car l'élite est partout rare, obéirent et furent — Dieu est Bonté — comblés. Nos Voltaire et nos J.-J. Rousseau furent bâillonnés, massacrés ou enrichis. Avicenne (Ibnou Sina) lui-même n'échappa point à la colère des monarques; accusé d'avoir enseigné contre la doctrine du Coran et décrété de haute trahison, il fut enfermé dans une forteresse dont il put s'échapper pour s'enfuir à Ispahan.

Le célèbre, l'immortel poète Toghraï, savant et ministre, ne fut-il pas exécuté sous le prétexte d'athéisme? Huit siècles sont passés depuis. Nous devons la liberté de conscience à la France. Il n'y a pas longtemps, un siècle à peine, nos émirs, barbares et sanguinaires, ordonnaient la mort pour ceux qui ne pensaient pas

comme eux; il suffisait pour cela de la jalousie d'un ministre menteur et espion. On était alors jugé sommairement, sans respect de la procédure musulmane; ni les biens de la victime, ni son épouse, ni les petits qui tétaient encore n'étaient respectés. Aujourd'hui, l'homme indépendant n'est plus inquiété de cette façon, Dieu soit loué!

Et Averrhoès donc? Oui, Ibnu Rochd, cet ancien cadi de Séville et de Cordoue, cet illustre philosophe, ne fut-il pas interné près de Cordoue à Elisâna, parce que ses travaux philosophiques déplaisaient au roi Yacoub qui voulut y voir l'œuvre d'un hérétique?

Il va sans dire qu'entre les émirs d'il y a un ou deux siècles et les sultans du temps d'Averrhoès et d'Avicenne, il y a cette différence du despotisme chez les premiers et de la procédure criminelle chez les seconds.

Les rois arabes — et les autres? — eurent toujours peur d'être détrônés par le peuple enfin éclairé. Ils inventèrent l'infaillibilité des saints, malgré le Coran lui-même où Dieu, s'adressant à Mahomet, dit :

> Dis [au peuple] : Je ne possède *pour moi-même* aucune force occulte pour me dispenser le bien et éloigner de moi le mal; car, si j'avais ce pouvoir, je serais riche, et la maladie ne m'atteindrait pas.

Le Prophète fut pauvre et souvent malade. Et le peuple apprenait et apprend cela dans le Coran, par cœur, comme le feraient des perroquets. Ce verset atteste, d'une façon claire pourtant, la seule puissance du Dieu immatériel qui a inspiré notre Livre. Nos peuples aiment, respectent, vénèrent et adorent ce qu'ils ne comprennent pas. Ils récitent comme des gramophones, avec cette seule différence pourtant que celui-ci parle sans mysticité. La vérité est une force devant laquelle les armées les plus puissantes du sophisme ou des casernes se lassent.

Ces rois, ces empereurs, qui mirent nos malins pharisiens à leur service, qui forgèrent le culte de l'homme par l'homme jusqu'après la mort, le culte des étendards, des arbres et des rochers, ont disparu. Partout l'enseignement public lance sa lumière à jet continu dans les ténèbres du fanatisme anti-islamique, balaie de ses larges et puissants rayons les ruelles tortueuses et sombres des préjugés et des superstitions.

L'Islam, qu'on disait immuable et insensible au progrès, l'Islam, qu'on croyait immobile comme le sphinx, remue, s'éveille, se réveille, retrouve sa source, y retourne de nouveau après s'être dispersé dans des milliers de petits ruisseaux vaseux, fangeux, où des millions de crapauds haïssent le Chrétien, l'infidèle, le frère cependant.

Quel bâton magique a produit ce miracle, ce renouveau? La presse. Les journaux, les revues rééduquent les masses musulmanes, naguère aveugles. Il se publie des quotidiens arabes dans au moins trois parties du monde : en Asie, en Afrique et en Amérique. Les nations qui gouvernent le monde, et au-dessus de toutes notre généreuse France, ont communiqué aux peuples musulmans le désir de la précieuse liberté de discussion. Chinois, Hindous, Persans, Turcs, Arabes, Egyptiens, Tunisiens, Algériens, Marocains, Soudanais, Sénégalais et Américains musulmans ont le droit de dire ce qu'ils pensent. La bonne foi amènera tous les hommes à s'entendre. L'inimitié est engendrée par la méfiance, mais celle-ci a pour pire ennemie la sincérité.

La presse arabe a fait son chemin et les Musulmans, de fanatiques intolérants qu'ils étaient, ne considèrent déjà plus tout Chrétien et tout Juif en ennemi qu'il faut détruire au nom de l'Islam. Ils commencent, en Algérie et au Maroc, depuis que le drapeau français y flotte, à comprendre leur religion qu'il ignoraient. « Qui ne connaît pas une chose, dit un proverbe arabe, en est l'en-

nemi. » Les Musulmans, en général, ignorent la loi de Dieu. On ne leur a jamais traduit dans la langue arabe parlée ce verset du Coran : « Point de contrainte en religion. » Discussion et persuasion seulement. On ne fait un Musulman ni à coups de matraque, ni par inquisition. Il y a dans notre Livre un chapitre : *Les infidèles*. Un enfant de sept ans vous le réciterait à la perfection; mais son grand-père illettré n'y comprend rien et désobéirait, le cas échéant, à ce texte qu'il vénère et que jamais il n'a voulu comprendre; il tuerait des Chrétiens parce qu'ils sont Chrétiens. C'est ainsi que le fanatisme musulman est né; c'est ainsi que nos paysans et nos montagnards mésestiment Chrétiens et Juifs, cependant que celui qu'ils vénèrent, Mahomet, était allé jusqu'à épouser une Chrétienne jacobite, une Copte, Marie, et que le mariage avec toute femme croyant en Dieu est proclamé licite par la loi islamique. C'est ainsi qu'on a vu tuer des hommes au nom d'un pauvre fou qu'on prenait pour un saint. Il est à remarquer que dans presque toute l'Afrique les déments sont pris pour des êtres supérieurs, des santons que Dieu, dit-on, écoute et qui peuvent enrichir un homme ou le jeter dans la misère. Ils ont le pouvoir de donner des maladies; une femme peut, grâce à l'un d'eux, concevoir sans le contact physiologique de l'homme. Ajoutons qu'un entourage adroit et malhonnête exploite cette crédulité en garnissant de longs billets bleus des caisses profondes. Tout se vend en effet.

La France est venue. Ses écoles continuent à dissiper les ténèbres. Mais les maîtres français ignorent l'arme efficace à deux tranchants : le Coran et la tradition du Prophète. Il y a d'ailleurs deux sortes de Musulmans dans les colonies françaises : ceux qui fréquentent les écoles françaises laïques et ceux qui, craignant d'y être convertis au christianisme, suivent l'enseignement exclusivement arabe. Cette erreur tend à disparaître; l'ensei-

gnement arabe se modernise heureusement en Algérie, sous l'influence de la Tunisie, éduquée elle-même par l'Egypte.

La vérité islamique ne porte déjà plus le voile de deuil; elle respire un peu plus largement et tout le monde veut la connaître; certains luttent cependant contre leur propre conscience, qui terrasse en eux des préjugés séculaires, pour conserver une religion qu'ils préfèrent ne pas comprendre.

L'Islam n'est né que dans le seul but de rejeter toute omnipotence de l'homme quel qu'il soit, même celle de Mahomet, qui ne mit jamais en action son autorité divine. L'Islam ne reconnaît de force qu'à l'Etre « qui voit sans yeux, touche sans mains et à qui rien ne ressemble ». Les théologiens enseignent tout d'abord qu'Allah n'a rien de la matérialité de l'homme, rien de tout ce qui est air, gaz, astres, matière.

Les journaux touchent jusqu'à nos paganistes qui, effrayés, bousculés, ferment des yeux qui se rouvrent malgré eux. La force de nos philosophes et de nos écrivains actuels est que, sur toute la terre, le texte du Coran est le même: il n'y a qu'un livre. Il faut dire aussi que tout adepte de Mahomet, même celui qui s'est le plus éloigné de la doctrine, se voit obligé de revenir à la vérité première, le Coran étant un témoin redoutable que personne n'ose accuser de faux, qu'aucun Musulman ne récuse.

C'est ainsi que le port du chapeau par les Turcs fait couler beaucoup d'encre; or, on ne trouvera pas un seul verset dans le Coran où il soit parlé de la coiffure que doit ou ne doit pas porter un Musulman.

La loi Islamique découle de quatre sources : 1° Le Coran. 2° Tout ce que dit Mahomet. 3° Tout ce qu'il fit. 4° L'Assemblée des jurisconsultes.

Cette dernière source naquit naturellement, le besoin créant l'organe. Il se présenta des cas imprévus; on

n'avait droit de recours pour les trancher qu'au Livre et à la double tradition de Mahomet, paroles et actes. Mais la chose qu'on reproche courageusement aujourd'hui à ces éminents jurisconsultes, c'est d'avoir déclaré solennellement qu'après eux plus aucune assemblée ne pouvait valablement légiférer, même en se basant sur les trois sources premières et par analogie. Cette décision fut respectée, malgré les protestations de l'époque et grâce à l'autorité, jamais contestée, de l'Armée.

Et voici que des Musulmans protestent contre tout arbitraire, s'inscrivent en faux contre tout ce qui mène au fanatisme et aux massacres; voici que de partout des colonnes de preuves lumineuses montent dans la presse et dans les livres à l'assaut des erreurs; voici que le peuple surpris voit et s'interroge inquiet. Et voici que la Mecque elle-même prend l'affaire islamique en main et la juge au moyen des articles du Code immuable, mais immensément large. Dans la capitale de l'Islam se réunissent les coreligionnaires de trois cents millions d'hommes de toutes couleurs et de toutes races. Les pèlerins de l'Afrique du Nord ont fait, et pour la première fois, le voyage en auto de Djeddah à la Mecque. Du temps des Turcs, on voyageait à dos d'âne. L'insécurité était décourageante et le bakchich régnait en maître; car les maîtres étaient de honteux prévaricateurs, quand ils n'étaient pas les complices des bandits : « On ne voit plus les célèbres Ouled Hab Errih, ces redoutables coupeurs de routes », disent les hodjadj ou hadjis. Ibn Seoûd, roi du Hedjaz, fut d'abord chef des wahabites du Nedjd; adepte de la vérité première, il applique la doctrine du temps de Mahomet. Le miracle réalisé par Ibn Seoûd Abdelaziz, cet homme populaire et simple, ce démocrate, est que cette région, jadis terrorisée, connaît la paix et le travail. Ce que des siècles de despotisme n'ont pu réaliser, un homme l'a obtenu sous l'aiguillon sauveur de sa foi ardente. Plus de saints, plus d'apôtres

même à vénérer, ni vivants, ni dans leurs tombes, l'homme, quel qu'il soit, ne possédant aucune puissance occulte. Savant ou pieux, mort ou vivant, il est l'égal des autres, car Dieu n'a donné à personne aucune parcelle de sa Toute-Puissance. Ibn Seoûd a fait démolir des tombes adorées depuis des siècles et a indiqué à l'Islam étonné et méfiant qu'un seul Etre était adorable : ALLAH. Il a ainsi interdit aux Musulmans du monde entier les pèlerinages aux lieux dits saints où des hommes furent enterrés, des êtres périssables, l'immortalité n'appartenant qu'au Maître Créateur. Il a fait détruire des tombeaux de premiers musulmans, d'apôtres, d'amis de Mahomet. L'histoire des monuments anciens n'y trouvera pas son compte.

Pour comble de chance, Ibn Seoûd est approuvé par la presse arabe. L'initiative ne vient ni du roi du Hedjaz, ni de la presse arabe, mais de la liberté de pensée reconnue par les constitutions des nations européennes. Les pèlerins, de retour de la Mecque, rapportent de vive voix ce que fait ce sultan ennemi de l'apparat. Quelques-uns d'entre les hodjadj maudissent le réformateur, tandis que la jeune école universitaire le bénit. Il a cependant indisposé l'Egypte en interdisant sa fanfare. Voilà donc en peu de mots l'œuvre du roi du Hedjaz et du peuple de Nedjd.

Qu'a fait Mustapha Pacha en Turquie? Qu'a fait le Sultan d'Egypte? Tous ont arboré le chapeau; tous se sont mis à voyager avec leurs femmes dévoilées. Que de révolutions en peu d'années !

Ont-ils pour cela renié l'Islam? Les Musulmans éclairés disent que non, qu'ils ont seulement compris l'esprit et non la lettre du Coran.

Le voile rejeté! Qui l'eût cru? La presse s'est occupée de cette question et la polémique continue. On a affirmé que le voile est une coutume et non une prescription du Coran.

Le célèbre historien Thabari rapporte au sujet du voile une preuve éclatante (Tome V, page 2.799, texte arabe). Omar, on le sait, fut le deuxième successeur de Mahomet dont il fut l'ami; il n'interdit point de voir sa femme qui appartenait à la famille du Prophète; or, voici, résumée en peu de mots, l'anecdote trouvée dans le livre de Thabari, dont l'autorité n'est mise en doute par aucun Musulman :

Selma, fils de Qaïs, envoya un homme à Omar, alors prince des croyants (roi) pour le renseigner au sujet d'une bataille. L'homme raconta qu'Omar le fit entrer chez lui. Omar appela sa femme par son nom (2) en l'invitant à table.

— Un homme dont j'entends la voix est avec toi, répondit Oum Keltsoum, la digne épouse.

— Certes, mais il est étranger à la ville.

— Puisque tu veux me montrer aux hommes, répliqua-t-elle, que ne m'as-tu fait habiller comme la femme d'Ibnu Djafar, celle de Zoubir et celle de Thalha (3)?

— Ne te suffit-il pas, objecta le khalif Omar, qu'on sache que Keltsoum est la fille d'Ali, fils d'Abou-Thalib (4) et la femme du prince des croyants?

Puis, s'adressant à son hôte :

— Mange, lui dit-il; si elle avait accepté de se mettre à table, tu aurais été mieux servi.

Voilà donc l'une des raisons qui ont fait que des Musulmanes ont rejeté le voile et portent le chapeau.

Quant à la Turquie, qui s'est donné un Président et une République, l'histoire intervient là aussi pour nous enseigner que Mahomet ne s'est jamais désigné de successeur pour laisser toute liberté au peuple de faire son choix.

L'Islam est une démocratie, puisque nous trouvons

(2) De nos jours, nous ne prononçons pas le nom de notre épouse devant un homme étranger à la famille.

(3) Ces trois hommes, qui étaient amis du Prophète, sont vénérés par le monde islamique moderne et portés au rang d'apôtres.

(4) Ali était le cousin et gendre de Mahomet.

dans le Coran ce conseil au prophète Mahomet : « Consulte le peuple (5) ».

Mahomet, qui a été proclamé par le Coran « le meilleur ami de Dieu et le meilleur homme », n'était pas infaillible; ne lui a-t-il pas été ordonné de dire: « Comme vous, je suis homme et mortel, et, comme vous, il peut m'arriver d'oublier. »

Que de lois promulguées par Dieu lui-même (Coran) ou par Mahomet (Hadiths) ont été abrogées et remplacées par d'autres, proclamées textuellement meilleures dans le Coran ou le hadits : celle concernant l'ivresse, par exemple.

Les motifs des lois coraniques sont donnés dans le Livre des Musulmans. La raison intervient partout et elle est bénie. Allah apprend à ses adorateurs qu'il faut réfléchir, penser et il préfère les intellectuels aux mystiques et leur attribue le rang de prophètes; mais les adorateurs, les gens d'extase seront tout de même récompensés.

Si partout où vivent des Musulmans on voit des révolutions surprenantes dans les mœurs et le costume, si l'on voit à Alger certaines Mauresques sans voile, mais avec leur costume, et d'autres, excessivement rares, il est vrai, courageusement confondues dans le monde des Françaises, cela tient au seul sentiment de liberté apporté chez nous par la France. De l'air vivifiant passe et repasse dans les esprits. Comme l'Islam, la France ne reconnaît qu'une puissance : la vérité, *el haq*. « La vérité plane et ne se laisse jamais dominer (6). » Des idées que rien ne retient sont faites pour porter bien haut sur leurs ailes l'humanité avide de savoir. C'est pour cette raison que Mahomet a ordonné de rechercher la science, « même en Chine ». L'égoïsme des uns et la veulerie des

(5) *Wa chawirhum fi el amri.*
(6) *El haqqou yâlou wa la goâla âlaïh.*

autres a arrêté l'élan magnifique vers les astres, vers Mars.

Le Coran et la France sont au service de la science libre.

La France et l'Islam : l'immortelle alliance de l'esprit et du cœur !

Prions Allah dans nos mosquées de nous conserver ce soleil de l'univers intellectuel : Paris !

ABDELKADER HADJ HAMOU.

UNE ERREUR ARCHÉOLOGIQUE

LA STATION "ROMAINE" DE LA SAALBOURG

La station romaine de la Saalbourg, en Nassau, jouit d'une renommée séculaire, et qui pourtant n'est due en partie qu'à une erreur archéologique.

Point d'appui du Limes ou frontière des champs Decumates, le camp romain de la Saalbourg fut évacué par les légions vers le milieu du IIIe siècle, quand le Rhin redevint frontière de l'Empire, et ne fut jamais plus occupé. Peu à peu, ses bâtiments tombèrent en ruines, furent envahis par la végétation, et, pendant une longue période, du moyen âge jusqu'à nos jours, exploités comme carrière par les habitants du pays.

En 1818, le conseiller Elias Neuhof y reconnut une fortification romaine, attira sur elle l'attention du landgrave Frédéric de Hombourg, et c'est alors que furent exécutées les premières fouilles. Vers 1850, l'exploitation de la station fut reprise par l'archiviste Habel, de Cherstein, puis, après 1870, sous la direction du colonel de Couhausen et du professeur Jacobi, assisté de son fils.

Ces travaux, exécutés sans méthode ni contrôle, furent achevés grâce aux subventions de la cassette de Guillaume II. Ils aboutirent à la disparition des ruines et à la construction, sur leur emplacement, d'un château dit romain, entièrement neuf, avec ses quatre portes, ses casernes prêtes pour les légionnaires, ses magasins, ses écu-

ries et ses chars (inexactement reconstitués). On y voit aussi le musée des vestiges romains recueillis dans les fouilles, armes ou débris d'armes, lances, épées, pointes de pilum, éperons, pièces de harnachement, outils de forgeron, de maçon, de tailleur de pierre et de nombreuses chaussures. L'ensemble en est banal, médiocre, et n'attirerait guère l'attention, si, par un heureux sort, la Saalbourg n'abritait un lot de plus de cent fers à clous dits antiques, trouvés dans les ruines et aux environs. Ces fers, exposés, catalogués, rangés par époques et catégories, avec un soin, une minutie, un sens de l'étalage indéniable, sont fort admirés d'un public confiant et bénévole, en sorte que la Saalbourg est devenue, si l'on peut dire, la Mecque de la ferrure à clous antique.

Mais, est-il bien certain que ladite ferrure ne soit pas un mythe? Nulle question archéologique n'a soulevé de controverses plus nombreuses et plus vives. En France, elle fit fureur au milieu du siècle dernier. L'existence de la ferrure à clous chez les anciens avait alors de nombreux partisans. Les amateurs de fouilles, et ils étaient légion, ne manquaient pas de rencontrer sous leur pioche des fers, baptisés aussitôt romains ou celtiques et accueillis comme tels, sans contrôle, par les musées archéologiques. En vain quelques sceptiques, Duplessis en particulier, mis en garde par la fécondité même des fouilles en fers dits romains ou barbares, et par leur stérilité en fers du moyen âge, exprimèrent-ils leur surprise de ce que la rouille ait respecté tant de fers antiques, alors qu'apparemment elle avait détruit les modernes.

En vain objectèrent-ils que nul document figuré antique ne représente le fer à clous, que les auteurs anciens, totalement muets à son égard, se lamentent fréquemment au contraire, sur la fragilité des sabots, les blessures qui en résultent et préconisent pour y remédier des procédés variés : badigeonnages de poix, chaussures en sparterie, etc., que dans les stations vierges ou

contrôlées, Pompéi, Alésia, par exemple, le fer à clous n'apparaissait pas. La mode n'était pas aux fouilles méthodiques, et nul ne prêta l'oreille aux critiques de ces fâcheux. Par surcroît, un archéologue célèbre, Jules Quicherat, directeur de l'Ecole des Chartes, prit fougueusement en main la cause des fers à clous romains et celtiques, déclara qu'ils étaient innombrables, que pas une fouille ne manquait d'en fournir (1), et, soucieux d'apaiser les scrupules de ceux qu'inquiétait l'absence de la ferrure sur les documents figurés antiques, produisit trois documents, trois « preuves sans réplique », le char de Vaison, au musée Calvet d'Avignon, la tessère de Domitien et le sarcophage d'Hector, au Louvre.

La question se trouva ainsi tranchée *ex cathedra*, Duplessis fut réduit au silence, et les tenants du fer à clous antique, Mégnin entre autres, approuvés par les corps savants, furent comblés de marques honorifiques. Enfin, l'exposition de 1889 réserva une place d'honneur à la ferrure celtique et romaine. C'était la consécration d'un dogme.

Pourtant, les arguments de Duplessis avaient conservé leur valeur. Plus tard, on s'inquiéta des circonstances des fouilles, on se prit à exiger un contrôle et désormais la ferrure à clous antique se raréfia jusqu'à disparaître de notre sol.

Nous nous avisâmes enfin d'examiner de près les trois documents figurés dont Quicherat avait accablé Duplessis, et il nous apparut :

1° Que le bas-relief dit de Vaison n'est pas un document de fouilles directement parvenu au musée Calvet, qu'on ne sait rien de lui avant le XVIe siècle, époque à laquelle il ornait la maison de Sébastien Blégier, gouverneur du Languedoc, et qu'il ne présente par conséquent nulle garantie d'origine. Que l'attitude de ses chevaux,

(1) J. Quicherat : *Mélanges archéologiques*.

à l'encolure basse, forme un évident contraste avec celle des chevaux de trait sur les documents figurés antiques. Que le harnais dont ils sont garnis, inspiré à la fois de l'antique et du moderne, n'est qu'un fantaisiste agrégat d'organes, impropre à la traction; que le fer et les clous, visibles à l'un des pieds, sont grossièrement creusés dans la pierre, alors que tous les autres détails de sculpture sont réservés en relief, et qu'en définitive ce document célèbre présente les caractères d'un médiocre morceau de la Renaissance, maladroitement imité de l'antique, et retouché postérieurement pour y représenter un fer.

2° Que la tessère ou jeton en bronze de Domitien ne représente nullement des fers, mais des bijoux, sortes de colliers d'un modèle connu en Egypte et à Rome, avec des nervures ondulées, des points situés trop à maigre (trop près des rives) pour figurer des clous, et des pendeloques terminales, qui ne sauraient appartenir à des fers.

3° Que la face du sarcophage d'Hector, au Louvre, sur laquelle on voit des chevaux ferrés, *date entièrement* de la Renaissance.

Ces « preuves décisives » réduites à rien, on pourrait s'étonner de ce que la légende de la ferrure à clous antique puisse conserver des croyants, si trop d'exemples ne démontraient combien sont tenaces, parfois, les plus grossières erreurs, l'invention de la brouette attribuée à Pascal, entre autres.

Quelques attardés continuent donc chez nous à ranger parmi les documents antiques les fers trouvés sur le trajet d'anciennes voies romaines, dans les tourbières, au passage des gués, dans les matériaux effondrés de cabanes halstattiennes, les puits abandonnés, dans les cimetières (hors des tombes, car on n'en a jamais trouvé dans un mobilier funéraire), sans réfléchir qu'à partir du IXe siècle les routes et les champs ont été parcourus par des chevaux ferrés, que de nombreux fers perdus au moyen âge pénétrèrent plus ou moins dans le sol par les fissures et

éboulements dus aux intempéries, et qu'enfin les fers prétendus romains ne diffèrent en rien de ceux du musée de Grenoble, extraits de la station lacustre carolingienne du lac de Paladru, du fer conservé au musée d'Epinal, trouvé dans le mortier d'une voûte du XIIe siècle en l'église de Champ-le-Duc, de ceux du musée de Colmar provenant du château de Chestion (XIIIe siècle), de ceux qu'on recueille sur les grands champs de bataille du XIVe siècle, celui de Crécy par exemple, des fers cloués parfois sur le portail des églises du moyen âge, etc.

Grâce à la généralisation d'un contrôle méthodique, facilité par la photographie, le fer à clous antique a disparu de nos terrains de fouilles; mais les musées archéologiques, peu enclins à modifier leurs classements, exposent encore dans leurs vitrines des fers attribués aux anciens. On en voit à Besançon, à Nancy, à l'école d'Alfort, à Saumur, à Carnavalet.

Ceux de la Saalbourg échappent-ils à la critique? Rien ne permet de le supposer, et les écrits des directeurs du Musée eux-mêmes nous fournissent de sérieuses raisons d'en douter. L. Jacobi, soucieux après Quicherat de rassurer ceux que trouble l'absence de ferrure à clous sur les documents figurés antiques, se hasarde à tirer argument (2) de ce que, selon lui, « les sculpteurs romains étaient beaucoup moins réalistes que nous. Le fer leur apparut comme déparant et alourdissant le sabot du cheval, et ce dut être un motif suffisant pour supprimer sa représenta-



Fer de la Saalbourg

(2) *Zeitschrift XVIe Jahrg*, 1910.



Fers trouvés dans la station lacustre carolingienne du lac de Paladru (IXe siècle). — Musée archéologique de Grenoble.

tion. » On se demande alors pourquoi les Romains figuraient les sandales du cavalier ainsi que les moindres détails de l'habillement, du harnachement et de l'armement. Peut-être Jacobi songeait-il à l'art grec. Dans le grand ouvrage des Jacobi, *Le château romain de la Saalbourg*, on lit, p. 526 :

Avant l'exécution des fouilles, les ruines étaient couvertes d'une épaisse végétation, et depuis l'abandon du Limes étaient restées inviolées, à l'écart de tout mouvement. Par conséquent, *il n'y avait pas eu l'occasion de perdre un fer* sur le terrain des fouilles.

Mais, à la page 13 du guide de la Saalbourg, signé L. Jacobi, on lit, au contraire :

Depuis le moyen âge, *le camp a servi de carrière* particulièrement commode, et, à notre époque même, beaucoup de morceaux ont été démolis et enlevés, chose regrettable.

On voit encore dans le grand ouvrage, page 526 :

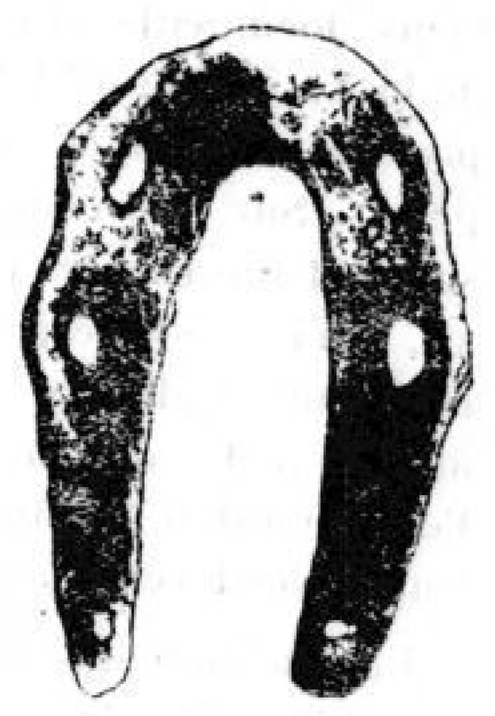
Il est bien possible *qu'un fer* ait pu être perdu postérieurement, sur le chemin qui, au moyen âge menait vers les hauteurs, et soit venu grossir notre collection, mais les *quelques exemplaires* possibles qui proviendraient d'une époque plus tardive, ne peuvent mettre en balance le grand nombre des fers romains indéniablement authentiques.

Aveu naïf d'un mélange hasardeux et de l'incapacité du directeur à distinguer les fers *indéniablement romains* de ceux du moyen âge ayant grossi la collection.

Poursuivant la lecture du grand ouvrage des Jacobi, nous trouvons, page 527, le récit particulièrement suggestif d'une visite faite à la Cappersbourg, autre station du Limes, par le directeur de la Saalbourg.

Comme je demandais si l'on avait trouvé des fers, on m'ex-

pliqua qu'on en avait bien trouvé, mais *qu'on les avait aussitôt mis de côté,* afin de ne pas laisser s'accréditer le bruit d'une occupation post-romaine de la Cappersbourg, ce qui devait faire perdre de leur valeur au reste du produit des fouilles. Cela nous indiqua que non seulement les fers comme les autres produits des fouilles devaient être d'origine romaine, mais aussi nous donna des points de repère assez certains, par la différence des profondeurs, sur leur âge et sur l'évolution de la ferrure.



Fer d'âne de la Saalbourg.

Suit un classement par époques et genres.

Il y a dans ces lignes un curieux dosage de supercherie et de bonhomie pédantesque, dont Molière eût fait son profit. La mise au secret des fers suspects de modernisme, le revirement soudain qui les réhabilite, les mue en documents romains garants des autres produits des fouilles, et le classement d'aspect méthodique qui s'ensuit, loin de nous rassurer, justifient notre scepticisme au sujet de l'antiquité des fers de la Saalbourg et autres stations du Limes. L'erreur de Quicherat se prolonge au delà du Rhin.



Fer du champ de bataille de Crécy.
Musée de maréchalerie de Saumur.

Si l'on veut s'en tenir aux documents sérieux, l'examen des figurations, des textes et des objets de fouilles ne révèle l'existence de la ferrure à clous qu'au IXᵉ siècle, après Charlemagne. Elle apparaît simultanément à Byzance

et en Occident, sans que l'on puisse atribuer à l'un ou l'autre la paternité de cette invention. Les plus anciens documents qui la représentent sont le ms gr. 923 de la Natle et le ms lat. 764, également de la Natle. Sur le premier, les clous sont rivés et représentés par des points. Sur le second, ils sont rabattus sur la paroi du sabot et représentés par de petits traits. Rare encore aux IXe, Xe et XIe siècles, du moins sur les documents figurés, la ferrure à clous devient la règle au XIIe siècle. Le plus ancien texte qui en fasse mention (en compagnie de l'étrier) est le strategicon de l'empereur Léon le Philosophe, écrit vers l'an 900.

La question des origines de la ferrure n'a pas seulement l'intérêt d'un débat entre archéologues, à propos d'un détail de harnachement; elle touche profondément à l'histoire. Il est en effet acquis depuis un exposé fait en 1911 à la Société des antiquaires de France (3) qu'en raison des défauts du harnachement, du dispositif de front, et de l'absence de protection des pieds, l'attelage des animaux ne constituait chez les anciens qu'une force motrice infime. Au delà de 1.500 livres romaines, soit 492 kilos, tout travail de force incombait au moteur humain, à l'esclave.

Cela dura jusqu'au milieu du Xe siècle, époque où l'emploi combiné *d'un harnachement rationnel, du dispositif en file et de la ferrure à clous* donna naissance au premier moteur à grand rendement que l'homme ait connu, l'attelage du système moderne. Peu à peu, ce puissant agent relégua dans l'oubli l'attelage antique et le moteur servile, développa les gros transports de matériaux, minerais, combustibles, matières premières, et favorisa de ce fait l'essor des forces mécaniques et des industries modernes.

(3) *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 2e trim., 1911, p. 145.

Ce fut pour la race blanche une avance technique de dix siècles, source en partie de son hégémonie.

La ferrure à clous est un élément essentiel du puissant attelage moderne. Par contre, son absence était, nous le répétons, un des principaux vices du débile attelage antique. C'est pourquoi nous croyons devoir signaler l'erreur entretenue par le Musée de Saalbourg, au détriment de l'histoire.

COMMANDANT LEFEBVRE DES NOETTES.

« *FIGURES* »

PAUL LÉAUTAUD

—

Un homme du XVIIIe siècle. Et c'est par Stendhal qu'il admire — que dis-je? — dont il fait sa constante étude ou son inséparable compagnie, qu'il rejoint cette époque, la plus française, la plus représentative qui soit, du moins, de la majorité des Français.

Aussi bien, M. Paul Léautaud, qui se targue, en vrai misanthrope, de n'aimer que la solitude, eût-il fréquenté le salon de Mme Geoffrin ou celui de Mme d'Epinay pour y colporter, et surtout pour y recueillir des anecdotes, à condition qu'on n'attentât ni à la liberté de son allure, ni à la franchise de son parler. Ces dames, qui se piquaient d'être exemptes de préjugés et mettaient un point d'honneur à apprivoiser « un ours » comme Jean-Jacques, se fussent gardées, sans doute, de l'empêcher d'être lui-même; et il l'eût été avec beaucoup de fraîcheur, sinon de simplicité.

Car M. Léautaud ne laisse pas de se montrer content de son naturel, et l'on peut presque dire qu'il en a l'ostentation... Il est constant que la sincérité incline au cynisme, et la sienne — qui est réelle — n'échappe pas à la règle. Il s'en pare, en tout cas, et la manifeste avec agressivité. Ce Huron est brutal avec candeur, parce qu'il croit qu'une vérité existe qu'il détient, et parce qu'il n'admet pas qu'on puisse avoir raison contre lui ou avancer des arguments d'ordre moral et sentimental contre sa raison.

On devine qu'il est réaliste et matérialiste et se moque

du Diable comme de Dieu. L'homme a un cerveau et des sens; voilà. C'est bien simple. Jouir de ses sens, cultiver son cerveau, tel devrait être son objet, et tout ce qui l'en détourne n'est que chimère ou sottise, à commencer par la religion pour finir par la poésie, laquelle fait « perdre un temps considérable pour le développement de l'esprit (1) ».

Vous souriez? Vous avez vu passer le bout de l'oreille de la contradiction... Parbleu! Il faut bien que l'homme — professerait-il l'athéisme — se révèle pieux par un côté ou par un autre. Et M. Léautaud, qui ne parle que d'épuiser les plaisirs de la vie, et se refuse à être dupe de quoi que ce soit, se fait de l'intelligence une sorte de divinité dont il rougirait de négliger de servir le culte, même pour regarder voler un papillon ou pour écouter chanter le rossignol...

Mais qu'un tel contempteur de toutes choses ait une conviction me le rend sympathique. Comme, aussi, qu'il vive en ascète, alors qu'il n'existe d'autre bien pour lui que ceux de ce monde. Sa fierté révèle qu'il a une âme, à défaut d'imagination, et son amour pour les animaux atteste que cette âme est tendre.

Du temps qu'il signait Maurice Boissard des chroniques dramatiques où il parlait à peu près de tout, sauf de la pièce dont il avait mission de rendre compte, il a préféré quitter *La Nouvelle Revue française* plutôt que d'y exprimer pour M. Jules Romains une admiration qu'il n'éprouvait point.

S'il était le vrai sceptique qu'il se flatte d'être, sans doute ne partirait-il pas en guerre contre les faux-semblants et la bêtise. Mais il est lui-même; et comme il a conscience de sa forte personnalité, il veut le demeurer

(1) Il a beaucoup fait pour elle, cependant, en publiant avec Van Bever un recueil de *Morceaux choisis des poètes contemporains*, qui est devenu classique, et dont il vient de donner, seul, une nouvelle édition considérablement augmentée.

entièrement, quoi qu'il lui en coûte, avec ses humeurs et ses parti pris, sa curiosité et sa malice... S'il avait vécu au siècle auquel j'ai dit qu'il s'apparente, il eût été mémorialiste, parce que les occasions se seraient offertes à lui, nombreuses, d'exercer sa verve. Dans le cercle restreint où le hasard a voulu qu'il naquît, faute d'éléments substantiels, il se rabat souvent sur des reliefs, et cela le contraint de potiner un peu...

Le genre de salons n'existant plus où il eût volontiers fréquenté, il s'en va je ne sais dans quelle maison, qui donne démocratiquement la comédie littéraire, chercher des motifs d'exciter sa bile. Il lui faut, chaque jour, un sujet de mécontentement à ruminer. Il est amer avec délectation, spirituel avec cruauté — et bavard! Mais c'est un charme de l'entendre, encore qu'il se montre un peu trop jaloux de ses bons mots et soucieux de n'en jamais laisser se perdre ou s'égarer le moindre... Il est vrai que l'étalage qu'il fait de son moi est une des formes de son impudeur. Avec la même aisance qu'il nous entretient des habitudes vicieuses de ce petit garçon qui ressemble comme un frère à l'enfant qu'il fut, il nous parle des ridicules ou des infirmités de ses meilleurs amis et des façons dont il lui est arrivé de faire l'amour...

Est-il désespéré? Non. Aigri? Pas même, quoiqu'il ait connu des jours difficiles. Mais il le proclame : « Les bons ouvrages sont ceux qui ne se vendent pas. » Et il se console de l'impopularité des siens en pensant qu'ils font les délices de quelques lettrés. Sa réputation s'est établie tout doucement; mais elle est solide, et, en somme, il a rempli son destin. Tant de gens passent à côté du leur!

JOHN CHARPENTIER.

MASTER LOU PO TO

CAPITAINE MARCHAND [1]

XI

LA BANDE DES WINCHESTERS

Ce soir-là, j'étais descendu d'assez bonne heure dans mon jardin, et, couché sur un canapé de jonc, je goûtais la douceur de la nuit saïgonnaise. Il tombait une très suave odeur des langues violettes des orchidées, tandis que, du tapis jaune verdâtre des fleurs d'hopéa, s'élevaient au contraire de très forts relents; bientôt, l'humidité de la nuit étoufferait tous ces parfums. Les houpettes violines de l'inga samens voletaient, et, à travers la voûte de ces branchages, le ciel lunaire, d'argent sur fond bleu, m'apparaissait découpé en fines dentelures par les milliards de feuilles de l'arbre.

Mon manille mourait ; je m'assoupis.

Mais des mains secouèrent violemment le portail. Deux formes blanches se détachèrent, striées de noir par les barreaux; puis, un appel : Pstt!

C'étaient Ong Ma Kê et Old Jim, qui, dès que j'eus ouvert un vantail, se précipitèrent dans le jardin, tremblants, émus, comme poursuivis par un ennemi.

— Vite, murmura Ong Ma Kê, vite! Cachez-nous. Il est là.

— Qui, il?

— L'homme qui sait tout...

Comprenant que si je m'obstinais à les tenir dans le

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 762, 763 et 764.

jardin, face à la rue, je ne pourrais que les énerver inutilement, je les fis entrer chez moi, et, porte close, ils dirent enfin :

— Vous ne savez pas? Rigolle est ici!

— Yes, Igolé, appuya Old Jim, dont la face de toufianeur était plus verdâtre que jamais.

— Mais quel est donc ce Rigolle?

— Le flic de Singapoore, parbleu! dit Ong Ma Kê. Il a dû arriver par le dernier ship. Depuis deux jours, il rôdaille dans Boresse. Oh! je l'ai bien reconnue, cette vieille fripouille. Si jamais Rigolle me déniche, je suis frit; il me fera chanter avant de me vendre, car il sait tout : il sait la grande chose...

» Alors, Old Jim et moi, on a pensé à vous, afin que vous nous sauviez. Faites-nous vite filer pour une de vos concessions. »

Pendant qu'Ong Ma Kê parlait ainsi, Old Jim, appuyé contre le chambranle de la porte, faisait le guet. Pas un de ses muscles ne tressaillait. Mais Ong Ma Kê, l'Occidental, ne pouvait arrêter le tremblement de ses mains : simple effet du « paludisme » ou encore terreur de l'autre, de cet arrivant mystérieux qui, paraît-il, savait tout?

Je pris sur-le-champ la détermination de les cacher, car, d'abord, je voulais sauver mes deux amis, puis, aussi, connaître ce « tout » qui devait certainement être encore quelque curieuse affaire...

— Bien, mon vieux, dis-je à Ong Ma Kê. Je vais faire préparer l'auto et, dans une demi-heure, on partira pour un pays quelconque, loin de Saïgon.

Peu après, l'automobile nous emporta tous trois sur la route du Nord-Est, vers l'Annam. Tout était sombre, devant l'éclat des phares. Parfois, deux yeux de civette scintillaient ardemment. Autour de nous, ce fut longtemps la forêt, où des cerfs bramaient. Enfin, au petit jour, les solitudes du Binh-Thuân apparurent : palétuviers au tronc

blanchâtre, hautes herbes, bosquets épineux, terres rouges, avec, à droite, la mer, toute nue.

Vers midi, une colline surmontée de deux tours de briques lie-de-vin, et d'une villa.

C'était Phuoc-Haï, c'est-à-dire un promontoire aride dominant une côte à plages d'étain, et un cap couleur manteau espagnol. Derrière, les montagnes de la Cordillière annamitique; devant, encore l'immense mer chinoise où si longtemps avait régné le *Taï-Nhan*.

On était en novembre, donc à l'époque de la mousson de Nordé...

Le temps était bouché; la mer, furieuse; ses lourdes lames heurtaient sans fatigue la plage, les écueils, le cap, et leur ronflement montait jusqu'à Phuoc-Haï comme le lointain et profond mugissement des gaurs parvient aux oreilles du chasseur.

Le souffle incessant de la mousson jetait sur la côte des cataractes célestes et des embruns marins. Des terrasses de la villa, on apercevait tantôt les hachures blondes de la pluie, tantôt les envols des embruns, qui, fusant de la mer, giclaient très loin dans les terres en interminables langues blanches.

La nuit que j'attendais tant vint enfin. On alluma du feu dans l'âtre de la grande salle, car l'air était vif.

J'installai mes deux amis : l'un, sur un lit de camp; l'autre, devant une table.

Pour celui-là, une boîte de laiton pleine d'un bénarès isabelle. Pour celui-ci, une fiasque de vin chinois : mince goulot, panse de grès brun, à la marque « les deux perruches ».

Dehors, la mousson poursuivait ses hurlements; les murs de notre immeuble sursautaient aux coups du vent et de la pluie. Mais, à l'intérieur, tout était calme, mieux : propice aux confidences. Aussi, Ong Ma Kê, après une lampée :

— C'est bien. On a compris, fit-il, on n'est pas des Moïs. On va parler; pas vrai, mon vieux ficus?

Jim ayant approuvé de sa tête d'iguane, tout en triturant une cerise de « confiture », Ong Ma Kê poursuivit :

— Et d'abord, je m'en fous; ensuite, il y a prescription...

» Alors, voici ce que j'appelle le coup du Roi.

» Tel que vous me voyez, tremblant de paludisme et « nghiên (1) » d'alcool, je vous ai menti. Peut-être à cause de ces deux raisons.

» En tout cas, je ne me suis dénommé Ong Ma Kê que depuis...

» Mais, à quoi bon vous expliquer? Vu qu'à bord du *Taï-Nhan* nous avions tous des noms de guerre, et puisque le citoyen Ong Ma Kê s'est appelé tour à tour Alphonse Mercurol et William Scott?

» Ça fait donc trois.

» J'ai changé de nom, voyez-vous, comme les serpents changent de pelure, et à l'ignorance de toute l'humanité, sauf d'Old Jim et de Rigolle...

» Ce n'est pas durant ma navigation fluviale que je connus Master Lou Po To, non, mais après le coup du Roi, à Bangkok, et surtout après une foule d'événements qui sont dans ma vie un peu comme sont les tas de plâtras autour d'une case en réparation : inutiles et encombrants.

» Donc, un jour, une sorte de colosse, portant beau, parlant fort et qui, paraît-il, était vaguement colon sur la frontière, monta à bord de ma chaloupe. J'allais à Saïgon. Au cours du voyage, cet homme me confia qu'il partirait bientôt pour l'Annam, où il s'enfoncerait dans le pays des Moïs, vers le Laos.

» Là, il y avait de la gutta-percha, comme on appelait

(1) Intoxiqué.

le caoutchouc à cette époque, et là, surtout, m'apprit le voyageur, il y avait de l'or.

» A ce mot d'or, je sursautai!

» J'étais jeune. Je n'avais jamais eu en main que des piastres mexicaines et des torche-fesses de la Banque. Aussi, mes doigts voulurent-ils enfin palper ce métal dont la vue saoule mieux l'homme que ne le font l'alcool et l'opium.

» De l'or! Je voulais de l'or!

» Et ce compatriote hâbleur, avec ses mots : filon, placer, pépite, gisement, et cætera..., venait de réveiller tout un atavisme de conquistadore et d'orpailleur qui jusque-là avait sommeillé en moi...

» Malgré les avis des copains, je plaquai ma chaloupe et, idiot que j'étais, partis avec le baron de Mayréna (il s'était rebaptisé, lui aussi), pour cette côte d'Annam, mais, plus au Nord, à Qui-Nhon.

» Nous avions avec nous quelques miliciens saïgonnais et deux Chinois, dont Old Jim, Chinois qui venaient constater la présence de l'or dans le pays des Sauvages, afin de constituer ensuite une société d'exploitation des placers.

» Tout le monde croyait alors à notre rapide fortune. Beaucoup m'enviaient. Moi, toujours jeunet, j'allais sans voir.

» Les curés même, trompés peut-être eux aussi par cette idée de l'or, et sûrement par le verbiage de mon nouveau patron, nous fournirent des guides et nous mirent en relation avec des chefs sédangs. Ceux-ci promirent et signèrent tout ce que l'on voulut.

» Et Mayréna, dévoilant son plan ambitieux, se fit proclamer Roi des Sédangs, sous le titre de Marie Ier.

» Tout de suite, il déclara la guerre à la tribu des Jaraïs.

» Je fus d'abord promu général, puis notre armée de

sauvages partit à travers la grande forêt, domaine des hommes nus.

» Notre victoire fut facile, car nous seuls possédions des fusils. Les Moïs ne se servent que de flèches et de lances. Il faut dire également que notre Roi était si bon tireur qu'à deux cents pas, à coups de winchester, il tranchait les pédoncules des jacques. A voir la cascade de ces fruits énormes, les sujets de Marie Ier en perdaient le souffle.

» Afin de capter mieux encore l'esprit des hommes rouges, Mayréna, un jour, imagina ce truc de charlatan : il relia la crosse d'un pistolet à son coude au moyen d'une lanière de caoutchouc, et, le coup de feu parti, l'arme, ramenée en arrière par le caoutchouc, rentrait dans la manche du Roi. C'était « l'Occidental dont le poing lance du feu ! »

» Chaque prise de hameau était suivie de chapardages, de beuveries et de viols. On déterrait à coups de fer de lance les jarres de vin de riz et, le chalumeau passant de bouche en bouche, tous, vainqueurs et vaincus, nous roulions sur le plancher branlant des longues cases.

» J'eus très souvent, plus tard, de belles heures de joie, jamais toutefois, comme à l'époque du Roi des Sédangs, parce que, premier ministre et général, je touchai alors à la plénitude de l'orgueil...

» Au retour de cette expédition guerrière, Marie Ier, que tous nous appelions Majesté, me bombarda grand-croix de l'ordre de Sainte-Marguerite et marquis de la terre de Henouï. Moi, Alphonse Mercurol, marquis !

» Cependant, ni la gloire ni les honneurs n'ont jamais empli un ventre vide ...

» Or, Sa Majesté n'avait pas une sapèque, et nous vivions seulement de rapines.

» Je décidai alors de tirer parti de mon domaine en prenant la battée de l'orpailleur. Mais, à chaque fois où je me dirigeais vers les torrents pour y laver les sables, je

trouvais, fichés dans le sentier, des piquets de bambou empoisonné...

» Malgré mon marquisat, les sauvages s'obstinaient à me cacher les poches d'alluvions et vendaient des pépites à chaque jour de foire.

» Fatigué de ces trucs-là, je me cachai un matin dans une touffe de cardamone, à proximité d'un hameau que je soupçonnais d'orpailler.

» Aux chants du coucal, un Moï quitta sa hutte et se dirigea vers le torrent de Henouï. Je le suivis comme un guêpard suit sa proie.

» A peine fut-il au bord du cours d'eau, que l'homme prit sous un buisson une battée de bois. Puis il descendit dans le courant et, de l'eau jusqu'à mi-cuisse, il se mit à balancer son instrument.

» C'était donc là, et ce Moï avait le toupet de laver les sables de mon placer!

» J'allais lui crier « Voleur! ». Je me retins : il méritait mieux que des cris.

» Prenant mon winchester, je tirai l'homme froidement, au posé et... après le claquement de l'arme, l'orpailleur partit au fil de l'eau, son ventre bistre en l'air, comme un caïman crevé...

» La première cataracte dut annihiler le cadavre du voleur d'or, et ce fut justice, pas vrai?

» Lui, c'était la Barbarie; et Alphonse Mercurol, marquis de Henouï, n'était-il pas le hardi pionnier de la Civilisation et du Droit?...

» Je pus, dès ce jour de victoire, travailler sur mon placer, tandis que Marie Ier continuait à organiser son royaume, créant une armée, des postes, des douanes.

» Mais, un soir, à mon retour du Henouï, un missionnaire m'annonça que Sa Majesté venait de filer pour Qui-Nhon et, sans nul doute, pour l'Europe!

» Ma gorge lança un cri de rage. Tout s'écroulait : ministère, maréchalat et marquisat...

» Comme, le lendemain, je parlais de retourner à mes sables, le missionnaire me montra quelques lances parmi les herbes jaunes...

» Tous les Moïs savaient déjà la fuite de l'Homme dont le poing lance du Feu...

Le missionnaire me conseilla de partir, moi également, pour la côte. Il m'offrit un guide sûr. Que faire?

» Je me décidai donc à m'en aller, ayant la rage au cœur, ou, comme on dit en Asie, le feu dans le ventre. En fait de bagage, M. le marquis de Henouï ne possédait plus qu'une carabine. Pour vivres : quelques épis de maïs. Pas d'alcool, ni même de vin de riz!

» Au long de ma route, je devinai sans cesse, à côté de moi, le frôlement d'un espion. Seule l'autorité morale de la Mission protégea ma fuite, sinon...

» Mais, au col du Man Yang, dès que mon guide eut aperçu les terres humides où pousse le riz et que peuple l'Annamite exécré, il se glissa dans les herbes et me laissa seul.

» Il me fallait encore au moins quatre jours de marche pour gagner la côte, et je n'avais plus rien à manger.

» Cependant, je repris la sente, ou plutôt je dévalai la pente du massif montagneux, arrachant, quand la faim me piquait trop aux entrailles, des framboises à chair brune et des pousses de bambou.

» Au deuxième jour, je dus gravir une croupe rocailleuse. Mes forces m'abandonnèrent et je m'étendis au pied d'un buisson pour y crever de fatigue et de faim!

» Je fus tiré de ma torpeur par une brûlure à mes lèvres et un bourdonnement de voix à mes oreilles.

» J'ouvris les yeux : un Européen était devant moi. Il sourit à mon regard, et se présenta : Arthur de Villeroi d'Entraigues.

» Je balbutiai mon titre : Alphonse Mercurol, marquis de Henouï.

» Alors, la vieille noblesse de France s'inclina devant la jeune noblesse coloniale.

» Villeroi me fit monter sur un de ses chevaux. Il en avait un long convoi, chargé de bois d'aigle et de bois de trac qu'il avait obtenus des Moïs contre du sel marin.

» Le soir, au bivouac, tandis qu'autour de nous les chevaux s'ébrouaient pour chasser moustiques et fourmis, je dis mon histoire à mon sauveur, et lui, en bon Européen, voyant ma détresse, me proposa de m'associer à ses recherches de bois précieux.

» Durant plusieurs mois, notre amitié vécut de ces trocs : on remettait aux Sauvages du sel, des couvertures, des gongs de cuivre; les Hommes Nus nous donnaient, en échange, des bois, des cornes de rhinocéros, des défenses d'éléphant.

» Une fois (je puis l'avouer, maintenant), nous fîmes un « échange » un peu particulier.

» Nous étions, Villeroi et moi, accroupis à l'ombre d'un sureau surplombant la rivière d'Ang-Khè, presque à sa sortie des montagnes. Un train de bois parut en amont. Entraîné par le courant, il filait sans doute vers un proche marché.

» Deux hommes le dirigeaient de leurs longues pagayes. Un matelot, à l'avant; le pilote, à l'arrière. Ce radeau était formé d'au moins quatre-vingts billes d'essences fines; il devait valoir dans les huit cents dollars.

» De son winchester, Villeroi ajusta l'homme de proue et... le matelot fit le grand plongeon. Moi, je détruisis de même le pilote. Dix minutes après, nous reprenions possession des bois que des indigènes nous avaient « volés » la nuit précédente...

» Voilà comment, à cette heureuse époque de liberté, la bande des Winchesters faisait du « commerce » sur les confins des terres montagneuses.

» Aussi, au bout d'un an, avions-nous tous deux pas mal de piastres.

» On rejoignit le port de Qui-Nhon, afin de les mettre en banque.

» Là, le premier Français rencontré m'apprit que Marie Ier venait de retourner en Extrême-Orient, qu'il avait même débarqué à Singapoore.

» Villeroi voulut partir tout de suite pour les Détroits. Féru de fausse gloire et surtout hanté par cette idée que les montagnes moïs recélaient de l'or, il tenait à frotter sa vieille et authentique noblesse à la royauté en bambou du Roi des Sédangs!

» Il n'eut de repos que le jour où le vapeur annexe nous eût déposés à Singapoore.

A la première audience (dans un bistro, autour d'une table chargée de bouteilles), mon Roi me salua d'un : « Bonjour, marquis! » si cordial, que toute ma haine tomba. Je lui présentai Villeroi; lui nous présenta son Ministre des Finances : Rigolle, l'homme de ces jours-ci.

» Sa Majesté nous fit part aussitôt de son nouveau projet : retourner au pays des Sédangs, malgré l'Angleterre et la France, qui, jalouses et avides, voulaient empêcher Marie Ier de rentrer dans son Etat.

» Nous avions des dollars, on acheta un sloop. J'eus le commandement du petit navire et, un soir de mousson de suroit, je larguai.

» En sus de nous quatre, qui formions la Cour, il y avait, à bord du sloop : Jim, le fidèle Jim, déchu au rang de cuisinier, une femme japonaise que Villeroi avait achetée au Yoshiwara, et un domestique nègre.

» Mais on eut malheurs sur malheurs. Des « sumatras » fondirent, si pressés et si durs qu'après dix jours de lutte je dus mouiller le sloop à l'abri d'un îlot.

» Des cocotiers cachaient quelques cases de paille où vivaient une dizaine de ces hommes amphibies que sont

les Malais. Ainsi : un ilot vert pâle, des cocotiers, dix crabes malais, des requins autour...

» Pour manger : des agoutis, des écureuils volants et du poisson. Pour boire : du lait de coco...

» C'était Tioman, le Tioman de l'Enfer!

» Sa Majesté, qui ne décolérait pas, insultait les Anglais, les Français, les sumatras, et moi-même!

» Trente jours passèrent ainsi, à tenter des sorties et à se quereller. Les coups de vent calmés, des courants se mirent à tourbillonner autour de l'île, et il me fut encore impossible de hisser les voiles.

» Un soir, où sous les cocotiers on n'entendait que le crissement aigu des écureuils, la lune se leva, toute rouge dans un ciel d'hyacinthe.

» A sa clarté, Villeroi aperçut un couple : la Japonaise et Marie Ier.

» Arthur poussa un rugissement et se précipita. Dans l'ombre bleuâtre, il y eut une lutte; à l'aube, au pied d'un cocotier, Villeroi d'Entraigues dormait pour toujours : il était mort!

» Ce fut à mon tour d'être pris de rage; toutes les colères rentrées que j'accumulais depuis deux ans (des bords de la Srêpock à l'île malaise) ressurgirent alors, car j'avais devant moi le cadavre de celui qui m'avait sauvé la vie au col du Man Yang.

» Mon winchester était heureusement à mon épaule. Vieille habitude « commerciale », n'est-ce pas?

» Je me dirigeai vers le palais en paillote du Roi des Sédangs. Dans l'embrasure d'une porte, la stature colossale de Marie Ier m'apparut.

» J'épaulai et... ce fut mon Coup du Roi!

» Dans Tioman, il n'y avait donc plus que deux Européens morts, et deux vivants : Rigolle et moi. Celui-là, dès mon premier regard, comprit qu'il en savait trop, qu'il était de trop.

» Alors, la nuit suivante, subrepticement, Rigolle fit

gréer un prahauk à balancier et partit pour les Détroits.

» Quelques jours après, le Consul de France à Singapoore vint enquêter; mais j'avais eu le temps de mûrir ma réponse.

» Je rabrouai vertement l'homme officiel : de quoi se mêlait-il? Tioman ne dépendait-il pas du sultan de Johore?

» Et puis, le dénommé Mercurol Alphonse avait fui dès la fin de Villeroi et de Marie Ier.

» Moi? Je n'étais qu'un modeste navigateur anglais à la recherche de coprah, j'étais le capitaine William Scott...

» Le consul s'inclina et partit.

» Je chargeai alors le sloop de trois tonnes de coprah, de chair d'agouti fumée, de cocos frais et, lorsque la mousson de suroît eut fantaisie de souffler dans ma voile, je levai l'ancre.

» Trois jours de mer : une côte. Le royaume de Siam. Dans la Meïnam, un tout petit caboteur, le *Taï-Nhan*. Je montai à son bord, prêt à tout, car j'étais à demi-mort de fatigue et de faim.

» Un Européen, le crâne protégé par un chapeau de feutre gris à double coiffe, faisait les vingt pas sur le pont. A mes premiers balbutiements angoissés, cet homme répondit par un verre de whisky.

» C'était Master Lou Po To.

» Et voilà ce qui m'a fait éviter Rigolle, c'est-à-dire celui qui sait tout mon passé.

» Pourquoi cet ancien sujet de Marie Ier a-t-il quitté Singapoore, où pourtant il servait dans la police?

» Mais, lui aussi, bien qu'il ait maintenant des poils blancs plein son occiput, a peut-être été poussé à fuir son poste d'amarrage par une de ces Forces Inconnues qui, parfois, transforment les Fils de la Horde en des sortes de spectres errants.

» Peut-être...

» Ça, c'est encore une de ces choses auxquelles les gens d'Europe qui, cependant, n'est-ce pas, Old Jim ? croient tout savoir, ne pigeront jamais rien...

» L'un vient de la droite, l'autre s'en va par la gauche. L'un reste simple soldat, l'autre parvient aux sept étoiles.

» Celui-ci, paresseux et buffle épais, atteint les honneurs et la fortune. Celui-là, intelligent et travailleur, finit dans la peau d'un non-inscrit.

» Pour moi, la vie est une femme qui possède, comme toute femelle, deux seins : l'un plein d'opium, et l'autre, d'alcool; deux papayes à bourgeons bistres...

» Le reste n'existe point. N'est-ce pas vrai, Old Jim, mon vieux ficus? »

Sur ce, Ong Ma Ké renversa la fiasque... vide.

Old Jim eut un ricanement, fit choir la pile de sapèques qui lui servait à compter ses pipes : quatre-vingts.

L'Occidental avait bu quatre-vingts tasses, l'Oriental fumé quatre-vingts pipes...

Tous deux (et chacun d'après le mode de son cardinal), avaient atteint le Nirvâna dans l'atrophie du corps matériel.

Quelqu'un écrivit : *Jamais l'Occident et l'Orient ne se rencontreront.*

C'est faux, car, à mon sens, ces deux humanités peuvent très bien découvrir et goûter une profonde, unique et tangible « veritas », par le truchement à la fois différent et identique de la grappe et du pavot...

XII

POINT FINAL

Et voici comment fut posé le point final.

C'était une de ces nuits cochinchinoises faites de chaleur sèche. Pas d'orage au firmament, rien que des

éclairs silencieux d'une très lointaine perturbation qui, peut-être, se brisait contre les caps philippins.

La tension électrique m'était si pénible qu'il semblait qu'un essaim de guêpes piquât mon cervelet.

Il me fallait sortir de la cage de pierres, ou plutôt, m'en libérer.

Dans l'avenue, l'air n'en fut pas moins lourd. Tapies dans le branchage des tamariniers, des milliards de cigales stridulaient sans cadence. Des papillons, aux larges ailes bleues ocellées d'yeux mordorés, voletaient; des chauves-souris allaient dans les ténèbres un peu comme des ivrognes qui titubent d'un arbre à l'autre.

Et moi, bien moins heureux que ces bêtes-là, je ne savais où diriger mes pas d'homme pensant...

Tout me semblait plein de dangers. Que voulez-vous? La chaleur était trop dure, aussi.

Une auto me frôla. J'y montai et, ne sachant plus, je me fis conduire à Cholon, car il me fallait tuer la chaleur n'importe comment.

Dès Cholon, la puanteur de la vasière cochinchinoise redoubla parce que renforcée par la puanteur intrinsèque aux Fils du Ciel.

La voiture, à mon geste, s'arrêta devant le bouge où je savais qu'ils étaient.

En effet, dans le coin réservé, je distinguai Ong Ma Kê. Accroupi sur un des lits de camp, il achevait une tasse quelconque.

Au centre de la longue pièce, une lanterne pansue laissait choir sa lueur falote; sur les deux lits qui couraient au long des murs, des points rouges minuscules disaient que là encore des hommes d'Asie cherchaient l'oubli par la fumée.

Mon arrivée, évidemment, n'intéressa pas plus Ong Ma Kê que le va-et-vient des clients chinois.

Je m'assis, tout près de lui, sur le bord du lit, et les

moustiques commencèrent à me torturer chevilles et mollets.

L'atmosphère de la salle, pleine des senteurs de l'opium grillé et des fumées des lumignons, était semblable à celle de la chaufferie d'une chaloupe chinoise.

Je n'arrivais plus à étancher la sueur qui coulait sur mon visage.

Mais, Ong Ma Kê paraissait insensible à tout; les yeux fixés sur son verre vide, il dodelinait de la tête, savourant sans doute encore (et pour lui seul) une vision de son cher *Taï-Nhan.*

J'aimais trop mon ami pour le troubler. Aussi, prenant sur une tablette un volume de dessins chinois, je m'occupai à en parcourir les doubles feuillets.

Du temps où je cherchais à deviner parmi les coups de pinceau qui avaient disséqué une branche du prunier l'enseignement du maître, Old Jim franchit le seuil de la fumerie. Sa face tirée et ses yeux brillants me révélèrent tout de suite que le vieux compradore manquait de drogue.

Sans plus porter attention à Ong Ma Kê qu'à moi-même, le Chinois se dirigea, lui aussi, vers le fond de la pièce, parlementa avec le patron qui, derrière les barreaux de bois, faisait claquer les boules de son abaque.

Mais l'entretien fut sans doute limité à une demande et à un refus, car Old Jim, de l'air de quelqu'un qui vient de subir un désastre, tomba plutôt qu'il ne se coucha sur la natte, à côté d'Ong Ma Kê.

Je continuais de feuilleter les pages poisseuses quand je m'entendis interpeller.

— Eh! sir. Auriez-vous quelques cents afin que j'achète un peu de drogue?

Je fouillai dans ma poche et tendis deux piécettes à Old Jim.

— C'est tout ce qui me reste de monnaie, lui dis-je.

Un sourire vainqueur illumina la face verdâtre de

l'intoxiqué. Il déposa les cents sur la natte, chercha dans sa blouse bleue et en retira son étui à confiture.

Mais, comme Old Jim se disposait à quitter la natte, Ong Ma Kê mit prestement la main sur les pièces d'argent et dit :

— Partageons, vieux frère, je n'ai encore bu qu'un glass.

— Et moi, qui n'ai fumé de la journée! répliqua Jim. Rends-moi l'argent.

Ong Ma Kê, ne portant nulle attention à ces paroles, prit la bouteille de mort aux rats, descendit du tréteau, et se dirigea vers la porte.

— L'argent! cria encore Old Jim, en montrant son étui vide.

L'Occidental, pour toute réponse, brandit son litre... vide également, et, soulevant d'une main un de ces soliveaux qui forment l'unique système de fermeture des boutiques chinoises, il mit le pied sur le seuil de bois.

Si le Chinois manquait d'opium, lui, le Français, ne manquait-il pas d'alcool?

Mais, bondissant de son lit comme une panthère de sa branche, d'un seul mouvement, Old Jim sauta sur Ong Ma Kê.

Celui-ci s'écroula parmi les barreaux déplacés, et je vis alors qu'un manche de couteau tachait de noir, entre les deux épaules, la toile blanche de son veston.

A mes cris, quelques Chinois qui ne fumaient pas se précipitèrent, cependant que ceux qui appliquaient bambou en lèvres ne bronchaient point. Que leur importaient cette querelle et ce meurtre? ne tenaient-ils pas le bonheur au bout d'un roseau creux?

Old Jim se laissa maintenir, sans résistance d'ailleurs. Hébété, il se contenta de regarder, avec des yeux encore plus brillants, les convulsions de celui qu'il venait de frapper, de l'ami avec qui, durant vingt ans, il avait battu les mers chaudes ou froides du Pacifique.

Nous essayâmes de soulever Ong Ma Kê, de le traîner vers le lit. Mais le corps, lourd, grilla de nos mains, et retomba sur le sol humide de la fumerie.

Un domestique jeta une potée d'eau à la face du blessé. Cette fraîcheur le ranima un peu; il ouvrit les yeux et nous reconnut : les Chinois, Old Jim et moi, tous semblables à de froides statues de temple, car, en vrais fils d'Asie, nous contemplions, impassibles, la souffrance agonisante de celui qui, bientôt, ne serait plus qu'une âme.

— Oh! toi, murmura Ong Ma Kê, en un souffle très doux, toi, mon vieux ficus! Je ne me défiais pas, et pourtant je savais le dicton : traître et menteur comme un fumeur d'opium...

» Mais, va, malgré cela, je ne t'en veux point : c'est un « nghiên » d'opium qui a détruit un « nghiên » d'alcool. »

L'homme se tut, voulut se mettre sur les coudes, retomba et poussa un gémissement.

Je crus qu'il était mort. Je me penchai vers lui, afin de scruter ses paupières. Alors je l'entendis qui disait faiblement :

— Voici enfin le jardin de mes rêves... ce ne sont que parterres de pavot, pour Old Jim, et vergers de badianiers, pour moi...

» Les pavots ont des fleurs blanches, jaunes et roses : Yun-Nan, Laos et Bénarès. Le lait, tout blanc, coule sur leurs capsules vertes. C'est pour Old Jim.

» Au-dessus des pavots et les protégeant, des badianiers balancent troncs grisâtres et feuillage grêle, et les senteurs de l'anis que dégagent leurs petites étoiles jaunes embaument l'air. Ça, c'est pour mon gnasse...

» Illicium Verum, et, pour toi, mon vieux ficus : Papaver Somniferum. Ah! je suis bien truffé! »

Il se tut quelques secondes, puis, encore plus faiblement :

— Une minuscule coque verte...

» Là-haut, sur la passerelle, Lui, avec son grand chapeau de feutre gris... »

Un hurlement rauque me fit détourner la tête.

A travers les gouttelettes qui inondaient mes yeux — de la sueur de mon front, évidemment, puisqu'il faisait très chaud — je vis que quelque chose de rougeâtre fusait des lèvres d'Old Jim.

Un déchet sanguinolent tomba aux pieds du moribond. C'était une langue humaine.

Plutôt que de perdre la face devant ses compatriotes et le Barbare que j'étais, Old Jim, d'un seul coup de mâchoire, venait de se trancher la langue...

Je faillis perdre mes sens, et dus m'appuyer à la bordure du lit de camp!

Dès que j'eus repris mon aplomb, je m'élançai hors du bouge d'opium, d'alcool et de sang, afin de ne plus rien entendre, de ne plus rien voir.

Mais un grognement de bête coléreuse m'arrêta sur le seuil.

Je me baissai, cherchant à distinguer, dans l'ombre, quel pouvait être ce nouvel ennemi.

C'étaient seulement deux chiens de la race de Phu-Quôc.

A grands coups de leurs gueules noires où brillaient des crocs d'ivoire, les horribles bêtes se disputaient quelque chose d'informe.

Et cette pauvre pâture... c'était la langue du vieux Jim!

JEAN MARQUET.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Ad. van Bever et Léautaud : *Poètes d'aujourd'hui*, morceaux choisis, trois volumes, « Mercure de France ». — *La Poésie d'aujourd'hui* (2e série), Les Marges. — François Porché : *Poètes français depuis Verlaine*, Nouvelle Revue Critique. — *Anthologie des Essayistes contemporains*, Kra. Carlo Suarès : *La Nouvelle Création*, Au Sans Pareil. — Hugues Rebell : *Le Culte des Idoles*, préface d'Auriant, Jacques Bernard. — Hugues Rebell : *Chants de la Patrie et de l'Exil*, préface d'Auriant, Librairie de France.

Dans leur préface à **Poètes d'aujourd'hui**, **Morceaux choisis**, MM. van Bever et Léautaud répondent à l'avance à une objection possible. Qu'on les critique sur le choix des poètes ou sur le choix des poèmes, on perdra son temps, car leur dessein n'a pas été de composer une « Anthologie », mais des « Morceaux choisis ». La distinction est bien subtile! Qui compose une Anthologie se livre à une sorte de travail scientifique; qui groupe des « Morceaux choisis » se donne beaucoup plus de liberté et beaucoup plus de droit à la fantaisie. Je crains fort que le lecteur n'entre point dans pareilles distinctions.

« Anthologie » ou « Morceaux choisis », nous sommes en présence d'un énorme ouvrage en trois volumes qui, avec ses notices, ses indications bibliographiques et ses poèmes choisis représente un labeur considérable.

Je n'étonnerai personne en disant qu'en face de tels ouvrages on éprouve un vif sentiment de reconnaissance pour les auteurs et qu'on est prêt cependant à leur chercher chicane sur bien des points. La meilleure et la plus consciencieuse des Anthologies (allons, bon, voilà que je me trompe, ce n'est pas une Anthologie) produit sur le lecteur l'impression d'un grand magasin moderne sur l'acheteur. L'ampleur et la richesse de l'ensemble éblouissent, mais dès qu'on se met à fureter dans un rayon particulier, il est bien rare qu'on soit tout à fait content.

L'ouvrage parut pour la première fois vers 1900, en deux volumes. Remy de Gourmont le présenta ainsi : « C'est un bon livre et un bon prétexte à rechercher quelles sont les tendances du mouvement littéraire appelé le symbolisme, et aussi quelles furent ses véritables origines. » On ne saurait mieux indiquer les tendances premières de l'ouvrage, véritable Anthologie du mouvement symboliste.

Trente ans plus tard, c'est-à-dire aujourd'hui, l'ouvrage primitif vient d'être copieusement dilaté. Force poètes nouveaux ont été insérés à leur place alphabétique parmi les anciens poètes de 1900, et l'ensemble ainsi disposé constitue une sorte de dictionnaire.

La première impression donnée par le livre ainsi remanié est un peu bizarre. Car beaucoup des poètes qui florissaient vers 1900 sont déjà bien en dehors de l'atmosphère d'aujourd'hui, et les voir se coudoyer avec de jeunes cubistes est assez inattendu. Il en résulte des juxtapositions pleines de fantaisie. Le vrai titre de l'ouvrage serait peut-être : *Panorama poétique 1885-1930*, ou *Bilan d'un demi-siècle de poésie.*

Sur le choix des noms, il y aurait naturellement fort à dire. On ne trouve point M. Robert de Souza, ni M. Jean Royère, ni M. Paul Claudel, ni M. Max Jacob, ni Péguy, ni Toulet, ni M. Léon-Paul Fargue, ni M. Valéry Larbaud... Ce que j'exprime ici n'est même pas une critique. Toute anthologie prête à mêmes remarques. L'auteur d'une Anthologie cherche à donner un aperçu des divers mouvements d'une époque au moyen de représentants significatifs et, comme il ne peut les prendre tous, il est bien contraint d'opter entre des écrivains à peu près équivalents. C'est pourquoi le lecteur qui veut se renseigner d'une manière complète doit faire appel à plusieurs ouvrages de ce genre.

Se pose ensuite la question du choix des poèmes. Impossible sur ce point de satisfaire parfaitement le lecteur, car autant de goûts personnels, autant de manières de faire le choix. Pour mon propre compte, j'aurais choisi de Louis le Cardonnel des poèmes comme *A une Bénédictine, A une Carmélite,* car ce sont dans ses poèmes les plus mystiques que Le Cardonnel a obtenu les résonances les plus profondes. Quant aux poèmes choisis d'André Salmon, donnent-ils une

notion exacte de son art? On ne pressentirait pas le poète de *Carreaux* d'après les poésies citées par Van Bever et Léautaud.

Vient enfin la question des notices. Il est évident qu'il ne faut pas demander à M. Léautaud cette qualité (à supposer que ce soit une qualité), que d'aucuns dénomment objectivité. Ce n'est pas lui qui va laisser de côté sa malice ni ses griffes bien aiguisées. Mon Dieu, je ne m'en plains pas! Tout au plus, ferai-je remarquer qu'il y a parfois une sorte de discordance entre la notice et les poèmes qui suivent. Ainsi, il n'y a qu'une vague ressemblance entre ce qu'annonce la notice sur M. Jean Cocteau et ce qu'on éprouve à lire les poèmes qui viennent l'illustrer! Mais tout cela n'est que vétilles.

Il n'est pas possible de ne pas remarquer l'intérêt que porte M. Léautaud à un poète qui mérite sympathie et qui est M. Louis Mandin. La fervente notice arrête le regard, même si l'on se contente de feuilleter l'ouvrage. M. Louis Mandin n'appartient pas à cette catégorie de poètes qui sont aux aguets de la mode ou qui se fabriquent d'abord et fort laborieusement une théorie de la poésie qu'ils cherchent à réaliser par leurs vers. Non. M. Mandin tire sa poésie de sa vie même, et c'est le drame de sa vie qui est devenu tout naturellement l'étoffe de sa poésie. A défaut d'une conception volontairement nouvelle de la poésie ,sa profonde sincérité lui a permis de posséder un thème vécu et devenu original par la manière intense qu'il a été vécu. Et ce thème est celui de l'esprit de poésie qui se saisit d'une âme, l'envahit, la subjugue et rencontre les plus cruelles entraves du réel. Le poète, ivre de l'essor surnaturel qui passe à travers lui, se sent étouffé par les implacables chaînes du réel. Ici, il ne s'agit pas de chaînes métaphoriques, il s'agit des pires contraintes matérielles. Impuissant à les vaincre, le poète chantera quand même; il chantera en dépit de tout; il chantera sans espoir, portant toutes les servitudes d'ici-bas sur ses fragiles épaules. Et ce chant sera sa raison de vivre. M. Louis Mandin est le poète du Quand-Même et de la Fierté têtue. A la fois résigné et révolté, modeste et fier, tendre et âpre, il a son thème bien à lui et son accent propre. Il emploie, pour se désigner lui-même, les expressions « d'enfant tendre », de

« fier esprit » et de « blessé farouche ». Et l'originalité de son accent tient dans ces trois mots : fier, tendre et meurtri.

« Anthologie » ou « Morceaux choisis », les livres de ce genre contraignent le critique à un travail d'épluchage pour lequel je n'éprouve qu'un goût modéré. L'épluchage ayant été fait, je me contente de conclure en disant que *Poètes d'aujourd'hui* est un ouvrage indispensable aux lettrés et tout à fait précieux par sa richesse documentaire. Et, par surcroît, aussi agréable que peut l'être un ouvrage de ce genre.

J'appelle également l'attention sur **La Poésie d'aujourd'hui (2e série)** publiée par *les Marges*. Cette Anthologie complétera utilement l'Anthologie Bever-Léautaud. On y trouvera notamment des fragments de Georges Chennevière, qui ne manquait pas de sensibilité, de Louis Codet tombé en 1914, d'Edouard Guerber qui eut un beau talent de satirique, et de Henri Hertz dont la poésie, tissée de fantaisie, d'ironie, de sarcasme et de sensibilité cachée, n'a pas été, à mon avis, mise à sa juste place.

C'est avant tout par un esprit d'équité assez rare aujourd'hui que se recommande le livre de M. François Porché : **Poètes français depuis Verlaine**. M. François Porché me paraît un esprit qui tend à exclure le moins possible. Il croit que les formes traditionnelles de la poésie n'ont pas encore dit leur dernier mot, mais il accueille les tentatives nouvelles avec sympathie. Il sait fort bien qu'une condamnation sommaire d'œuvres en apparence incohérentes et même dictées par l'esprit de mystification peut être une offense à ce dieu inconnu que les anciens n'avaient garde d'oublier. Et de fait, la poésie est une déesse qui, à la manière des dieux antiques, aime se présenter aux hommes sous d'énigmatiques travestissements. Le génie de la poésie apporte souvent avec lui je ne sais quel grain de malice et d'ironie. Pour parler des cubistes et des surréalistes, M. Porché nous donne beaucoup d'exemples concrets. Nous l'en remercions. Je cueille au hasard une image de M. Jean Cocteau qui ne manque point d'expressivité.

La mer...
Débouche bruyamment un champagne qui mousse.

Il suffit de remarquer l'inattendu de cette métaphore, son extrême concentration, la fusion rapide des termes comparés l'un dans l'autre pour s'expliquer le caractère explosif de l'évocation.

Si M. Porché loue dans son ensemble l'effort des symbolistes, il se refuse cependant à admirer béatement toutes leurs tentatives. Il reproche à certains symbolistes d'avoir feint de confondre, et cela avec quelque déloyauté d'esprit, la profondeur de pensée ou le mystère de la vie avec l'inintelligibilité de la phrase. Il est évident que quelques poètes ont été dupes d'un raisonnement simpliste : ils ont remarqué qu'une certaine manière de sentir poétiquement en nouveauté et en profondeur entraînait un certain manque de clarté dans l'expression. Ils en ont conclu qu'en rendant une phrase obscure par divers artifices, ils lui donneraient du même coup la profondeur poétique. Les choses ne s'arrangent point aussi facilement.

Peut-être M. Porché n'est-il pas assez en défiance contre quelques notions courantes. Appliquer à Francis Jammes les concepts d'homme primitif et d'ingénue spontanéité ne satisfait pas tout à fait l'esprit. Le primitivisme de Jammes est essentiellement l'acte volontaire d'un esprit très averti. Les vrais primitifs n'écrivent pas à la manière ingénue qui est le propre de Jammes. L'ingénuité des poètes modernes est un effort pour se défaire de la civilisation. Elle ressemble à l'homme primitif, tout comme l'état de nature cher à Rousseau ressemblait à l'homme qui n'a pas connu la civilisation.

La pensée de composer une **Anthologie des essayistes contemporains** est tout à fait louable. L'essai est un genre assez ingrat à cultiver. Il est à demi étouffé entre les œuvres d'art pur qui visent uniquement le plaisir et les ouvrages techniques qui étudient les questions particulières. L'essai est une méditation sur toutes les questions possibles dans la mesure où elles touchent à des thèmes généraux. Il est le moyen d'expression qui convient particulièrement aux natures qui, douées de tendances multiples, s'intéressent aux disciplines les plus variées et unissent aux aptitudes philosophiques les qualités artistiques. L'essayiste est, dans une époque donnée, l'homme d'ample culture qui est capable d'assimiler les résultats des

recherches les plus diverses et de discerner leur rapport avec les problèmes capitaux de la vie. La valeur d'un essayiste est liée à la richesse de sa culture, à la manière dont il pose sur toutes questions l'empreinte de sa personnalité, et enfin à la magie de son expression. Un essayiste de génie doit avoir le flair des problèmes de son époque et le don de faire apparaître à ses lecteurs que ces problèmes sont l'étoffe même de sa vie. On pourrait donc dire que l'essayiste est le médiateur entre les chercheurs spécialisés et le large courant de la vie. Il risque fort de ne satisfaire ni les hommes de science, qui ne le trouvent point suffisamment assujetti à leurs sévères disciplines, ni les hommes du commun, qui lui préfèrent de simples vulgarisateurs.

J'ai particulièrement remarqué dans le présent recueil les pénétrantes méditations de M. André Suarès sur le problème de l'Asie, les ingénieuses remarques de M. Gabriel Marcel sur la notion de tragique, les curieuses considérations de M. Jacques Bainville sur les rapports de la poésie et de la clarté, mais mon attention s'est portée le plus vivement sur les admirables pages que M. Léon Pierre-Quint a consacrées à l'idée de révolte. A un don précis d'analyse se joint une sorte de palpitation intérieure qui révèle que les problèmes ne sont pas examinés seulement de l'extérieur, mais qu'ils se sont véritablement posés à une sensibilité.

M. Léon Pierre-Quint nous incite à méditer sur l'idée de révolte qui tend à devenir un des thèmes les plus féconds de la littérature contemporaine. Si vous voulez voir s'exprimer en proses jaillissantes et lyriques ce thème de la révolte, lisez **La nouvelle Création** de M. Carlo Suarès. Ce livre vous frappera par son ton apocalyptique et son élan tumultueux et échevelé. Il obtient la note moderne par le mélange assez bizarre, mais savoureux, du ton prophétique à une sorte d'humour un peu gros à la vérité, mais conforme à l'essence d'un livre qui déroule un ivre tourbillon de visions hallucinées.

J'approuve fort M. Auriant de vouloir remettre en lumière cet Hugues Rebell dont le nom était tombé dans un injuste oubli, en dépit de cette prétendue équité qui règne aujourd'hui dans le monde des lettres. « Il est temps de réhabiliter Hugues Rebell », nous dit-il dans l'une des deux préfaces, denses de

pensée et alertes d'expression, qu'il donne au **Culte des Idoles** et aux **Chants de la Patrie et de l'Exil.** Je dois avouer que je connaissais peu Hugues Rebell et que j'ai lu ces deux livres avec délectation. Mon témoignage est d'autant plus désintéressé que souvent je me sens en désaccord avec Hugues Rebell. Mais comment dire cela? Je me sens en état de sympathique désaccord. Même quand je n'acquiesce pas aux idées, je me prends de sympathie pour le tour d'esprit et la forme de tempérament. La qualité des attitudes compte pour moi beaucoup plus que les idées.

Hugues Rebell est à la fois aristocrate et audacieux. Je dirais même qu'il est classique par son audace, car, pour qui est informé, le classicisme est avant tout un esprit d'audace. Un vrai classique veut à tout prix voir clair dans ce qui est et il s'exalte à voir clair jusqu'au plus cruel de ce qui est.

Avec beaucoup d'humour et beaucoup de pénétration, Rebell montre les insuffisances de Taine, mais il a tort en croyant que, derrière toutes les idées de Taine, il n'y avait pas de sensations. Les Goncourt sont joliment raillés de l'aspect étriqué qu'ils veulent imposer à l'homme de lettres, mais il y a plus de valeur humaine dans leur journal et leur œuvre que ne le croit Rebell; Flaubert est éreinté avec maestria, il conviendrait de voir cependant les éléments résistants de son œuvre, et si résistants qu'ils bravent toutes attaques; les pages sur Nietzsche sont pénétrantes et roboratives et cependant, si la qualité de moraliste de Nietzsche est bien mise en lumière, la profondeur de sa nature philosophique et métaphysique échappe à Rebell. Quant aux « idées » de Berthelot, je les lui abandonne de bon cœur.

Rebell est un esprit pénétrant, un écrivain vif, alerte, spirituel même, qui est dans la meilleure tradition française. Il lui manque un peu de justice pour ce qui ne lui ressemble pas, une certaine sensibilité relativiste et le sens qu'en présence des œuvres modernes, il faut pour les juger chercher de nouvelles mesures. Les époques changent, la littérature change. Les appareils d'examen du critique ne doivent pas rester immuables. Il manque enfin à Rebell le goût de se demander ce qu'il peut y avoir de légitime dans ce qui contredit ses certitudes. Et sa manière d'aller jusqu'au bout dans ses triomphes

idéologiques suscite à l'occasion dans l'esprit du lecteur un désir de contradiction.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Cécile Sauvage : *Œuvres*, « Mercure de France ». — André Dumas : *Poésies (Paysages-Roseaux)*, Garnier frères. — Sully-André Peyre : *Choix de Poèmes*, « Marsyas ». — Raoul Lecomte : *Suite brève*, Jouve.

C'est à coup sûr me vouer à des appréciations sévères, à l'accusation d'être un homme insensible, inintelligent, de parti pris, de mauvaise foi, intéressé, que sais-je? si je ne me range pas au nombre assez considérable de ceux qui exaltent au plus haut point la gloire littéraire, le nom de Cécile Sauvage, si j'ose hasarder des réserves et présenter des objections. Certes, il y a dans mainte page des **Œuvres** de Cécile Sauvage assez de beauté, même assez d'art et surtout assez de sensibilité pour excuser, justifier presque, l'engouement de ses admirateurs. Que Cécile Sauvage ait été un talent, ou mieux un don tout spontané, qu'elle fût sans détour, sans crainte, sans pose ni désir de se montrer différente, une femme dont la tendresse pour les siens s'exprime de la façon la plus touchante, une mère merveilleusement pénétrée de la sainteté de son rôle familial et social, qu'elle fût nativement dévote aux impressions que faisait sur ses sens la nature, il serait vain de ne pas en demeurer d'accord. Que, par des réussites heureuses, elle ait créé des poèmes ou simplement noté des sensations qu'une âme féminine et sans mélange pouvait seule songer à composer ou a recueillir parce qu'en eux et en elles se trouve enfermé quelque chose ou beaucoup du mystère ingénu et impénétrable de l'âme de toutes les femmes, rien ne saurait mieux intéresser, attacher à elle. Et cela est déjà fort beau, et cela est très grand. Mais que cela suffise pour qu'on la compare aux plus universels et géniaux d'entre les poètes d'aujourd'hui, d'hier et de tous les temps, voilà, en vérité, qui est inacceptable, voilà ce qui implique une foncière méconnaissance des éléments dont l'ensemble constitue le génie lyrique au degré le plus élevé.

Si j'inscris certains noms, Lucrèce ou Virgile, Dante ou le

Tasse, Lope de Vega, Milton ou Shelley, Gœthe ou Heine, Pouchkine ou Lermontov, Mickiewicz; — en France, la lignée sacrée de Villon à Ronsard, de Lamartine, Vigny, Hugo à Baudelaire, à Verhaeren, ou si l'on songe à telles figures, Louise Labé, Marcelline Desbordes-Valmore, sans parler de certains vivants et d'une, au moins, parmi les vivantes d'aujourd'hui, non, il est certain, à mon sentiment, que Cécile Sauvage, hantant des parages déjà fort au-dessus des domaines vulgaires et faciles, n'a pas atteint, n'a point prétendu atteindre les altitudes suprêmes. Cécile Sauvage n'a pas échappé au champ modeste de ses expériences personnelles. Elle en a ressenti en elle-même le caractère sacré, elle l'a mis en valeur parce qu'elle éprouvait divinement le besoin de fixer par un chant rythmé et imagé les émotions dont débordait son cœur. Elle n'avait pas assez d'ingénuité, ni peut-être d'ignorance pour n'être l'égale que d'un tourneur naïf, quasi-inconscient, de chansons populaires, elle n'avait pas le talent, acquis ou non, qui est indispensable à former le poète de haut rang.

Qu'on objecte à ce que j'avance la nature du génie particulier à Desbordes-Valmore ne servirait encore qu'à souligner le malentendu. Les grands cris frénétiques, passionnés de douleur et de détresse, qu'ont tirés de sa lyre les circonstances où sa pauvre vie s'est débattue, nous secouent et nous glacent dans l'extase éperdue, parce qu'ils dépassent les possibilités et les prévisions, ils révèlent quelque chose de l'au-delà, ou, si l'on y consent, un peu du dieu en lequel l'homme et son destin sont figurés et enclos. Ces cris merveilleux de vérité, de douleur, de force expressive contiennent en eux la magie à la fois d'être issus de nos douleurs terrestres, palpitantes et cachées et de nous joindre à ce qui nous dépasse et nous domine, par une force lyrique, qui fait que ce n'est plus un être qui s'y exprime, mais l'ensemble vibrant de tous les êtres exposés aux mêmes maux, aspirant à un bien égal.

Cécile Sauvage était une simple femme, humble, sincère, sensitive et véridique, on ne saurait rendre un hommage trop fervent à la femme, à la mère qu'elle a été et dont ses vers nous suscitent la ressemblance touchante; mais elle manque d'universalité; elle est, si l'on veut qu'ainsi je me résume, un exemple, un noble et bel exemple, elle n'est pas une preuve.

La louer, rien de mieux ni de plus équitable, l'exhausser à la comparaison de ceux en qui la puissance de l'intellect égalait la force inventive des sons et des formes ou l'émotion même la plus mystérieusement humaine, c'est une exagération par quoi l'on aboutit à lui faire tort. Elle est certes intéressante, curieuse, attachante; je la situe dans la catégorie des poètes particuliers, qu'on reprend, dont on s'enchante à de certaines heures, non parmi les indispensables dont nulle pensée ne saurait se passer sans déchoir.

En un volume, **Poésies (Paysages. Roseaux)** André Dumas réunit ou, mieux, a fondu ses deux recueils lyriques. Il l'a pu sans dommage et sans crainte. Dès les premiers vers qu'il a publiés, sa maîtrise d'ouvrier, réfléchie et souple, était établie avec la même tranquille sûreté que dans ses productions les plus récentes. Les circonstances seules, ou, plus exactement, le rappel variable de joies douces ou de douleurs passées font moduler l'instrument sur des tons aux nuances différentes. André Dumas n'est pas, sans doute, un visionnaire aux envolées éperdues et audacieuses. Il chemine avec sagesse parmi les hommes de son temps, recherchant l'ombre des pelouses heureuses. Mais des deuils se sont abattus sur son âme et l'ont troublée; sa quiétude s'en est, pour ainsi dire, émue d'étonnement farouche et d'une toute pensive mélancolie, trempée de tristesse. Le poète du souvenir, à qui plaisent les calmes paysages, dès qu'il s'est éveillé aux heures tendres et inquiètes, a recherché de préférence les songes automnaux; le rythme de sa vie se confond en ses amours, comme son idéal de poète se mêle à la vie de chaque jour, à la vie normale qu'il aime pour sa continuité aisée, comme fluide, mais en se dérobant à ses heurts brutaux, à son égoïste insouciance. Toujours égal à soi-même, en sa pensée comme en les nuances de sa facture, André Dumas s'enchante lui-même aux pensées douces qui lui viennent de ses méditations, de ses souvenirs ,peut-être même de ses regrets, et, soumis, souriant, aux choses de la vie, il ne redoute pas la mort qu'il attend du cœur le plus ferme. Aussi peut-il dire qu'un mystérieux accord l'unit aux êtres autour de lui, à l'atmosphère,

Des souffles parfumés me frôlent le visage,
Et mon âme est un peu l'âme du paysage.

« Sous le signe de Marsyas », le **Choix de Poèmes** de M. Sully-André Peyre. Je ne sais de ce poète que peu de chose, sinon que, depuis, des ans, là-bas, au Cailar, dans le Gard, il publie courageusement une gazette littéraire, intéressante parce que entièrement désintéressée et sincère, généreuse et indépendante, sans aucun souci de la mode ou des dénigrements de bon ton. On y loue, en donnant parfois ses raisons, Hugo, on n'y méprise pas de parti pris Renan; on y discute non moins Proust qu'André Gide, on ne pâme point sur un mot d'ordre, on ne dédaigne jamais, on ne blâme qu'après avoir lu et entrevu ou, mieux, compris. Le culte de l'idée y règne absolu, plutôt que le culte du verbe, auquel, cependant, on n'est point tout entier insensible. Aux côtés de M. Sully-André Peyre, on y distingue des proses ou des vers de M. Daniel Saurat, de M. Florian Delhorbe, de M. Georges Lafourcade, auteur de ce patient et très tendre poème qu'il intitule *Edéa*. Très petit nombre de collaborateurs. M. Peyre y donne, outre des études critiques sereines et judicieuses, des poèmes en langue française, en langue provençale, en langue anglaise. J'entrevois par ce que je sais quasi à tâtons de la langue anglaise, par ce que je devine de la provençale, que les mérites du poète dans les trois idiomes s'équivalent, mais je m'en tiens au domaine des poèmes écrits en français, terrain pour moi le moins aventureux.

M. Peyre est un poète philosophe, penseur. Il mène dans son triptyque une méditation consciente sur la vie, sur l'amour, sur la mort. La noblesse de son âme y apparaît très pure, mais il se montre moins que Sully-Prudhomme insoucieux de l'apparence extérieure et du chant ,moins renfermé ou monotone que Paul Bourget, par exemple, dans ses *Aveux*, quoique pareillement distingué. S'il peut, d'une part, se rendre ce témoignage :

> J'ai pris soin de celer dans une ombre voulue
> La forme de mes vœux, le spectre de mes jours...

il sait animer gracieusement un paysage et ranimer les visions d'un mythe d'autrefois en vers de onze syllabes fort habiles, tandis qu'il aperçoit d'un blanc cygne qui glisse s'illuminer

> Le bois solitaire et le profond étang...

Bien des morceaux élégants et aisés se remarquent dans la **Suite brève** de M. Raoul Lecomte. D'abord le recueil abonde en citations, dont plusieurs paraissent judicieusement choisies, de vers d'autres poètes connus et appréciés. M. R. Lecomte a peut-être tort d'écrire ou de laisser ses typographes imprimer le nom de Théophile Gautier avec la traditionnelle adjonction de la lettre H : *Gauthier*, ou de retrancher une fois la lettre L au nom de Stuart Merrill, alors que, d'autre part, il prend le soin minutieux de ne pas laisser passer un nom propre dans ses poèmes sans s'assurer, quand il le faut, au moyen d'une note, que son lecteur ne pourra ignorer de qui il parle. Mélange singulier de précision méticuleuse et de nonchalance indifférente, c'est aussi la raison pour laquelle, à côté de petits poèmes musqués presque trépidants, évocateurs de fêtes galantes, on rencontre dans ce recueil tant de morceaux nés et menés comme au hasard, sans que l'auteur luimême semble s'y être intéressé. Qu'il ait une sensibilité, des ressources de poète, cela ne fait aucun doute, mais si le génie est une longue patience, je crains que M. Raoul Lecomte ait fort à faire avant d'atteindre au génie. Il croit, je suppose, plus à l'improvisation qu'au travail, c'est là son tort.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Drieu La Rochelle : *Une femme à sa fenêtre*, Editions de la Nouvelle Revue française. — Louis Guilloux : *Dossier confidentiel*, Bernard Grasset. — Abel Hermant : *Epilogue de la vie amoureuse*, E. Flammarion. — Marc Chadourne : *Cécile de la folie*, Librairie Ulon. — Joseph Delteil : *Les chats de Paris*, Editions Montaigne. — Maryse Choisy : *Le vache à l'âme*, Editions du Tambourin. — Marcel Aymé : *Brûle-Bois*, Editions de la Nouvelle Revue française.

M. Drieu La Rochelle a beaucoup de talent; mieux que du talent peut-être, du tempérament, et il y paraît à son nouveau roman : **Une femme à sa fenêtre**, que je préfère à *Blèche* qui m'avait, pourtant, beaucoup plu. Mais M. Drieu La Rochelle n'est romancier qu'accessoirement, ou par raccroc. J'entends qu'il n'est pas un romancier-né. S'il a de très beaux dons de psychologue, il est trop préoccupé de dire quelque chose qui stimule l'esprit, quand il prend la plume, pour se borner au

rôle de peintre des caractères et des mœurs, et surtout de conteur. Il est stendhalien, en outre, comme nombre de ses contemporains; mais il sait pourquoi il l'est, et il nous le fait bien voir par la façon dont il exalte l'énergie et l'amour de la vie, l'avenir aux dépens du passé, dans le présent livre. Une femme du monde, mal mariée, et qui a eu de gros déboires sentimentaux, Margot Santorini, recueille une nuit, à Athènes, dans la chambre de l'hôtel où elle loge, un bolchéviste poursuivi par la police, Michel Boutros. Non contente de lui avoir ,ainsi, évité la prison, peut-être pis, elle veut favoriser sa fuite jusqu'à Patras, en automobile... On ne saurait n'être généreux qu'à moitié. Mais c'est qu'elle aime; et elle accompagne le fugitif... Que cette belle jeune femme triomphe de la méfiance intellectuelle de Michel, de son hostilité morale à l'égard de la classe qu'elle représente, après avoir évoqué, à Delphes, l'ardent souvenir de la Pythie, chère à M. Paul Valéry, faudra-t-il voir là une preuve de l'accord possible de la nature avec les jouissances nouvelles qui aspirent à la direction du monde? Je n'en suis pas sûr. L'homme que Margot admire en Michel, ce n'est pas tant, il est vrai, le représentant de l'idéologie léniniste qu'un transfuge de sa classe, un révolté qui ne cherche, en individualiste, qu'un meilleur emploi de sa force dans le communisme... Michel ne raisonne ni ne sent, surtout, comme un véritable affilié à l'Internationale. Il y a de la passion dans sa critique négative de la société capitaliste, et ce qu'il reproche, surtout, aux bourgeois, c'est la médiocrité de la vie qu'ils mènent. Je lui trouve plus de ressemblances avec un anarchiste de 1900 qu'avec un doctrinaire communiste d'aujourd'hui. Combien de jeunes gens privilégiés sont comme lui qui trahissent les intérêts de leur classe en ne se jetant dans la politique extrémiste que par snobisme et romantisme — si les deux mots ne jurent pas ensemble?... Michel est, d'ailleurs, plein de contradictions, et émet force paradoxes, au cours des longues discussions (un peu artificielles, de surcroît) qu'il a avec Margot, le mari et un ami de Margot. Il n'a pas confiance dans les hommes, mais dans une idée, dans « un grand élan de la vie » (j'allais écrire le mot avec une majuscule...) Encore une fois, c'est un passionné; et pourtant, il affirme que l'utilité engendre et commande la

beauté. Cette beauté, dit-il, le Parthénon, les cathédrales ne la revêtirent qu'à leur mort... Leurs constructeurs ne s'occupaient pas d'esthétique; ils obéissaient à la nécessité... J'abrège. On le voit : Michel, qui subordonne l'un à l'autre deux principes ayant toujours agi de pair et indépendamment, s'atteste bourré des idées, positives dans leur essence, mais arbitraires, au nom desquelles les maîtres de la Russie gouvernent en louchant vers l'Amérique... Il ne se rend pas compte que ces idées, qui ne sont pour lui que des stimulants, l'ont dépassé — ont dépassé le stade sentimental où il s'attarde encore — chez les théoriciens amoraux qui tentent de les appliquer. Son cas est curieux; et en l'analysant, en le décrivant, plutôt, M. Drieu La Rochelle nous fournit un des documents les plus caractéristiques de l'époque. Son livre est de ceux, du reste, qui présentent, du malaise et de l'incohérence de notre temps, un tableau exact. Il est amer et vibrant. Riche de sève et perspicace. Un peu prolixe, peut-être, et négligé, en dépit de ses recherches et de ses trouvailles où la solidité de la syntaxe est sacrifiée à la mobilité de l'impressionnisme. Si le but de M. Drieu La Rochelle était, comme il l'a dit, d'étudier le problème des limites de l'amour, il l'a dépassé. C'est à son éloge, et cela prouve que sa pensée est de celles qui couvrent un large champ quand elles se déploient. Enfin, il a réussi, en Margot, un portrait de femme vraiment admirable. A lui seul, ce portrait suffit à mettre son roman hors de pair.

C'est, comme Michel Boutros, un révolté ou, plutôt, un dégoûté des hommes que M. Louis Guilloux nous présente, et fait parler à la première personne dans **Dossier confidentiel**. Ce jeune homme — qui avait quinze ans, lors de la guerre — est un anarchiste, de l'espèce de ceux qui réclamaient Jésus pour un des leurs, mais, en même temps que la misère du monde l'attendrit, sa laideur et sa méchanceté l'écœurent et lui inspirent bientôt de la haine. Il sort de la petite bourgeoisie. Son oncle est une brute. Sa tante, que celui-ci terrorisait, a sombré dans le chagrin et s'est mise à boire; et dans la petite ville où il exerce les modestes fonctions de répétiteur, il loge et prend ses repas dans une auberge avec des gens médiocres et odieux. Il a rêvé d'on ne sait quelles actions héroïques, pour prêcher d'exemple, et changer l'âme de ses

semblables, stimulé par l'attitude d'un camarade de collège qui s'est engagé pour trouver la mort à la guerre; puis excité par une gamine violente et despotique chez qui — la chose est fréquente parmi les créatures de son sexe — l'exaltation cérébrale n'est qu'une manifestation de la sensualité... Il est faible et velléitaire; timide, avec des accès de courage; inquiet, désaxé, peut-être, et c'est à l'idée d'un vol que, dans son désarroi, il finira par s'arrêter pour pouvoir bâtir la maison — non du berger, mais du misanthrope. La fatalité le fera, alors, causer accidentellement la mort d'un homme, et il deviendra fou. Le récit de M. Guilloux est très sincère et très émouvant; d'une sensibilité d'essence celtique, plus féminine que virile, délicate et ardente, et que l'on sent qui domine l'intelligence — un peu vain, comme tout ce qui relève du cœur et n'est pas gouverné par la raison; mais d'un artiste et d'un écrivain. M. Guilloux s'impose à l'attention des lettrés; mais je doute qu'il ait du succès auprès du public. C'est qu'il peint de petites gens. Si son anarchiste était un homme du monde, ou s'il évoluait dans des salons et des palaces, on trouverait piquants ses propos. Ils seraient autres, d'ailleurs, moins naïvement sentimentaux... Les lecteurs qui assurent la fortune d'un livre et la gloire d'un auteur n'aiment pas qu'on les fourvoie en mauvaise compagnie, quand on ne leur fait pas faire, en pornographe, une sorte de visite des bas-fonds. Aussi bien, M. André Thérive se trompait-il quand il disait dernièrement, dans *Le Temps*, que si Charles-Louis Philippe avait vécu, il serait riche, à présent. Il vivoterait, à peine. Un écrivain (je donne au mot son sens le plus relevé) ne saurait prendre dans le peuple ses modèles sans risquer de n'être lu ni dans les salons, ni « à la ville », ou dans la rue...

C'est le même homme qui nous contait la perte douloureuse d'une amitié dans *La flamme renversée*, que nous retrouvons, aujourd'hui, dans **Epilogue de la Vie amoureuse.** M. Abel Hermant tient à son personnage, et il a de bonnes raisons pour cela, un tel personnage ressemblant à s'y méprendre au savant M. Lancelot, lui-même... Cette fois, après avoir perdu une affection qui le reportait aux plus belles années de sa vie, le héros de M. Abel Hermant informe sa correspondante d'outre-tombe qu'il a renoncé à un amour qui, lui aussi, lui

rendait la jeunesse... Mais que de chemin parcouru de cette perte à ce renoncement! On comprend mieux, à présent, cette conversation extra-terrestre qui surprenait un peu dans *La flamme renversée.* M. Abel Hermant fait son personnage jeter un pont, qu'il se dispose à franchir, entre les Champs-Elysées d'ici, où il égare volontiers ses pas, et les Champs-Elysées d'en haut... On songe aux vers du poète :

> Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre,
> Elle, à demi vivante, et moi, mort à demi...

Entre Elaine Haubourdin et Jacques Nointel, son fiancé, le héros de M. Abel Hermant apprend à se résigner. Mieux : à se détacher des êtres les plus désirés avec juste ce qu'il faut de mélancolie pour n'être pas qu'un philosophe à qui il n'en coûte rien de faire montre de sagesse. Il s'élève jusqu'à ces régions « hautes et froides » dont il parle, et où il se sent pleinement à l'aise, lors même que la passion l'agite; et c'est sur le ton d'un marivaudage intellectuel qu'il nous entretient de son noble effort d'épuration. Il y a bien de l'esprit et du meilleur ton, de l'insolence et la plus distinguée, dans ce marivaudage que l'on peut dire d'un stoïcien et d'un dandy, mais qui sait ne jamais franchir la limite du pédantisme et de la préciosité.

Cécile de la folie, l'héroïne du nouveau roman de M. Marc Chadourne, est une pianiste, en qui semble s'être incarnée l'âme de Schumann. Elle est exaltée et pure, et c'est sur le plan de la spiritualité la plus altière qu'elle s'est unie à François, son disciple. Mais François n'est pas capable de trouver le bonheur dans ce mariage mystique. Il défaille sur les cimes où Cécile l'enlève, et son instabilité ne peut s'accommoder de la constance qu'elle exige. Si j'ai bien compris M. Chadourne, François manque de l'héroïsme qui lui serait nécessaire pour rester fidèle à ce meilleur de lui-même que lui a révélé son union avec Cécile. Ce croyant est, par mains côtés, un profane, et comme Cécile se néglige, bientôt, toute aux soins que réclame d'elle son père malade, il la trompe et lui ment, si bien qu'un jour, excédée, elle se tue... Comme dans *Vasco*, M. Chadourne s'atteste encore, ici, tout imbu de littérature. Je retrouve en lui plus d'un trait des esthètes britanniques, et

sa langue musicale est elle-même d'une élégance, non à vrai dire précieuse, mais maniérée, comme la peinture des préraphaélistes. Il y a plus de vérité et de vie, cependant, dans *Cécile* que dans *Vasco.* M. Chadourne a écrit là une œuvre émouvante, *suggestive,* comme on disait, précisément, du temps de Burne-Jones, et qui témoigne de la distinction de son esprit.

Le petit provincial (est-ce M. Joseph Delteil?) débarque dans la capitale. Il chante **Les chats de Paris**, les boulevards, les ponts, la sainteté de Paris... Il chante; façon de parler. Il bonimente, et bat de la grosse caisse. Mais peut-être y a-t-il de la sincérité chez M. Delteil, et faut-il la trouver dans le plaisir qu'il prend à développer, développer son thème et sa phrase comme une chaîne d'arpenteur. On se fatigue plus vite que lui, sans doute, de son verbalisme, encore que les excentricités amusent, et, parfois les images séduisent dont il l'accidente. C'est que ce verbalisme est facile et trahit le procédé. J'en vois la preuve dans le chapitre même qui donne son titre au nouveau volume de M. Delteil : le matou de Mme Durand, le minet de la bonne, les chats des Champs-Elysées, du Champ-de-Mars, du Bois de Boulogne, du Luxembourg et des Batignolles, tous marqués du caractère de leurs maîtres ou représentatifs de leurs quartiers... Cela n'a guère plus de valeur qu'un exercice de rhétorique.

Qu'on veuille rivaliser d'extravagance ou d'audace avec M. Delteil, cela semble une gageure. Tel est, cependant, le propos de Mme Maryse Choisy qui, dans **Le vache à l'âme**, refait à sa manière *Elle et Lui* pour confronter les deux romantismes, celui de 1830 et celui de 1930. Il y a un couple d'écrivains dans *Le vache à l'âme* comme dans *Elle et Lui,* et aussi un Italien qui joue le rôle de Pagello... Mais il s'en faut que Mme Maryse Choisy écrive comme George Sand (et je ne dis pas cela pour humilier George Sand...) Je le répète : Mme Maryse Choisy pastiche Delteil. Elle a l'air de le parodier. M. Delteil disait de je ne sais plus quelle artiste : elle peint avec ses seins. De son héroïne, Mme Maryse Choisy dit : elle écrit avec son sexe... Voilà le ton. Sans doute, Mme Maryse Choisy se propose-t-elle d'épater le philistin. Qu'elle y réussisse ou non, ce n'est pas notre affaire.

J'ai moins goûté que *La table-aux-crevés*, **Brûle-Bois** dont M. Marcel Aymé nous présente une réédition, et qui conte l'histoire d'un doux ivrogne et d'un fou qui cherche Dieu. Brûle-Bois a-t-il trouvé dans le vin la divinité dont la découverte tourmente Beudot? N'est-il pas cette divinité elle-même? Ce sont des questions que l'on se pose dans la crainte que le livre de M. Marcel Aymé ne recèle un sens profond que l'on n'aurait pas pénétré... Mais, peut-être, M. Marcel Aymé n'a-t-il rien voulu dire de plus que ce qu'il dit? Son livre est assez décevant, encore que d'une narration verveuse et spirituelle.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Barricou; 3 actes, 4 tableaux de M. Jacques Deval à l'Athénée. — *L'Ecole des Charlatans;* 4 actes de MM. Tristan Bernard et Albert Ceinturier; *Le chapeau chinois*, un acte en vers de M. Franc-Nohain, à l'Odéon. — Notice de *Critile* sur le premier acte d'*Hamlet* traduit par M. André Gide. — *Et vive le théâtre;* 2 actes de MM. Sacha Guitry et Albert Willemetz, au Théâtre de la Madeleine. — *Au Temps des Valses;* 3 actes, 4 tableaux de M. Noël Coward, adaptés par M. Saint-Granier, à l'Apollo.

On voit chez M. Jacques Deval plus que chez tous autres une application à chercher d'où vient le vent et à le recevoir en poupe. Il aspire à chausser les escarpins de Robert de Flers. Il n'y est pas encore parvenu avec **Barricou.** Mais il n'a pas non plus complètement échoué. Du reste, quand on moque nos parlementaires, on obtient sûrement l'acquiescement du public. J'ai parfois pensé que si l'on installait un micro de T. S. F. à la Chambre des Députés, ce serait, de tous les coins du pays, une jolie révélation et une jolie huée. Voilà une chose dont je suis bien assuré qu'aucun pays ni aucun régime ne la permettra jamais.

Chez M. Deval, la satire ne produit pas grand effet. Invraisemblance des postulats, relâchement dans la forme. L'action est aussi fantaisiste que pauvre. Barricou, député radical, rencontre une jeune journaliste anarchiste qui l'a vilipendé. Ils se livrent à une active controverse d'où il sort avec un œil poché, et elle avec un poignet foulé. Après ce contact, les deux antagonistes se prennent, l'un pour l'autre, d'une toquade subite et violente. Après quelques heures d'ivresse, le député apprend qu'une crise imprévue le fait garde des Sceaux. La

politique le reprend aussitôt tout entier. Pour faire plaisir à un groupe qu'il veut ménager, son premier soin est de donner l'ordre d'arrêter l'amie dont il vient de quitter le sein. (Elle était sous le coup d'une condamnation à trois mois de prison pour délit de presse). Mais un sage de la pièce, tout fraîchement nommé ambassadeur à Vienne, obtient par téléphone la grâce de la jeune femme, qui l'accompagnera à Vienne en qualité de secrétaire particulière.

§

Ce n'est pas une satire des médecins que nous présente l'**Ecole des Charlatans**, mais celle des malades imaginaires, et des établissements plus industriels que sanitaires qui exploitent leurs manies.

Nous sommes en Suisse, dans une clinique flanquée d'un hôtel de luxe et d'un casino. Défilé de malades beaucoup plus imaginaires encore que celui de Molière. En remplacement d'un vieux médecin qui se gardait de contrarier leurs lubies, arrive un jeune docteur aussi consciencieux que savant. Il prescrit à tous les faux malades de rentrer dans leur foyer. Du coup, l'hôtel, le casino et la société d'exploitation sont menacés de ruine. Le conseil d'administration s'émeut et s'apprête à liquider le docteur. Mais tout s'arrange dans un dénouement providentiel. Survient une famille de très riches Américains du Sud. Le docteur les reconnaît atteints d'une maladie grave, spéciale aux tropiques, et très intéressante pour le clinicien. Il les retiendra donc, et promet de les guérir à la longue, ce qui attirera à la station une brillante clientèle de Chiliens, Brésiliens, etc... Mon bonheur (relatif) serait sans mélange si quelque chose nous indiquait que, devant le peu de succès pratique de sa première manière, le docteur, après avoir renvoyé le premier stock de malades imaginaires, aurait eu assez d'à-propos pour en inventer de nouveaux, mieux selon sa spécialité. Mais hélas, non : simplement la vertu s'est trouvée récompensée.

Voici, également avec la même apothéose, un badinage en vers de mirliton, mais alertes, spirituels, rimés gentiment, sans prétention et libres. **Chapeau chinois.** Un grand mandarin a imposé la condition suivante aux prétendants à la main de

sa fille, afin de lui assurer un mari de caractère pondéré : coiffé d'un chapeau chinois, le candidat devra donner un baiser à la jeune fille, sans que les clochettes résonnent. Sinon, le pal! L'alternative est extrême. Deux concurrents hésitent et veulent prendre tout leur temps pour s'exercer au port bien équilibré du chapeau chinois. Un troisième, plus épris et plus brave, affronte aussitôt l'épreuve, et il réussit : le chapeau chinois, imposé par le père n'avait pas de battants à ses clochettes. L'idée n'est pas sans grâce.

Ainsi vont les représentations successives, à peu près toutes aussi insipides que les trois exemples dont je viens de parler, bien qu'il n'y ait rien à en dire. Il est bon de temps à autre de laisser voir, sans commentaire, le pain quotidien du critique. Il est parfois singulièrement rassis.

§

Nos lecteurs se rappellent peut-être que nos remarques sur *Hamlet* et son interprétation nous ont valu une intéressante contradiction de M. André Gide (*Mercure* du 16 mars 1928) où, entre autres choses, il nous apprenait qu'il avait entrepris la traduction d'*Hamlet,* à laquelle il avait renoncé après qu'il eut terminé le premier acte. Ce premier acte est paru dernièrement, dans la revue *Echanges* (1). J'en parlais ces jours-ci avec notre collaborateur et ami Critile, qui a bien voulu, sur mon désir, résumer quelques-unes de ses remarques à ce sujet pour nos lecteurs :

« *Il y a grand avantage à venir le premier* », a dit quelqu'un. Oui, le plus souvent. Mais, en matière de traductions, c'est tout le contraire. Quiconque s'est mêlé de traduire avouera combien il y a intérêt à trouver le chemin déjà frayé. Or, il existe pour *Hamlet* une trentaine de traductions françaises, outre les nombreux travaux des commentateurs anglais. Pour faire aujourd'hui une traduction d'*Hamlet,* correcte et bien lisible, il n'est donc pas besoin d'être un angliciste, ni même un écrivain supérieur. Aussi, constater simplement que la traduction du premier acte d'*Hamlet* par M. André Gide est exempte d'erreurs, fidèle, et écrite en bonne langue, ce ne

(1) Fourcade éditeur.

serait en faire qu'un trop mince éloge. Le mérite particulier ne pouvait consister qu'à surpasser en quelques détails les devanciers les plus autorisés. M. Gide y a réussi en maint endroit. Il a visé, ce semble, à faire une traduction pour le théâtre, tout en serrant de près le texte, sauf à s'écarter légèrement de la stricte littéralité dans des cas où elle serait étrange ou obscure. Et je crois que c'est là le meilleur point de vue, quand on ne s'adresse pas spécialement à un public de professionnels ou d'étudiants, pour lequel il faudrait une édition annotée.

M. Gide a évité certaines erreurs générales de tel ou tel de ses plus estimables devanciers. Ainsi, il n'a pas suivi MM. Marcel Schwob et Eugène Morand, qui, sous le prétexte que Shakespeare écrivait au temps d'Henri IV et de Louis XIII (chronologie n'est pas analogie!), ont prodigué les archaïsmes bizarres, tels que : « les mots enlinceulés ululèrent et marmonnèrent ». Ainsi encore, tandis que M. Derocquigny, pour plus de conformité avec l'original, s'est astreint à traduire en vers blancs, M. Gide s'est contenté d'une prose bien rythmée. Avec raison, car le vers blanc est une déception pour l'oreille française, qui attend toujours la rime.

Passons aux observations de détail. Dès le début, nous trouvons un exemple des libertés — rares et restreintes — que M. Gide prend avec le texte, dans un intérêt scénique :

BERNARDO. — Rien vu, rien entendu?

C'est plus vif et plus naturel que ne le serait le mot à mot de : *Have you had quiet gard?*

Autres exemples d'heureux raccourci :

POLONIUS. — Pense avant de parler et pèse avant d'agir. (*Give thy thoughts no tongue, — nor any unproportion'd thought his act.* — Ne donne pas de langue à tes pensées, ni d'exécution à des pensées irréfléchies (Georges Duval.)

POLONIUS. — « Et ne galvaudez pas vos loisirs à bavarder avec le prince Hamlet. » (*I would not... have you so slander any moment leisure—as to give words or talk with the Lord Hamlet.*) — Je désirerais vous voir éviter de faire de votre plus petit moment de loisir un aussi mauvais usage que celui de parler ou d'échanger des promesses avec le seigneur Hamlet. (Em. Montégut.)

Toutefois, si M. Gide se proposait, comme nous le pensons, de faire œuvre de théâtre, il nous semble avoir cédé, ici et là, soit à un scrupule excessif de littéralité, soit à la recherche de l'expression rare :

LE ROI. — Encore bien que la mort de notre cher frère laisse un verdoyant souvenir. [Pourquoi ce *verdoyant*, qui est précieux et même équivoque? *The memory be green*, dit Shakespeare. *Green* n'est-il pas pris tout bonnement dans le sens de *frais*, comme dans *green wound, green cod*, etc.?]

HORATIO. — « De garde au désert mort de la minuit ». [C'est la traduction littérale de : « *On their watch—In the deadvast and middle of the night.* » Mais un à peu près plus simple et plus clair ne serait-il pas préférable?]

LE SPECTRE. — ...dont les dons naturels semblaient des *mendiants* auprès des miens. [Shakespeare dit, sans préciosité : « *whose natural gifts were poor—to those of mine...*]

On peut noter aussi, dans le même ordre d'observations :

Le roi fait *carousse*.
Prête une grave *audience*.
L'explication *princeps*.

Permettons-nous encore deux menues chicanes :

HAMLET. — Pourquoi les pesantes mâchoires de marbre de ce sépulcre... se sont-elles ouvertes pour te *vomir* à neuf sur le sol? [*Rejeter* serait, à la fois, moins réaliste et plus littéral : « *to cast thee up again.* »]

HAMLET. — Mais, pour votre désir... *tâchez voir* à le maîtriser! [Était-il besoin d'un emprunt au vocabulaire des sous-off.? « *O'ermaster't as you may!* » « Maîtrisez-le de votre mieux! » Montégut.]

En définitive, nous n'attachons nous-même aucune sérieuse importance à ces petites critiques, destinées surtout à témoigner de l'attention que nous a paru mériter le travail de M. Gide. Concluons que, dans son ensemble, cette traduction surpasse toutes celles des devanciers, notamment au point de vue scénique.

Nous exprimons le vœu que l'auteur se décide à nous donner les quatre actes suivants. On posséderait alors une traduction d'*Hamlet* définitive, et s'imposant à tous les directeurs de théâtre.

§

M. Guitry fils vient de reprendre ses exhibitions personnelles au Théâtre de la Madeleine. Son cuisant déboire avec *Histoire de France* l'a aigri. Il en parle abondamment dans sa Revue, tout en adressant au public des flatteries de courtisan qui ne se « fiche » plus du monde, ce qui est mauvais signe. C'est encore une suite de tableaux qui montrent surtout que le plus célèbre des m'as-tu-vu tourne au vinaigre. Le plus amusant de ses sketchs — mais pas de la manière qu'il l'aurait désiré — est celui où, grotesquement grimé et dans un équipage de pauvre hère, il fait servir directement son théâtre et sa personne à ses rancunes d'auteur en déveine. M. S. Guitry a toujours été condamné par la limite de son talent à ne représenter jamais que lui. Ainsi se montre-t-il plus sévère envers lui-même que ne l'a jamais été le plus juste des critiques qui l'ont empêché de dormir.

§

L'Apollo, depuis quelque temps, a pris la formule des « pièces à grand spectacle ». Nous n'aimons guère ce choix de la part d'une femme de théâtre éminemment intelligente, sympathique, et animatrice infatigable (sans parler de son art personnel si accompli). Quand on l'a vue, sur le plateau, donner à ses acteurs et à ses figurants le résumé de ses observations à la fin d'une répétition, puis ses blâmes ou ses félicitations, ses indications, avec l'autorité naturelle d'une patronne, la netteté familière et simple d'une camarade plus expérimentée, on est conquis au travail, à la manière de Jane Marnac, directrice.

Son nouveau spectacle semble attirer la clientèle et plaire (je n'ai pu assister qu'à la 8e ou 10e représentation) malgré que la presse n'ait pas été favorable. Mais je ne serais pas étonné qu'aujourd'hui un public, point si bête, ne prenne à rebrousse-poil les avis de la critique, allant voir ce qu'elle décrie et s'abstenant à ce qu'elle encense. **Au temps des Valses** est une enseigne qui permettait et promettait bien des agréments pittoresques et sentimentaux. Parmi les modes charmantes et désuètes d'une époque représentée en deux actes — entre

deux autres actes modernes, — parmi les mœurs du passé confrontés à ceux d'aujourd'hui, on ne s'ennuie pas. Oh, l'invention est assez nulle, mais ça n'a pas d'importance. Avec l'oreille et le côté visuel, abondamment satisfaits, cela suffit. A la vérité, la conception de la mise en scène en général n'est pas à souhait. Tout le monde joue la plupart du temps avec une ironie trop acusée, alors qu'il faudrait, certes, du sel, mais aussi quelque sensibilité, voire les quelques petits nuages de mélancolie qu'une telle évocation rétrospective comporterait très à propos. Mme Marnac, elle-même, n'échappe pas à cette sécheresse. Elle chante une valse syncopée avec une moquerie appuyée qui est une erreur. Par contre, on a mis de la tristesse aussi fort mal à propos et au centre même de la pièce, à l'endroit où tout étant à l'apogée du rutilement, il était tout à fait inopportun d'y jeter une douche macabre, qui fait tout juste l'office d'extincteur: Lorsque, après tout un acte nerveux et allant *crescendo*, le train trépidant aboutissant à un « French-cancan » endiablé, exécuté par des filles spécialistes du bal Tabarin, tout cela se termine sur une mélancolique tuerie sans couleur, c'est une sombre erreur, une maladresse inconcevable. Il fallait bouffonner cela, que diable! pousser l'amant tzigane et jaloux, le capitaine autrichien ivrogne, salace et bretteur, jusqu'à la clownerie; et que le coup d'épée de celui-ci transperçant celui-là, soit exécuté en une large pitrerie. Je ne suis pas contre le violent quadrille des demoiselles du Tabarin; mais je signale l'inadvertance qui a fait suivre aussitôt cela d'une impression chagrine en fin d'acte. Ceci dit, personnellement, ça ne me gêne pas.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Dr George Montandon : *Création, Evolution, Transformisme;* Revue Mondiale, 1er février 1930. — George Montandon : *L'Ologénèse humaine* (Ologénisme) ; F. Alcan.

Le Dr George Montandon est en train de prendre rang parmi les anthropologistes en vue. J'ai déjà rendu compte ici de son livre sur les Aïnou et de ses articles sur un Singe anthropomorphe d'Amérique. Je tiens à signaler sa critique très

serrée du récent ouvrage de Vialleton, parue dans la *Revue Mondiale* sous le titre : **Création, Evolution, Transformisme.**

M. Montandon donne, pour le Règne animal, les approximations suivantes : il y aurait environ 10 embranchements, 100 classes, 1.000 ordres, 10.000 familles, 100.000 genres et 1.000.000 d'espèces. Si Vialleton avait raison, il faudrait « en déduire mathématiquement quelque chose comme 10.000 créations apparentes, indépendantes et échelonnées dans le temps ». Mais, se demande M. Montandon, comment Vialleton s'explique-t-il sur la façon dont il conçoit l'origine des lignées indépendantes?

On lit à la page 344 de l'*Illusion transformiste*, de Vialleton : « Tout se passe comme si les germes de ces floraisons successives, issus d'une même formation ou création préalable, avaient été répartis de façon à n'éclore que successivement au temps voulu. » Une création préalable, unique semble-t-il, aurait produit tous les germes! Une telle création devrait forcément avoir eu lieu au plus tard lors de l'éclosion de la première lignée, avant même l'ère primaire. Ainsi, par exemple, le germe de l'Homme, ou bien se serait maintenu intact pendant plusieurs dizaines de millions d'années, du Primaire au Quaternaire, ou bien se serait reproduit au cours des âges, mais sans que sa forme évolue, jusqu'à son éclosion au Quaternaire. Mais alors, comment s'est faite cette éclosion, si l'on fait abstraction de la volonté divine?

La thèse de germes indépendants n'a rien d'ailleurs d'original.

Vialleton n'a pas dû faire grand effort d'imagination pour la prendre à Giuseppe Sergi. Polygéniste et polyphylétiste, c'est-à-dire partisan des origines multiples ayant donné des lignées indépendantes, Sergi admet un nombre considérable d'éclosions dispersées sur l'espace du globe et échelonnées dans le temps; il considère même des lignées indépendantes pour les genres et les espèces, toutes ces lignées dérivant de germes qui naissent d'une masse colloïdale du fond des océans. En plus de l'apparition non pas synchronique, mais successive des germes, la différence entre les deux auteurs réside dans le fait que cette production est un produit spontané de la nature pour Sergi, tandis qu'elle est le fait d'une volonté supra-terrestre pour Vialleton.

M. Montandon s'étonne de la facilité avec laquelle Vialleton réunit en une seule espèce : *Homo sapiens, H. heidelbergensis, H. neandertalensis* et *H. rhodesiensis.* « Il est bien à peu près le seul à ne pas les considérer comme des espèces différentes. » Sergi, sur les vues duquel il s'appuie, va même jusqu'à distinguer, parmi les hommes, plusieurs genres. M. Montandon signale d'autres erreurs de Vialleton, et ajoute :

Nous avons consulté un spécialiste en zoologie. Cela ne vaut pas mieux, nous a-t-il dit en substance, pour la partie zoologique que pour la partie humaine. Vialleton tait ou déforme les faits morphologiques qui ne lui agréent pas.

§

L'Ologénèse humaine, de M. George Montandon, est un important ouvrage de 477 pages in-4°. L'auteur s'y élève au-dessus de sa spécialité, et fait un examen critique des diverses conceptions évolutionnistes. On peut, dit-il, les répartir en deux groupes : le premier admet l'évolution comme résultat de facteurs externes; le second reconnaît *de plus* des facteurs internes. Les *transformistes* classiques sont partisans de l'évolutionnisme externe, mais aussi les « *néo-transformistes* », parmi lesquels j'ai eu la surprise de me voir placé. Dans le groupe de l'évolutionnisme interne, on peut citer les premiers *mutationnistes* avec de Vries, les *préadaptationnistes* avec Cuénot, les *ologénistes* avec Rosa. Personnellement, j'ai eu toujours une attitude très réservée vis-à-vis des théories de l'évolution; certes, celle-ci n'est pas niable; mais les espèces animales et végétales étant déterminées chimiquement (voir *la Chimie et la Vie*, par G. Bohn et A. Drzewina), il y aurait plutôt évolutionnisme interne.

Pour le moment, on discute beaucoup sur des mots : « Le mot évolution doit être pris comme le contraire même du transformisme », dit Vialleton (p. 363), qui tente d'amener au créationnisme les évolutionnistes qui admettent les facteurs internes. Or, pour M. Montandon, les ologénistes ont rendu inutile le créationnisme.

En quoi consite donc la théorie de l'*ologénèse?* Elle est due à Daniele Rosa, professeur à Modène; il l'a exposée dans son ouvrage capital *Ologenesi* (1918).

A un moment donné, des myriades de milliards d'individus appartenant tous à une seule et même espèce, première combinaison chimique vivante, ont pris naissance simultanément sur toute l'étendue de la Terre. De même, sur de vastes étendues, à l'aurore des journées d'été, se déposent des multitudes de gouttes de rosée. « C'est là l'image de l'éclosion de la vie. »

Chacun des premiers organismes vivants — certainement ultra-microscopiques — a des propriétés et des possibilités semblables à celles du voisin :

Sans qu'il y ait la moindre idée de finalité, on peut dire que toutes les possibilités futures jusqu'au sycomore, à l'éléphant et à l'homme, sont contenues en germe dans la première particule vivante (unique dans sa pluralité).

Chaque espèce se reproduit, pendant une certaine durée, selon le même type, mais tout à coup elle arrive à ce que Rosa appelle son point de maturation.

A ce moment, l'espèce mère — tous les individus de l'espèce mère — meurt peu à peu en donnant naissance à *deux espèces filles qui sont toutes deux différentes de l'espèce mère.* Donc, pas d'évolution lente, mais une évolution par saccades, qui explique toutes les mutations apparentes; il n'est plus besoin d'en chercher les causes dans chaque cas si la division périodique des espèces est une propriété de la matière vivante.

En un mot, l'évolution se serait faite par dichotomies successives des espèces.

Chaque dichotomie produit deux espèces nouvelles, mais ces espèces sont toujours d'inégale valeur. L'une est un rameau qui peut être dit *précoce,* parce qu'il atteindra beaucoup plus rapidement, au moyen de dichotomies plus rapprochées, le développement qui l'attend. L'autre est un rameau *tardif* qui atteindra un type plus élevé, mais mettra plus de temps, par la moindre fréquence à l'origine de ses dichotomies successives.

On arrive ainsi à un schéma un peu trop géométrique de l'évolution : des dichotomies successives, donnant chaque fois naissance à deux rameaux dissymétriques. La nature vivante, vraiment, paraît plus capricieuse.

Si les espèces primitves ont occupé la totalité de la surface

habitable, les espèces filles ont dû réduire leur habitat au fur et à mesure de leur différenciation par dichotomie. Les espèces ne se seraient pas étendues à partir de centres ou foyers, mais elles auraient successivement rétréci leurs aires respectives à partir de la surface terrestre totale.

Pour M. Montandon, la théorie de l'ologénèse s'applique parfaitement bien à la question de l'origine de l'Homme. Il n'y a pas de berceau de l'humanité; il y a eu naissance d'Hominidés *sur toute la surface* de la Terre.

L'une des premières dichotomies aurait donné naissance, sur une surface immense, par mutation, d'une part à la grand'-race pygmoïde, précoce et terminale, et d'autre part à la grand'-race éteinte, ancêtre de tous les hommes de stature normale.

M. Montandon insiste beaucoup sur le problème des pygmées. En outre des Boschimans de l'Afrique du Nord, les pygmées sont cantonnés, selon une longue bande équatoriale, au Congo français, au Congo belge, dans l'ancien Est-Africain allemand, dans les îles Andaman, dans la presqu'île de Malacca, aux Philippines, dans la Nouvelle-Guinée et aux Nouvelles-Hébrides. Leur caractère commun le plus saillant est la petitesse de leur stature : 1 m. 40 à 1 m. 50 pour les hommes, 1 m. 35 à 1 h. 45 pour les femmes. Quoique de couleur foncée, ils sont beaucoup plus clairs que les nègres; leurs cheveux sont crépus. Les pygmées africains ont un indice céphalique différent de celui des pygmées asiatiques. L'idée qui vient naturellement à l'esprit est que la vie dans les forêts a entraîné, chez les diverses races qui vivaient au niveau de l'équateur, le caractère commun *petite taille*. Pour Giuffreda-Ruggeri, les pygmées prouvent l'influence dominante du milieu, ils représentent une fraction de l'humanité, entrée dans la forêt équatoriale après que l'homme eut acquis la station droite dans les steppes situées plus au nord, mais avant que se fût produit l'allongement des membres inférieurs; déjà plutôt petits, ils auraient subi dans la forêt un amoindrissement sppplémentaire. Les ologénistes conçoivent les choses tout autrement. Tout à coup, sur toute la surface de la Terre, l'humanité primitive aurait rejeté dans une race spéciale, en quelque sorte déshéritée, la race pygmée, les facteurs internes qui

limitent la croissance. A l'origine de l'évolution des races humaines, se serait produite ainsi une épuration initiale, analogue à l'épuration de l'œuf par l'expulsion de ses globules polaires. Voilà qui paraît bien inadmissible.

Le livre de M. Montandon, ologéniste convaincu, conduira, il me semble, beaucoup de lecteurs à rejeter la théorie de l'ologénèse. Mais il renferme tellement de renseignements intéressants sur les diverses races humaines qu'on le consultera souvent avec profit.

M. Montandon est attaché, au Muséum, au laboratoire de M. Rivet, l'un des rapporteurs de la première semaine au « Centre international de synthèse. » (Voir ma dernière chronique.) Il est dommage que M. Rivet n'ait pas discuté la théorie de l'ologénèse dans son rapport; on aurait aimé avoir son avis.

GEORGES BOHN.

LES REVUES

Nouvelle Revue Française : Venise vivante; le charme de Barrès et pourquoi il fut « l'apôtre d'une classe fatiguée ». — *La Revue de Paris :* protestation de M. Georges Duhamel contre l'abêtissement du monde par les films américains. — *Ma Revue :* états de services du capitaine Rimbaud, père du poète. — *Cahiers Léon Bloy :* d'une singulière dédicace à Emile Zola. — Naissance : *Le Génie français.* — Mémento.

Si notre cher souvenir de Venise s'accompagne de la gratitude que nous devons aux belles lectures qui, de Byron et Chateaubriand à Jean Lorrain, Barrès et M. Henri de Régnier, nous préparèrent à l'admiration de ses palais, de ses églises, de ses marbres et de ses eaux, ce souvenir demeure, après vingt ans passés, riche des aspects d'une ville grouillante, d'un peuple que ne voient guère les étrangers et qui, lui, ne les regarde pas ou peu et, presque toujours, dans un esprit de moquerie. Nous n'y avons jamais oublié le ton d'un galopin planté au milieu de la Merceria et critiquant les soins excessifs dont une dame avait « apprêté son visage » : « *Che maschera!* » Ce que la voyageuse trop peinte interpréta pour ses amis, comme s'ils n'avaient pu entendre l'exclamation : « Il me compare à la madone! » Nous avions dit à Barrès notre intention d'écrire un roman vénitien, un livre où l'on ne

trouverait pas le nom de Tiepolo, pas une allusion au Colleone, pas une princesse russe ni un peintre anglais alcoolique, ruskinien et inverti, pas un mot de la fièvre, de la mort, pas une seule réminiscence de tout le vénérable attirail romantique... Et Maurice Barrès d'insinuer, sur cette déclaration, que sa Venise, à lui, nous paraissait « pompier ». Nous nous récriâmes, expliquant que nous avions vu les gens et la ville, autrement, dans un parti pris d'actualité. Un malheureux dévoyé nous déroba le carnet de notes où nous avions fixé les repères de *La Giovina, vénitienne* que nous voulions écrire et dédier à Barrès...

Cela nous est revenu en mémoire, à la lecture d'une bien remarquable réfutation de l'esprit barrésien par M. Jean Guehenno : « Venise 1921 ou la dixième ombre », que donne **La Nouvelle Revue française** du 1er avril.

« Venise est livrée aux enfants », « jamais vit-on autant de petits hommes fouler avec plus d'assurance le pavé d'une ville? » écrit M. Guehenno. Cette « Venise vivante », indépendante de son passé et saine malgré la pourriture de ses hôtes cosmopolites, lui a inspiré une lettre à Barrès qu'il n'envoya pas au destinataire et qui proteste avec générosité contre le dilettantisme barrésien et ce goût de la mort dont l'étonnant prosateur a su tirer une si belle musique.

Ainsi s'exprime M. Guehenno :

Nous avons été de votre escorte, prince de la jeunesse. Nous nous abandonnions au charme de sentir. Caliban est bien plus aristocrate qu'on ne le croit généralement. Il aime tout ce qu'il n'est pas, parce qu'il y tend. Il n'était pas jusqu'à certaine fantaisie hautaine qui ne nous séduisît en vous. Un esprit en train de se faire est capable de goûter l'exquis bien avant de goûter le juste. Les sentiments précieux sont plus aisément accessibles que les idées fortes et vraies. Et puis nous étions jeunes et vous étiez un maître sorcier. Certaines phrases que vous disiez, leur ardeur, leur fléchissement soudain s'accordaient au rythme de notre propre fièvre. Donc vous nous avez enchantés. Cela dura pour moi jusqu'au temps où je lus vos « Déracinés », cette école de mépris. Alors il me fallut bien voir que vous ne nous aimiez pas, que vous ne pouviez pas nous aimer. « Que les pauvres aient le sentiment de leur impuissance, écriviez-vous, voilà une condition première de la paix sociale ». Ah, Monsieur, ce n'était point là parole de

prince. Vous nous aviez habitués à une autre élégance. Tout devenait clair. Cette « ardeur » dont vous vous faisiez l'apôtre, c'était contre nous qu'elle était tournée. Et vous ne vouliez que la « jeunesse » fût si forte qu'afin qu'elle nous battît mieux. Je rentrai au camp des barbares.

« L'apôtre d'une classe fatiguée », voilà Barrès, d'après M. Guehenno. Il justifie sa formule sévère par de bonnes raisons :

Votre faute fut de ne jamais penser qu'à vous-même. Parler ainsi n'est pas faire de grande philosophie, mais c'est vous dire peut-être ce que vos derniers juges, les hommes de l'avenir, penseront de vous. Le peuple se venge du mépris qu'on a pour lui. Vous l'avez autorisé à vous oublier. C'est dans tous vos livres la même sécheresse, la même avidité, la même cruauté. Ah, « l'âme » ne vous manque pas. Il semble, ma parole, que l'univers et ses misères mêmes n'existent que pour votre plaisir. Vous en nourrissez votre fièvre. Les désastres du monde sont vos divertissements. Il se peut que vous en ayez eu besoin pour vous distraire de la mort, mais ce sont là mœurs d'araignée. On peut bien vous plaindre, on ne peut pas vous aimer. Des flammes noires jaillissent de votre cœur désolé, mais ce sont des flammes sans chaleur.

« Une âme vaut une autre âme », objecte M. Guehenno au dandysme de Barrès :

C'est en ce monde qu'une âme vaut une autre âme. Telle est notre philosophie des gens de rien. Il n'y a pas de friches dans le domaine des âmes. Toute terre peut porter son fruit.

Et tout à la fin de sa lettre, avant de quitter Barrès pour écouter des gondoliers, M. Guehenno oppose à tous les jeux de style les plus attrayants de celui qui fut le « prince de la jeunesse », cette phrase riche de sens et d'une sensibilité sans artifice :

Un pauvre homme, s'il sent la beauté de Venise, sent en même temps que tombent les entraves de sa pauvreté.

§

La Revue de Paris (1er avril) commence la publication de « Scènes de la vie future », par M. Georges Duhamel. Bien entendu, il s'agit là de la terrestre vie future. Ces pages sont du

meilleur Duhamel. Elles protestent contre cet esprit américain qui menace d'envahir le monde entier, qui l'infecte déjà gravement. La satire est de haut goût, bien française, claire, directe. « Il y a toujours des Américains pour penser sérieusement à tout », et c'est cela « qui fait la force et la grandeur de l'Amérique », déclare le commandant du bateau qui mène l'écrivain à l'« abord du monde futur ». Dès l'arrivée dans les eaux américaines, nous sommes conviés au spectacle burlesque d'une tyrannie de l'individu au nom des lois, qui n'a d'égale nulle part sur le globe. Au cinéma, en compagnie de M. Duhamel, à New-York, on est saisi d'un vertige où tout se brouille, où l'auteur a la sensation de n'être plus « qu'un simulacre d'homme, une imitation de Duhamel ». « C'est là, écrit-il, qu'on tue la musique. » Quant aux images, aux *movies*, « le baiser sur la bouche ne peut pas durer plus de 2 mètres 20 sur le film ». Mais, c'en est fini de rire, dès que l'écrivain traite du danger universel que sont les niaises histoires projetées sur l'écran. M. Georges Duhamel dénonce le péril avec indignation :

C'est un divertissement d'ilotes, un passe-temps d'illettrés, de créatures misérables, ahuries par leur besogne et leurs soucis. C'est, savamment empoisonnée, la nourriture d'une multitude que les puissances de Moloch ont jugée, condamnée et qu'elles achèvent d'avilir.

Un spectacle qui ne demande aucun effort, qui ne suppose aucune suite dans les idées, ne soulève aucune question, n'aborde sérieusement aucun problème, n'allume aucune passion, n'éveille au fond des cœurs aucune lumière, n'excite aucune espérance, sinon celle, ridicule, d'être un jour *star* à Los Angeles.

Le dynamisme même du cinéma nous arrache les images sur lesquelles notre songerie aimerait de s'arrêter. Comme les pires caresses mercenaires, les plaisirs sont offerts au public sans qu'il ait besoin d'y participer autrement que par une molle et vague adhésion. Ces plaisirs se succèdent avec une rapidité fébrile, si fébrile même que le public n'a presque jamais le temps de comprendre ce qu'on lui glisse sous le nez. Tout est disposé pour que l'homme n'ait pas lieu de s'ennuyer, surtout! pas lieu de faire acte d'intelligence, pas lieu de discuter, de réagir, de participer d'une manière quelconque. Et cette machine terrible, compliquée d'éblouissements, de luxe, de musique, de voix humaines, cette

machine d'abêtissement et de dissolution compte aujourd'hui parmi les plus étonnantes forces du monde.

J'affirme qu'un peuple soumis pendant un demi-siècle au régime actuel des cinémas américains s'achemine vers la pire décadence. J'affirme qu'un peuple hébété par des plaisirs fugitifs, épidermiques, obtenus sans le moindre effort intellectuel, j'affirme qu'un tel peuple se trouvera, quelque jour, incapable de mener à bien une œuvre de longue haleine et de s'élever, si peu que ce soit, par l'énergie de la pensée. J'entends bien que l'on m'objectera les grandes entreprises de l'Amérique, les gros bateaux, les grands buildings. Non! Un building s'élève de deux ou trois étages par semaine. Il a fallu vingt ans à Wagner pour construire la *Tétralogie*, une vie à Littré pour édifier son dictionnaire.

Et M. Duhamel accuse de complicité — très justement — les intellectuels dans la formidable entreprise d'abêtissement du monde qu'est l'industrie américaine du cinéma :

Jamais art véritable n'a eu aucun pareil engouement. Les intellectuels qui fréquentent et patronnent le cinéma lui demandent de lâches récréations, mais le regardent s'embourber dans la pire sottise avec une admirable désinvolture. Ils ont laissé naître et se propager un langage dérisoire, odieux, qui bafoue le bon sens et l'harmonie. Ils ont accueilli sans pouffer de rire des mots comme « supervisionner » et « programmation » dont les inventeurs mériteraient le fouet dans une république sagement administrée. Chose plus grave, ils ont — j'y reviens — toléré que le cinéma, grand grugeur de musique, démembre et dégrade, pour ses festins saugrenus, les œuvres des maîtres, œouvres jusque-là chéries de l'élite et forcément respectées par la multitude qui les ignorait.

Ils ont laissé foisonner, en marge du cinéma, une surprenante littérature illustrée dans laquelle on ne rencontre pas sans étonnement, par exemple, *Le Rouge et le Noir, inspiré de Stendhal.* A quand *Britannicus*, en prose et en dix pages, d'après Racine?

Ils ont — mais qui donc, grands dieux! nous tous, peut-être? — ils ont laissé le cinéma devenir le plus puissant instrument de conformisme moral, esthétique et politique.

Ils laissent aujourd'hui la vague cinématographique américaine déferler sur notre pays pour y détruire à jamais les sources d'un génie vénérable...

§

Dans **Ma Revue** (mars), M. le colonel Godchot publie les états de service de Frédéric Rimbaud, le père du poète Arthur Rimbaud, et qui sont les suivants :

L'ÉTAT DES SERVICES DE RIMBAUD FRÉDÉRIC :

Fils de Didier Rimbaud et de Catherine Taillandier;
Né à Dôle, le 7 octobre 1814;
Décédé le 17 novembre 1878, à Dijon;
Marié le 8 février 1853 à Mlle Cuif (Marie-Catherine-Vitalie)

ÉTAT DES SERVICES :

Engagé volontaire au 46e d'Inf. de ligne,		soldat	9 octobre 1832.
—	—	caporal	21 octobre 1833.
—	—	sergent	16 décembre 1834.
—	—	S/fourr.	21 avril 1835.
—	—	sergent	21 mars 1839.
—	—	S/major	6 mai 1839.
3e Bataillon de Chasseurs à pied		—	1er nov. 1840
8e —	—	S/lieut.	13 avril 1841.
—	—	lieutenant	3 mai 1845.
47e Régiment d'Infanterie de ligne		capitaine	3 mars 1852.
Admis à la retraite			11 août 1864.

CAMPAGNES :

Algérie : du 10 juin 1842 au 21 juin 1850.
Orient : du 14 mars 1855 au 28 juin 1856.

DÉCORATIONS :

Chevalier de la Légion d'Honneur, le 9 août 1854;
Médaille de Crimée;
Médaille de la valeur militaire de Sardaigne.

§

Les **Cahiers Léon Bloy** (mars-avril) publient en fac-simile cette étonnante dédicace autographe de *Léon Bloy devant les cochons :*

A Emile Zola,
Léon Bloy
profondément honoré d'avoir été
contraint de donner à la caisse
du « Gil Blas », pour l'auteur de *Lourdes*,
la somme futile de deux mille quatre
cents francs prélevée sur le pain
de sa femme et de
ses enfants.

Il serait curieux de savoir à quoi fait allusion Léon Bloy. Nul doute que le tempérament indomptable du fameux pamphlétaire l'a induit à écrire là une accusation qui ne pouvait être vérité qu'à travers la fièvre déformante dont il eut l'esprit constamment embrasé. Car Zola fut un grand honnête homme.

§

Naissance :

Le Génie Français (n° 1, avril) est une « revue mensuelle de la Pensée, de la Poésie et de tous les Arts ». Directrice : Mme Jenny Olivier. Rédacteur en chef : M. Emile Vitta. Adresse : 87, avenue de Neuilly, Neuilly (Seine).

Mme Jenny Olivier présente le nouveau recueil en ces termes :

En créant la Revue : *Le Génie Français,* je réalise un rêve longtemps caressé et mûri.

Cette Revue, fondée sur des bases durables, poursuivra un double but. Dans tous les Arts et dans la Poésie, qui est à la base de tous, elle s'efforcera de maintenir intact, à l'heure où il est, ouvertement ou sournoisement, le plus menacé, le génie français dans ses caractéristiques profondes : la clarté, la simplicité, la sincérité. Et partout où s'étend la culture française, dans la Poésie et dans les Arts, elle s'appliquera à découvrir le génie méconnu ou sous-estimé, et le mettra en pleine lumière pour qu'il soit glorifié de son vivant et non de façon illusoire, presque douloureuse, après sa mort.

Honorons les grands morts, mais aide aux dieux vivants! est la devise à laquelle je reste attachée.

C'est dans cet esprit que j'ai demandé à Emile Vitta d'être rédacteur en chef. Je prévois l'objection. Convient-il de distraire le poète de sa splendide et féconde retraite de la Croix d'Or? Que ses admirateurs se rassurent! Je lui demande seulement d'assurer de là-bas à la Revue ses directives et d'y laisser publier en tête de chaque numéro un de ces magnifiques poèmes inédits qui constitueront un jour la rareté de chaque fascicule où ils auront paru.

De sa retraite valoise, M. Emile Vitta a envoyé un poème de belle inspiration à la nouvelle-née. On y lit ces deux strophes chargées de mélancolie :

Que ma prochaine mort me soit donc bonne mère
En son auguste accueil et sa sérénité!
J'ai passé dans ce monde ainsi qu'un éphémère,
Mais l'éphémère seul comprend l'éternité.

Et puisqu'au soir tu m'es retraite grand ouverte,
Vénérable cité Valoise aux murs épais,
Forêt d'illustre pierre et cathédrale verte
Soulève cette dalle et m'accorde la paix!

MÉMENTO. — *La Revue des Vivants* (avril) : « La Bourse sans coupe-bourse », par M. Anatole de Monzie. — « La révolution musicale », par MM. Jean Cocteau, Henry Malherbe, Pierre Mac Orlan, A. Cœuroy et une consultation des meilleurs musiciens sur cette question : « Où va la musique? ». — « Dans les prisons de l'Inde », « ce que dit le maire de Calcutta, emprisonné », par M. A. Holitscher.

Revue des Deux Mondes (1er avril) : « Diotime ou la suite du Banquet », un prestigieux exercice de M. Abel Hermant.

Cahiers du Sud (mars) : M. J. Mainsard : « Samuel Butler et le Christianisme ». — Poèmes de M. Ern Adamow. — De M. G. Audisio : « Thyrrénée ».

La Revue de France (1er avril) : Notre gouvernement et son personnel jugés par feu Myron Herrick et souvenirs sur celui-ci, de M. T. Benley Mott.

La Revue Universelle (1er avril) : Suite des souvenirs d'exil de M. Léon Daudet en Belgique. — M. J .Héritier : « Fustel de Coulanges et l'idée de conquête ».

La Grande Revue (mars) : Vicomte d'Abernon : « Lloyd George, Briand, Ratheneau, Weygand ». — « L'énigme de l'Afrique » par M. Maurice Pottecher. — M. E. Meyer : « Voltaire contrebandier ».

La Revue du Centre (janvier-février) : « Geofroy Tory », par M. Ch. Gabillaud.

Revue de l'Amérique latine (1er avril) : M. M.-A. Asturias : « La semaine sainte au Guatémala. »

Le Correspondant (25 mars) : M. l'abbé J. Briel : « Visites au Maréchal Foch. »

Les Marges (cahier d'hiver) : « L'année littéraire 1929 », par MM. A. Basler, H. Charpentier, R. Dumesnil, G. Le Cardonnel, P. Leguay, H. Martineau, E. Montfort, G. Pillement, M. Revon, P. Roussillon, Denis Saurat et Mme Solange Duvernon.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Exposition Léopold Lévy : galerie Georges Bernheim. — Exposition Jules Flandrin : galerie Druet. — Exposition de Mme Vige-Langevin : galerie Bernheim jeune. — Exposition Vaillant-Couturier : galerie de la Renaissance. — Exposition Geneviève Gallibert : galerie Druet. — Groupe de la Jeune Peinture contemporaine : galerie Bernheim jeune. — Exposition Berthe Martinie : galerie Zak. — Exposition d'eaux-fortes d'Anna Bass : galerie d'images (Paul Prouté). — Rétrospective Auguste Lepère. — Rétrospective de dessins et aquarelles d'Henri Ottmann. — Exposition de peintures de Mmes Marewna, Valentini, MM. de Francisco, Madet-Oswald : galerie du *Quotidien*. — Exposition de Mme Marguerite Fontainas : galerie Alban. — Exposition de dessins, aquarelles, eaux-fortes et lithographies d'Edouard Manet : galerie Sagot. — Exposition Georges Darel : galerie Drouant (rue de Seine). — Exposition Couchaux : galerie Barreiro. — Exposition Wenbaum : galerie Barreiro. — Exposition Ralli : galerie Drouant, 66, rue de Rennes.

L'exposition de **Léopold Lévy** est fort importante, en ce sens qu'elle nous donne de ce peintre une image à peu près complète en cet instant, c'est-à-dire au plein de sa maturité e- à une heure de sa technique définitive, pour un temps au moins, car nous avons ici affaire à un artiste pleinement logique et très évolutif, qui peut, dans ses interprétations de la vie, nous réserver des surprises. En tout cas, il semble bien que, par cette exposition nombreuse, sa première exposition particulière, Léopold Lévy ait considéré qu'il avait à nous montrer son œuvre, à un stade où sa logique et ses théories concordaient avec sa nuance d'émotion. Léopold Lévy s'agrège ici à une des plus belles pléiades de l'art contemporain, à celle qui comprend Valtat, d'Espagnat, Urbain, Flandrin, Jacqueline Marval, à ceux dont la technique est exempte de tics, de déformations, est supérieure à l'emploi de procédés répétés et fait, pour ainsi dire, corps avec le motif choisi. Le sentiment et la sensation s'inscrivent comme spontanés dans ces pages de Léopold Lévy. Il a de ces paysages dont on peut dire qu'on ne saurait expliquer comment c'est fait, parce que cela est présenté avec toute liberté et dont l'émotion, toute vérité de la nature étant respectée, arrive au spectateur à travers un voile très léger, mais solide, de rêverie poétique. Ce n'est pas un mince mérite, et c'est même une difficulté bien vaincue que de donner du Tholonet une image très différente de celle dont Cézanne a imprégné nos esprits, mais également plausible, très aimable, séduisante et véridique.

La plupart des paysages de Léopold Lévy ont été notés aux environs d'Aix. Il y a là un chemin pittoresque dit la route des Alpes, qui monte à travers de beaux jardins jusqu'à des plateaux aux larges horizons. Léopold Lévy s'est arrêté parmi ces jardins qui sont d'une belle harmonie et entourent des maisons parfois décorées de grands plafonds peints par des maîtres du XVIIIe siècle, Van Loo par exemple. Certains parcs ont gardé des dispositions à la Lenôtre et, sous leurs allées de grands arbres, on peut supposer le passage des belles dames clair-vêtues sous le soleil léger, regardant danser des tambourins et courir des farandoles. Mais Léopold Lévy n'a point cure de restitution historique et, s'il peint ces parcs dans l'état où les maintient un soin nonchalant, il se borne à en décrire l'aspect à la fois vieillot et printanier, fait du rythme pur de la forme des bassins et des étoiles d'arbres et de quelque luxuriance de la végétation, choisie ou parasite; et ce sont des toiles charmantes que ces symphonies du vert, des verts les plus variés et de blancs marmoréens ou tièdement argentés.

Léopold Lévy a des tableaux de fleurs, cherchés dans une extrême légèreté de la fleur et de la tige; pour mieux faire valoir cette ductilité apparente du bouquet ou de la touffe toute fraîche cueillie et présentée avec le moins possible d'arrangement, il les effile sur des fonds très vagues, horizons imprécis, paroi de colline lointaine, plein air à dessein indistinct et c'est d'une très jolie impression.

§

Jules Flandrin s'est épris de la Rome moderne et il en multiplie les intéressantes notations, mais il arrive que, décrivant des automobiles filant le long de vieilles colonnades, il soit doucement ramené au rêve de l'antique qui lui a fourni déjà tant de belles pages décoratives. Et voici, dans une fraîche clairière, l'arrivée de Diane et de ses nymphes chasseresses. Les formes blanches se détachent sur les fonds, d'un vert très léger, des frondaisons douces. A l'orée de la clairière, que remplit la plus jolie lueur de jour encore frais, mais s'imposant, une nymphe sonne de la trompe pour rallier ses sœurs. Des chevaux maintenus se cabrent légèrement, impatients d'entraîner leur char. L'impression générale est large et très

plastique. Toutes les qualités de précision de Flandrin se retrouvent à son *passage de cavaliers* sur le Pont-Saint-Michel, à ce *repos de danseuses* imaginé pour nous donner la ligne très plastique et le sobre attifement coloré de trois belles filles.

Mais la partie la plus nombreuse de l'Exposition, ce sont ces claires visions romaines, fontaine de Trévi, Saint-Pierre et le Vatican sous un magnifique soleil couchant, la montée du Pincio et, près de Rome, la grande cascade de Tivoli, à la large lame pure encadrée de feuillures sombres d'un si bel effet de fraîcheur et de tranquillité solennelle.

En Dauphiné, Flandrin continue de noter ces sérénités alpestres dont mieux que personne il sait traduire les silencieuses limpidités.

§

Sans doute peut-on faire à la peinture de Mme **Vige-Langevin** quelques objections et, comme on se trouve en face d'une artiste très intelligente et logique, certaines de ses toiles apparaissent parmi les meilleurs exemples à démontrer l'inanité de certaines théories constructives et le dommage qu'elles peuvent causer. A peindre la Seine, par exemple, il est bien inutile de la rétrécir, car alors ce n'est ni paysage réel, ni paysage de rêve. A mettre d'accord des rythmes de collines et des formes de nuages, d'une façon trop précise, on altère la légèreté des uns et la solidité des autres et on bouche l'horizon. Mais nombre des toiles de Mme Vige, et des plus récentes, échappent à ces critiques, ce qui prouve que ses franches qualités d'ordre dans la spontanéité et sa valeur réelle de coloriste reprennent le dessus et font craquer les partis pris trop étroits. Elle nous montre, étudiées en Dordogne, de belles eaux fraîches et miroitantes, avec un étincellement de reflets bien vivants et libres, quoique fondus dans une harmonie générale très plaisante. Sa palette s'enrichit dans ces notations fines. Elle a, dans des vallées pittoresques, de belles allées d'arbres et des ciels de jolie sensibilité. Mme Vige est un peintre d'avenir.

§

L'exposition de **M. Vaillant-Couturier** pourrait servir à prouver que le lyrisme pictural doit être à base de vérisme et que

l'on ne s'évade pas impunément dans la chimère. Evidemment, il y a Odilon-Redon. Mais quand Redon traduit des imaginations ou figures maladives ou monstrueuses, c'est dans le blanc et noir, surtout. L'ombre du noir apporte son mystère, les clartés du blanc sont à demi voilées. Tout s'estompe. C'est une sorte d'écriture poétique qui nous dévoile à demi le phantasme. M. Vaillant-Couturier donne au contraire à ses déformations, dans lesquelles la logique ne peut guère trouver place, tout ce qu'il peut d'éclat et de relief et aucun de ses monstres n'est harmonieux. Mais M. Vaillant-Couturier, qui n'est pas qu'un peintre et dont tout le monde connaît l'activité littéraire et politique, la sève et l'ardeur du caractère, est certainement un peintre et le prouve par des intérieurs, et des études physionomiques qui sont loin d'être indifférentes.

§

Le sens aigu du moderne qui caractérise l'art de Mme **Geneviève Gallibert** se démontre à de jolies aquarelles, visions fraîches et précises de grands ports, aux rades sillonnées de cargos ou barrées de la ligne des grands vaisseaux de guerre, stationnant. Près des Saintes-Maries de la Mer dont elle donne une silhouette élégante, mais trop brève, elle a observé dans les pacages des repos de chevaux et de taureaux aux silhouettes ramassées en d'intéressants groupements. Quelques portraits de femmes, d'exécution preste et brillante, un portrait d'homme sérieusement traité, tout cela d'un art aimable.

§

Groupe de la Jeune Peinture contemporaine. Sans doute, Altmann, Albert André, Pierre Bonnard, Charlot, d'Espagnat, Dunoyer de Segonzac, Charles Guérin, Lebasque, Marquet, Valtat, Wlaminck, Vuillard, sont parés de l'éternelle jeunesse du talent, et ils ont bien raison de venir étayer les jeunes camarades de leur appui. Ils contribuent largement à donner à cette exposition la plus belle allure. Il n'est rien d'aussi jeune que la maturité triomphante et la maîtrise. Glanons les titres d'artistes qui soient moins des aînés et qui contribuent par l'expression d'un art vigoureux à l'impression de présent solide et de séduisant avenir que donne cette exposition. D'abord

Kars avec sa belle étude de femme à la cruche, Luc-Albert Moreau, si remarquablement coloriste, André Lhote avec toute la clarté d'un paysage d'été tendre cueilli au centre de la France, Suzy Naze avec un frais paysage. Radda avec une pittoresque composition, Marcel Roche avec une marine de premier ordre, Marthe Solange avec une jolie nature morte, Terechkovitch avec un nu bien établi, André Strauss avec un beau platane, noté en Provence, à ce village de Moustiers vers où maintenant se dirigent tant d'artistes. Yves Alix avec une vive et pleine notation d'allée de grand magasin, hérissée de jolies femmes, finement traduites, Jacques Blot avec une belle route de Bretagne, Roland Chavenon avec un superbe morceau : le faisan. Emile Compard, avec une femme se déshabillant (de premier ordre). Deltombe avec une somptueuse nature morte. Creixams dont il faut louer la recherche imaginative, bien fondée sur le carnet de croquis et qui nous montre les plus pittoresques figurants du carnaval sévillan. Les aquarelles de Suzanne Duchamps, les natures mortes de Païlès, les paysages de Seine où Val affirme un talent renouvelé et fortifié, un beau paysage animalier de Camargue peint par Reboussin, un très beau nu de Pascin, d'excellents paysages de Lotiron, deux paysages des plus remarquables, dont l'un égayé de baigneuses d'une jolie grâce dans une fraîche luminosité matinale de Le Wino, deux des meilleures pages que nous ayons vues de cet artiste, si curieusement personnel; une remarquable nature-morte de Joveneau, d'aimables notations de Juliette Juvin et encore de Kvapil un nu très harmonieux. Notons Menkès, Krémègue, Kohl, Leprin, Darna, Leveillé, Hayden, Kisling, Hensel avec de fougueuses montmartroises, un nu très gracieux d'Eberl très en progrès, la remarquable jeune fille au bouquet d'Yvonne Gilles, la nature-morte de Conrad Kickert, le paysage de Durey et j'en oublie. La sculpture est très réduite en nombre et en qualité et je n'y vois à citer qu'un nu où Wlerick affirme à nouveau sa force de grâce et son don de vie.

§

Mme **Berthe Martinie** nous a montré galerie Zak une série d'études de chevaux et quelques nus féminins. C'est un artiste de grand talent et toutes les études hippiques qu'elle montre

offrent un grand aspect pittoresque de vérité et de mouvement. Elle les note dans les fermes, au marché aux chevaux et parfois elle silhouette fortement à côté du cheval le maquignon. Mais aussi, puissante de sa connaissance animalière et de sa science du nu féminin, ce sont des nymphes et des compagnes de Diane qu'elle retrace avec la même certitude et ses excursions dans le lyrisme sonnent très harmonieusement.

§

Paul Prouté qui vient d'organiser de si belles expositions de Gustave Doré et du Piranèse ouvre ses vitrines aux grands graveurs vivants et commence par une exposition d'eaux-fortes et des pointes sèches d'**Anna Bass.**

Anna Bass est un grand sculpteur, dont l'effort s'affirme tous les ans, au Salon des Tuileries et au Salon d'Automne, par des figures du plus beau style, où la grâce s'allie à la vigueur et dont le modernisme est comme soutenu et relevé de l'élégance sobre et forte de la sculpture grecque. Graveur, elle fait preuve de la même qualité d'art. Son faire léger délimite sur l'estampe, avec le minimum de décor et une profonde justesse des valeurs, de belles études de nu féminin, d'une ligne puissante et gracieuse. Quelques études de jeunes filles, portraits plutôt qu'études, saisissent par l'absolue justesse de l'attitude et l'impression de grâce légère et aisée qu'elles dégagent.

§

A la Galerie d'art du *Quotidien,* une petite rétrospective résume dans sa complexité l'évolution de l'œuvre d'**Auguste Lepère.** La célébrité de graveur d'Auguste Lepère n'a fait que grandir. Le peintre n'est pas tout à fait à la place qu'il devrait occuper, soit une des premières. Le métier de peintre de Lepère est d'une certitude absolue, non seulement par la précision de dessin à laquelle l'avaient habitué ses travaux de début et la transcription sur la planche des effets lumineux du jour et du soir, mais aussi dans la notation des harmonies générales de l'atmosphère, dans la personnalité de sa conception de l'enveloppe du décor dans la vérité qu'il sait faire jaillir de la lumière. Son œuvre picturale est surtout d'un paysagiste. L'Ile-de-France d'abord, puis la Vendée lui ont fourni

la plupart de ses thèmes. Il termina par se limiter à Saint-Jean-des-Monts, où il passait l'été. Mais ce coin de terroir, il en connaissait toutes les chaumines, tous les coins de boqueteaux qui s'enchevêtrent au détour des routes, et il y voyait passer tous les ciels, en larges concrétions de nuages, sur la plaine rose avec cette légèreté dans le contour, cet argentement dans leurs liserés qu'ils doivent à la proche brise marine, cette transparence qui leur vient du large et cerne les masses noirâtres des tourmentes qu'ils transportent. Son dessin a noté toutes les modifications précises de ces allures presque immatérielles. Parmi les peintres, c'est lui qui a le mieux noté l'approche de l'orage, cette sorte de terreur livide qui envahit la nature sous la menace de ses coups et aussi les grains, les rapides averses qui font en quelques heures au paysage tant de visages rapides. La lumière de ses paysages calmes est très personnelle. Ce n'est point l'extrême luminosité de l'impressionnisme. Non plus il n'est jamais terne. Sa recherche est toute de vérité simple. Il y a gagné, dans des descriptions d'automne pâle où une clarté tempérée filtre à travers les bouleaux de la Vendée, une sorte d'éclat tranquille, rose et rouge et bleuâtre, qui est tout à fait à lui. Quand par exemple il anime son paysage de silhouettes, qu'il y fait intervenir le travail rural, comme dans son tableau des *Arracheurs de pommes de terre,* qu'on peut voir à la galerie du *Quotidien,* il s'approche de Pissarro par la netteté des attitudes, par le halo de lumière qu'il sait mettre autour des corps de ses travailleurs, et aussi par la limpidité contenue de l'atmosphère.

Ses années de jeunesse ont laissé des traces dans son œuvre picturale par de pittoresques et un peu railleuses notations de joueurs de boules. Pendant qu'il gravait les joueurs sportifs des Carrières d'Amérique, il étudiait dans les entours de son sujet les distractions populaires dans les rues étroites des petits quartiers. D'ailleurs, sa souplesse d'artiste est extraordinaire et la preuve la plus complète en serait surtout cette illustration pour l'*A Rebours* d'Huysmans. Son commentaire passe au-dessus du livre. D'un coin de phrase, d'un nom cité, il s'élève à des planches en couleurs qui auraient pu aussi bien lui fournir des thèmes de tableaux d'histoire, et ses bois gravés prouvent bien par leur ordonnance et leurs harmonies

qu'il y aurait triomphé. Mais Lepère était avant tout un vériste. Son esthétique le rivait au vérisme et, peintre, il a côtoyé l'impressionnisme, sans s'y rallier tout à fait, car il lui reprochait quelque indifférence pour les densités tout en partageant le respect de l'impressionnisme pour le réalisme, le naturalisme et leur façon de comprendre le moderne.

Ses estampes sont trop célèbres pour que nous rappelions ici leurs titres et leurs mérites. Des eaux-fortes comme les *Carrières d'Amérique,* le *Crépuscule,* demeurent classique, mais c'est surtout comme graveur sur bois qu'il demeure inégalé dans des planches telles que le *Port de Nantes, Paris vu sous la neige* du haut de l'église Saint-Gervais et surtout sa vision du *Parlement de Londres à neuf heures du soir,* où son burin de graveur sur bois a obtenu la force et la variété de coloration de la lumière artificielle.

§

A la même galerie, une rétrospective d'aquarelles et de dessins d'**Henri Ottmann** qui complète la large exposition de ses peintures faite il y a deux ans chez Georges Petit. C'est une jolie ouverture des cartons de l'artiste avec des études primesautières, mais très poussées de visages féminins, de fraîches allures féminines, des études de nègres de jazz, des notations rapides de coins de parcs, le tout d'un tour singulièrement alerte et aisé, avec toute la grâce qu'on a pu admirer dans ses grands nus et dans ses ateliers de modes et de couture, où il savait poétiser autour des belles filles, même les accessoires ingrats de leur métier et créer une belle arabesque colorée d'un tas de fil et de chiffons gisant à terre. Une de ses lithographies rappelle curieusement la dernière apparence de la Goulue, cette fée désuète du chahut délaissé, et son étude rappelle toute la danse de cette époque, du brio empreint tout de même de bourgeoisisme, le sourire fixe et les doigts pinçant les robes. Cette allure de la Goulue empâtée et alourdie a quelque chose d'aussi tragique que le portrait de Louise France de Chahine. Ces pittoresques évocations du plaisir du Paris fin XIX[e] siècle et début du XX[e] dureront. Leur intérêt documentaire double leur intérêt d'art.

§

Madame Marewna est un artiste dont nous aurons souvent l'occasion de reparler. Elle a le don d'évocation simple et séduisante. Elle excelle à figurer la mollesse radieuse du geste enfantin et la grâce du sourire très juvénile. Une fillette qu'elle peint ou dessine est vraiment une fillette. Elle sait aussi délimiter, dans des décors sobres à couleur de jeune printemps, des nus féminins de ligne séduisante. Son procédé technique est le pointillisme. Elle en a pris la leçon des tableaux de Seurat, se préoccupant, d'après l'œuvre de ce grand précurseur, de l'extrême finesse du point et l'utilisant pour aboutir au plus exact modelé.

§

Un petit groupe contient trois artistes de talents très divers.

Madet-Oswald est un peintre attentif et nuancé que la douceur du paysage de Paris, ses atmosphères brèves et changeantes en même temps qu'adoucies de quelque demeurante brume, requièrent. Il recherche aussi, dans les quartiers qui furent jadis des faubourgs, les vieilles rues, les îlots de maisons basses qui se tassent les unes sur les autres, les coins de petites maisons panachées de baraques de bois coloré dont les tons jadis violents passent maintenant par tant de gammes usées qui l'intéressent comme des modulations d'orgues de barbarie fatigués. Il tire de ces impressions à la fois modernistes et vétustes des motifs curieux dont il pare le pittoresque de beaucoup de sensibilité intelligente.

§

De Francisco est un peintre de foules, de foules joyeuses et bigarrées qu'il trouve sur la plage de Deauville, à Nice un jour de carnaval, à Paris autour des ballons captifs dans la plaine d'Issy. C'est aussi un peintre de la rue moderne avec toute sa trépidation véhiculaire et l'allure rapide des passants préoccupés de leur recherche d'équilibre et de la nécessaire vitesse pour échapper aux automobiles menaçantes. C'est aussi un coloriste aux harmonies très franches et vigoureu-

ses. Il sait silhouetter ses foules sans monotonie aucune et les rendre très agissantes. C'est enfin un excellent peintre d'aspects calmes de la rue animée de paisibles promeneurs, et à cet égard sa *Foire aux santons* de Marseille est une belle réussite.

§

Madame **Valentini** a créé de beaux monotypes de fleurs. Elle cherche à donner au bouquet de la diversité et à ne point la cantonner dans la description des fleurs célèbres. Elle sait découvrir la grâce flexible des branchages et marque toujours d'un petit intérêt de découverte de fleurs peu communes la gerbe dont elle décrit l'éclat et les lignes flexibles. C'est aussi un bon paysagiste apte à traduire les vigoureux ensoleillements de l'été dans les villages du Centre français.

§

L'Exposition de Madame **Marguerite Fontainas**, galerie Albon, fut tout à fait charmante; c'est la première fois que ce peintre, de si jolie sensibilité, présentait ses œuvres au public et à la critique qui lui ont accordé le vrai et franc succès. On sent que cette quarantaine de tableaux ou d'études ont été peints avec bonheur et dans le seul désir de contenter une belle conscience d'artiste. La féminité de l'auteur se traduit, en joliesse de style, dans l'agrément très personnel de la disposition de ses tableaux de fleurs et de fruits. Elle y donne, avec des formes végétales, comme des appogiatures à ses accords principaux, et cette arabesque est du plus joli goût. Elle montre de très aimables paysages d'été, groupes de maisons souriantes dans des dunes légèrement duvetées par place d'herbe sauvage, des groupes de maisons joliment abritées près du fleuve herbu et des arbres pâles. C'est de la peinture amène et optimiste, une recherche attentive et passionnée des instants heureux de la vie de la nature et de la fleur.

§

M. Maurice Le Garrec a organisé à la galerie Sagot la plus intéressante exposition. Il nous présente avec quelques aquarelles et dessins tout l'œuvre gravé d'**Edouard Manet.**

Les poètes n'y sauraient regarder sans une profonde émotion les autographies de Manet pour l'illustration du *Corbeau* d'Edgar Poe que Manet accepta de dessiner à la prière de Mallarmé. Une amitié intellectuelle unissait le grand vériste que fut Manet au grand symboliste. Le petit salon de la rue de Rome s'ornait d'une belle esquisse de l'*Hamlet* de Manet. Ces liens durèrent. Ce fut Mallarmé qui précéda d'admirables pages le catalogue des œuvres de Mme Berthe Morizot lors de son exposition posthume. La curiosité de ces dessins du *Corbeau* (comme d'autres dessins, mais, il me semble, moins beaux que Manet imagina pour des poèmes de Poe), c'est d'ouvrir sur l'esprit de Manet comme un jour particulier et de tendre à prouver que si Manet fut un réaliste décidé, ce fut par volonté et par esthétique, mais qu'il eût été très capable de peinture évocatrice et contenait en puissance les dons de l'imaginatif. Rien de plus expressif à cet égard que l'orchestration des blancs et noirs de ces magnifiques dessins, que le rendu de l'impression de terreur par les noirs qui envahissent la chambre où l'oiseau funèbre s'est posé sur le buste de Pallas et cernent l'image du rêveur à qui l'artiste a donné le profil d'Edgar Poe. Peut-être eût-on pu faire figurer à cette exposition le léger frontispice qui orne l'*Après-midi d'un Faune,* d'une grâce si parfaite à côté des dessins, des aquarelles, l'une très spirituelle, une pomme avec quelques feuilles à sa tige, illustrant un billet à un ami, et un facies tout à fait curieux et vivant du peintre et graveur Marcellin Desboutin, dont Manet aimait le talent et les allures.

Parmi les eaux-fortes, les deux beaux portraits de Baudelaire, l'un de face, l'autre de profil, saisissantes effigies, le portrait de Berthe Morisot, un portrait de Poe (un document) qui a suffisamment influencé les esprits pour que nous ne voyions guère Poe autrement que Manet l'a dessiné.

D'autres eaux-fortes nous rappellent Lola de Valence, Olympia, la Guitariste de la belle période espagnolisante, et les moins curieuses ne sont point celles que Manet grava d'après des Velasquez.

Une lithographie traduit l'exécution de Maximilien, qui n'est pas du meilleur Manet, avec les défauts de mise en page du tableau. La Commune avait vivement frappé Manet. Nous

retrouvons ici l'eau-forte de la *Queue à la boucherie*, épisode du siège, et une lithographie rappelle, moins chargé de détails et moins serré, l'épisode de combat dans Paris, la *Barricade*, et comme conclusion à un petit cycle cette autre litho, si âcrement triste, *Guerre civile* : des cadavres dans la nuit des rues.

Dans la gravure, Manet conserve toute cette vibration, cette véhémence sans emphase, cette justesse rapide d'exécution, ces correspondances dans la nuance qui caractérisent son œuvre de peintre.

§

Georges Darel nous a accoutumés aux grands efforts : arrivées de chevaux de course, grandes natures-mortes, grands portraits presque toujours de gens de métier dont on a goûté la forte statique de mouvement et la sincère étude physionomique. Georges Darel est doué pour faire grand. Cela n'empêche qu'on puisse se plaire et beaucoup aux vues d'eaux, de vieux ponts, de marché de son petit village de Couilly-Saint-Germain, sur le Morin, dont il égrène en petites toiles subtiles le paisible agrément.

§

Couchaux est un peintre robuste de la campagne normande, expert à fixer dans ces parages les fortes silhouettes du bétail, comme à figurer le mouvement d'un marché et aussi à peindre dans la salle de la ferme, au sobre décor bien tracé, le portrait de la fermière avec une fermeté et une conscience de primitif.

§

Wenbaum nous montre une exposition un peu disparate, peintures, aquarelles, gouaches, études de paysages parisiens, portraits de femmes esquissées d'où se détachent deux très intéressants et caractéristiques portraits de rabbins polonais ou de rêveurs juifs, d'une ethnicité très authentique et d'une jolie valeur de pénétration intuitive.

M. Ralli aime le rythme de la vie moderne. Il peint des aviateurs recourant à leur parachute. Il se plaît aussi à noter

scrupuleusement des mouvements de flottille, de barques de pêche sur la mer et l'écrasement, au pied de la tour des phares, de la grosse masse floconneuse de la vague.

C'est une excellente tradition que de présenter, un peu après le décès d'un grand peintre ou d'un peintre de haut mérite, l'ensemble de son œuvre dans une salle d'Etat, salle de l'Ecole des Beaux-Arts jadis, aujourd'hui l'Orangerie. La Direction des Beaux-Arts a été bien inspirée en accordant cet honneur de la commémoration à Ernest Laurent, qui mourut l'an dernier. Il était né en 1859. Sa carrière fut donc longue et paisible, et il fut sans cesse préoccupé d'améliorer dans ses détails une technique précise, savante et harmonieuse. Encore que ses tableaux portent une marque authentique de personnalité, il n'est pas l'inventeur de cette technique. Il la doit à Seurat, dont il fut le camarade à l'Ecole des Beaux-Arts à l'atelier Lehmann. Seurat cessa très rapidement de fréquenter l'atelier Lehmann. Le peintre des *Océanides* n'avait rien à lui apprendre. Mais la jeune maîtrise de Seurat se manifestait déjà en puissance d'absorption, et Laurent fut de ceux qui fréquentèrent le petit atelier du boulevard de Clichy et regardèrent Seurat dessiner. Il en reçut une marque indélébile et trouva dans le pointillisme sa façon de s'exprimer. Mais, pas plus que chez le grand peintre Henri Martin, le pointillisme chez Laurent n'est pratiqué avec cette rigueur que s'imposait Seurat. Si Laurent gagne à ces irrégularités vis-à-vis de la grammaire pointilliste beaucoup de charme frêle et nonchalant, il y perd ce solide modelé qui rend à la fois sculpturale et lumineuse toute figure de Georges Seurat.

Ernest Laurent a rarement abordé le grand tableau. Son essai presque unique en ce genre, *Une séance aux Concerts Colonne,* où il avait figuré parmi les auditeurs Seurat et Aman Jean, a été atteint par un incendie. On n'a pu le présenter à la rétrospective actuelle. On nous y montre, par contre, un essai de *Léda,* harmonieux, où il suit quelque peu la leçon décorative de Besnard. On y voit la trace nombreuse et excellente, originale et souvent vibrante, de voyages en Italie.

Il y a aussi, comme toiles de belle ambition, des portraits réunis de personnages de la même famille, de belle ordonnance, mais un peu serrée, dans le style des grands tableaux

de groupe de Fantin-Latour. Mais si le bouquet d'agrément de Laurent y possède un charme véridiquement artiste dans sa suavité, cela n'offre ni la vigueur ni la puissance de surgissement de Fantin. Au moins ces toiles, telles que le portrait de la famille J. P., rompent de la façon la plus intéressante l'alignement de ses portraits à une seule figure.

Ernest Laurent était devenu surtout un portraitiste et un portraitiste de la femme. C'était son droit et il ne paraît point que tous ces portraits, au moins la plupart (car je n'ai pas vu à cette exposition un de ses plus beaux, le portrait de Mme Ferdinand Bing), seraient exposés tous ensemble. On perçoit à cette réunion le meilleur de ses qualités et aussi un certain défaut, certainement volontaire et de parti pris esthétique, d'autant que ses portraits d'hommes en sont exempts. Il y a deux de ces portraits peints qui sont de premier ordre : celui de Gabriel Fauré, dont la musique l'enthousiasmait et dont il a su rendre tout le regard nostalgique, et celui du sculpteur Paulin, effigie sobrement frappée. Paulin le lui a bien rendu dans ce beau buste qui, parmi son exposition, évoque la face maigre et intelligente d'Ernest Laurent.

Dans les portraits de femmes, d'accessoires parfaitement définis, solides et brillants, soit qu'il laisse traîner en bel ordre sur un fauteuil le chapeau floré, le châle diapré de son modèle, une brume monte sur la face. Le visage, que tout autre peintre affirmerait dans ce portrait, prend sous son pinceau une délicate et même délicieuse nuance de flou. C'est charmant, mais c'est flou. Voulait-il ainsi signifier le halo de rêverie qui entoure les figures? Accentuait-il ainsi le prestige du regard, affirmé avec volonté et netteté? Il est certain que ce n'est point du procédé, que ce n'est pas question de métier, mais recherche de l'atmosphère intellectuelle du visage et lutte contre la mobilité des nuances de la chair féminine. Il est resté fidèle à cette méthode et l'a même développée depuis ses premiers portraits, plus nets dans l'étude physionomique, jusqu'à ses derniers portraits, tel ce beau songe rose qu'est le portrait de Mme Balay, peint en 1928, dans toute la certitude de son talent et de son habileté.

On nous montre de Laurent une série à peu près inconnue de monotypes. Il y est tout à fait supérieur. Il ne s'y sert

point de la technique pointilliste. Dessin traditionnel, couleur d'un impressionnisme non pointilliste et surtout art suprême à saisir dans le joli, mais aussi dans la vérité, des courbes de nu féminin, des demi-nus de femmes à leur toilette, des études de regards à l'ombre des grands chapeaux. Sa passion de la beauté féminine s'y dépeint toute entière et on trouvera dans cette salle des monotypes quelques-unes de ses pages maîtresses. Ils sont tous de haute valeur.

Quelques dessins parmi lesquels le portrait de M. Doumergue jeune, celui de Roger Marx, grand ami de Laurent...

Une belle œuvre en résumé, non d'un grand peintre, mais d'un peintre de premier mérite.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : reconstitution de la prédelle de Mantegna partagée entre le Louvre et le Musée de Tours. — Un nouveau musée parisien : le Musée Cognacq-Jay. — L'exposition du Décor de la vie romantique au Musée des Arts décoratifs. — La collection Dard au Musée de Dijon. — Un Musée de la préhistoire à Poitiers. — Le produit des entrées dans les musées nationaux en 1928. — Mémento.

La conservation des peintures du **Musée du Louvre** vient après la reconstitution du triptyque de la Madeleine d'Aix (1), de nous offrir un régal du même genre. Profitant du passage à Paris, au retour de la belle exposition d'art italien qui vient d'avoir lieu à Londres, des trois panneaux de Mantegna, appartenant au Louvre et au Musée de Tours, qui formaient jadis la prédelle du grand retable de l'église San Zeno de Vérone, *La Madone avec l'Enfant entre des anges et des saints,* elle nous a montré dans la Grande Galerie du Louvre, du 27 mars au 25 avril, ces trois panneaux réunis comme autrefois : au centre *Le Calvaire;* à gauche, *Le Christ au jardin des Oliviers;* à droite, *La Résurrection.* Ces deux dernières scènes ne le cèdent en rien au *Calvaire* sous le rapport de l'application savante, de l'originalité de la composition, de la recherche et de l'abondance des détails pittoresques, surtout la première avec son paysage rocailleux dominé à gauche, derrière des arbres qui n'ont rien à voir avec les oliviers de

(1) V. *Mercure de France*, 15 février 1930, p. 208 et suiv.

Gethsémani, par une Jérusalem non moins fantaisiste d'où descend une troupe de soldats le long d'un chemin au bord duquel est accroupi, oreilles dressées, un petit lapin, tandis que, sur la droite, les trois apôtres dorment, affalés à terre, au bas du rocher où le Christ prie, réconforté par un ange. Dans la scène de la *Résurrection,* Jésus, environné de rayons et d'angelots qui semblent le porter, surgit hors d'un sarcophage antique placé sur le devant de la caverne creusée dans un énorme rocher pyramidal au bas duquel les gardes réveillés manifestent de façons diverses leur stupéfaction.

L'ensemble du retable avait été commandé à Mantegna, alors âgé de vingt-six ans, par l'abbé commendataire de San Zeno, Gregorio Correr; deux lettres, en date du 15 avril 1458 et du 29 juin 1459, tirées des Archives de Mantoue et publiées par Armand Baschet en 1866 dans la *Gazette des Beaux-Arts,* montrent que l'œuvre était commencée à la première de ces dates, mais non encore terminée à la seconde. Par suite des clauses du traité de Tolentino, le retable fut envoyé avec beaucoup d'autres œuvres d'art au Muséum central des arts à Paris. Les reprises des Alliés en 1815 firent revenir à Vérone le tableau principal, mais le Louvre conserva le panneau central de la prédelle, *Le Calvaire,* et les deux autres fragments de celle-ci restèrent de même au Musée de Tours où ils avaient été envoyés par Napoléon en 1806 et où ils vont rentrer de nouveau. Ne faut-il pas déplorer une fois de plus, comme nous l'avons déjà fait ici à plusieurs reprises, ce stupide morcellement d'une œuvre d'art dans deux collections publiques d'un même pays? Nous n'ignorons pas que des tentatives furent faites jadis pour le faire cesser, mais qu'elles se heurtèrent toujours à la résistance de la ville de Tours. Cependant celle-ci n'est que *dépositaire,* et non propriétaire, des œuvres que l'Etat lui a si inconsidérément envoyées au commencement du siècle dernier. Il semble donc que l'administration des Beaux-Arts, forte de ses droits, devrait trouver le moyen, en offrant au Musée de Tours une légitime et très large compensation susceptible d'apaiser les protestations, qu'on devine, des représentants d'Indre-et-Loire au Parlement, de faire enfin cesser ce scandale et de réunir, pour le plus grand profit de l'histoire de l'art, ces *disjecta membra* d'une œuvre particulière-

ment intéressante. Formons une fois de plus le vœu que ce rêve puisse se réaliser.

§

Les journaux ont annoncé, l'été dernier, l'ouverture sur les grands boulevards d'un nouveau musée : le **Musée Cognacq-Jay**, constitué par les collections léguées il y a deux ans, comme nous l'avons annoncé, par l'ancien propriétaire des magasins de la Samaritaine. La place nous a manqué jusqu'ici pour en parler. Il est grand temps d'y conduire nos lecteurs.

Ce nouveau musée est installé 25, boulevard des Capucines, dans l'immeuble même où se trouve la succursale de luxe des magasins dont les bénéfices se muèrent intelligemment entre les mains de Cognacq en ce bouquet d'œuvres d'art. Celles-ci, composées de peintures, sculptures, meubles et objets d'art appartenant presque tous au XVIII[e] siècle français, sont présentées avec goût — non pas classées comme dans un musée d'enseignement, mais simplement disposées pour le plaisir des yeux — dans trois étages de petits salons dont les proportions s'harmonisent à merveille avec les œuvres, de dimensions modestes, elles aussi (2), qui y sont réparties. Il était d'ailleurs préférable de ne pas afficher plus de prétentions, car les 1.049 pièces dont se compose cet ensemble sont de valeur très inégale, et le catalogue dressé par notre érudit confrère M. Seymour de Ricci abonde, en ce qui concerne les attributions, en points d'interrogation.

On passera néanmoins une heure agréable à se promener parmi ces petites toiles, ces gouaches, ces sculptures, ces jolis meubles et ces bibelots. Voici, dans l'ordre où on les rencontre, les œuvres qui nous ont paru les plus intéressantes. Au premier étage, une grande *Vénus* en marbre blanc, du sculpteur lyonnais F.-M. Poncet; puis, disposés sur des meubles ou sur des cheminées, de charmants petits bustes de *Marie-Antoinette* et de *Mme de Lamballe* par Pajou; d'autres, de grandeur naturelle, de la *Marquise de Jaucourt*, marbre par Chi-

(2) Nous ne connaissions pas cette particularité lorsque, annonçant le legs Cognacq et, en même temps, l'acquisition par la Ville de Paris de l'hôtel Lambert qu'elle ne savait trop comment utiliser, nous suggérions d'y installer les collections d'art dont nous parlons en ce moment : le cadre grandiose de la vieille demeure ne leur conviendrait nullement.

nard, du *Maréchal de Saxe* et du *Maréchal de Lœwendal,* terres cuites par J.-B. Lemoyne; de gracieuses statuettes de *Nymphes* ou de *Vénus* par Falconet, ainsi que le modèle de son *Amour menaçant* du Musée du Louvre, exécuté pour Mme de Pompadour; parmi les tableaux, des *Baigneuses* de Pater, une *Fillette* de Greuze dans sa note habituelle, deux Fragonard : *Perrette et le pot au lait* et *La Famille du fermier* (gouache), une *Chanteuse* de Boucher, le *Marchand d'orviétan,* de Jeaurat; une scène tirée d'*Annette et Lubin,* attribuée à Baudouin; de délicates vues de Venise par Guardi, etc. Dans l'escalier qui conduit de là au deuxième étage, une statue de marbre, *Faune au chevreau,* qui fut le morceau de réception à l'Académie du sculpteur Jacques Saly, puis dans les salles (dont une renferme un merveilleux lit Louis XVI à baldaquin), le magnifique portrait au pastel de *Maurice-Quentin de La Tour* par lui-même, qui figura en 1908 à l'exposition des Cent pastels, et plusieurs autres œuvres importantes : un portrait par Fragonard de *Mme de Norenval,* lectrice de la reine Marie-Antoinette; un *Retour de chasse de Diane,* par Boucher; un charmant petit Colson : *Liseuse endormie,* qui est presque une réplique du tableau du Musée de Dijon, de nombreuses gouaches de Lavreince (dont plusieurs admirées l'an dernier à l'exposition de l'art suédois) et de Mallet; parmi les sculptures, deux bustes de jeunes filles de Houdon, un buste présumé de *Mlle de Vandeul,* par J.-B. Lemoyne; de jolies *Nymphes* de Marin et une grande *Bacchante* en marbre de Foucou, dont d'autres exemplaires se trouvent au Louvre et au Musée de Marseille. — A l'étage supérieur, encore de beaux pastels de La Tour, dont l'important portrait de *La Présidente de Rieux* admiré en 1927 à l'exposition de la galerie Charpentier, et d'autres de Perronneau; de magistrales feuilles d'études de Watteau et de Lancret, une sépia de Fragonard : *L'Etable;* des tableaux de Pater, Chardin (*Le Château de cartes*), Hubert Robert, Guardi et un beau Tiepolo, *Le Festin de Nabal,* un petit Ruisdael, *Le Vieux Chêne,* et même un Rembrandt, mais des débuts de l'artiste (1626) : *L'Anesse de Balaam;* puis deux grandes vitrines pleines de merveilleuses boîtes, tabatières, montres, etc. en or ou autres matières précieuses, ornées d'émaux et deux autres contenant des miniatures françaises et anglaises. — On

trouvera aussi, çà et là, quelques peintures ou pastels de l'école anglaise, parmi lesquels notamment la gracieuse composition de Lawrence, *Les Enfants Calmady*, popularisée par la gravure, le portrait présumé de *Sarah Siddons*, par Gainsborough. Enfin l'on verra, dans des niches pratiquées dans l'épaisseur des murs, une abondante collection de porcelaines de Saxe et de vases en diverses matières à montures ciselées. Et tout cela, disposé autour de meubles et de sièges aux formes exquises, dans l'encadrement de boiseries de l'époque, fait de ce musée — et c'est là son meilleur éloge — une demeure charmante.

§

La date à laquelle il nous faut envoyer cette chronique à l'impression ne nous permet de parler que très brièvement de la nouvelle exposition du **Musée des Arts décoratifs** (3) destinée à célébrer, comme l'a déjà fait la Bibliothèque Nationale et comme va le faire le Louvre, le centenaire du romantisme, et consacrée au « Décor de la vie à l'époque romantique ». Nous le regrettons vivement, car elle est des plus attrayantes et de la plus riche variété. Mais nos lecteurs savent déjà combien toutes les expositions organisées par ce musée sont intelligemment conçues et réalisées et quel plaisir doit les attendre, cette fois encore, au pavillon de Marsan. Ils se souviennent sans doute de la belle exposition du Second Empire qu'ils virent là en 1922; celle-ci en est l'exact pendant et n'est pas moins réussie.

A juste titre ses organisateurs ont pensé qu'il fallait la faire partir du premier épanouissement du mouvement romantique en 1820 (date des *Méditations* de Lamartine, que suivit deux ans plus tard le *Dante et Virgile* de Delacroix) et de l'avénement du style « gothique » et « troubadour » succédant au style Empire, et l'arrêter à la chute de la monarchie de Juillet qui marque le début d'idées nouvelles. Pour essayer de restituer le décor dans lequel vécurent les Français d'alors, ils ont transformé les salles qui donnent, à gauche, sur le jardin en une suite de petites pièces garnies de meubles de l'époque (dont quelques-uns sont charmants, comme le petit salon en bois de citronnier à garniture bleue qu'on voit dans la

(3) Ouverte du 11 avril au 27 mai.

deuxième salle, mais dont bien d'autres sont d'une invention inénarrable dépassée seulement par les formes invraisemblables des vases qui garnissent certaines vitrines) et sur les murs, tendus des étoffes ou des papiers peints alors à la mode, sont accrochés des portraits, des toiles retraçant les aspects du Paris d'alors, des événements contemporains (érection de l'obélisque, retour des Cendres, attentat de Fieschi, etc.), des scènes de mœurs, ou bien des peintures représentatives des maîtres et petits maîtres de cette époque. Entre ces centaines d'œuvres, on admirera particulièrement (en suivant l'ordre où on les rencontre) le ravissant portrait en pied de la miniaturiste *Mme de Mirbel* par Champmartin, celui de *Mme Marcotte* par Ingres, des miniatures d'Isabey; puis, deux exquis tableautins (sous le même n° 200) où Xavier Leprince a portraituré sa femme et lui-même; deux intérieurs de forge par Géricault, un paysage de Georges Michel, l'esquisse par Heim de son *Charles X distribuant les récompenses du Salon de 1824;* de Bonington, *L'Eglise Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle* et des scènes historiques dans le goût moyenâgeux du jour que cultivèrent de leur côté les Devéria, les Tony Johannot et autres; d'intéressantes vues de Paris par le peintre italien G. Canella; un paysage de Théodore Rousseau et, accompagnant le merveilleux petit *Hamlet* de Delacroix, la charmante *Mlle Sennegon* et d'autres portraits de Corot; quatre beaux Chassériau, dont son *Apollon et Daphné;* un Jean Gigoux, *Le peintre et son modèle,* qui peut rivaliser avec les meilleurs Hollandais; puis des bronzes de Barye, un choix des plus beaux livres de l'époque, des albums d'autographes, et, dans la dernière salle, des Alfred de Dreux, des *Courses* d'Eugène Lami avec nombre de pimpantes aquarelles de sa main, dont le célèbre *Contrat de mariage.*

La série se continue dans le grand hall, où l'on trouvera notamment entre quantités de portraits, scènes de genre, paysages, la jolie petite toile, *Retour du bal,* de Tassaert, un remarquable tableautin de Thomas Couture, *Réunion d'étudiants,* des aquarelles et des dessins des frères Devéria, d'Isabey, de Hervier, de Granet, de Bonhommé, de Constantin Guys, de Barye, des gravures et lithographies de Daumier, Gavarni, Henry Monnier, Maurin, Nanteuil, Achille Devéria, Tony

Johannot, Grévedon, un grand album de roses à l'aquarelle exécuté par Redouté pour la duchesse de Berry, etc., — cependant qu'aux murs ou au centre, des vitrines renferment des statuettes de Rude, Barre, Pradier, Feuchères, Maindron, Dantan et autres (mais où est la *Jeanne d'Arc* de la princesse Marie d'Orléans?), des objets créés par la survivance du culte de Napoléon, des porcelaines, des éventails, des bijoux, des boîtes, des reliures et cartonnages romantiques, mille bibelots de toute espèce, et qu'au fond nous sont montrées d'amusantes reconstitutions de deux salons, d'une salle à manger et d'un cabinet de toilette de l'époque. Enfin, dans le vestibule, on trouvera une vitrine contenant une curieuse collection de documents et souvenirs saint-simoniens.

§

Il y a quatre ans, nous avons annoncé ici (4) l'entrée au **Musée de Dijon** d'une importante collection de peintures primitives, principalement des écoles du Nord, léguée en 1916 par le docteur Dard à la ville de Dijon. Les lenteurs d'un procès qui ne fut terminé qu'en 1922, puis le manque de salles disponibles ont retardé jusqu'à maintenant l'exposition publique — et d'ailleurs provisoire — de cet important ensemble dont il nous avait été donné en 1926 d'apprécier la valeur exceptionnelle. Le nouveau conservateur du Musée de Dijon, M. le sénateur Emile Humblot, successeur de M. Fernand Mercier — dont nous regrettons le départ, car outre les précieux services qu'il avait rendus au Musée, notamment par l'installation, plusieurs années avant que cette innovation fût adoptée par le Louvre, d'un service de radiographie qui eut les plus heureux résultats pour l'étude des tableaux, il s'était employé à mettre en lumière l'importance de la collection Dard — vient enfin de donner aux historiens et aux amateurs le régal de ces richesses nouvelles, en attendant leur présentation définitive dans des salles plus vastes au premier étage.

Formée au commencement du siècle dernier par le père de M. Dard, le baron Henri Pichot-Laurabilais, à un moment où les amateurs, sauf peut-être à Cologne le chanoine Wallraf et

(4) *Mercure de France*, 1er janvier 1926, p. 239.

les frères Boisserée, ne recherchaient guère les œuvres des écoles primitives, cette collection, composée de quelques rares « quatrocentistes » italiens, de quelques Flamands, et surtout de peintres allemands et suisses, est unique en France : notre Louvre, si pauvre en œuvres de l'école germanique, pourrait l'envier au Musée de Dijon, et, remarque un bon juge, M. Louis Réau (5), les plus grands musées d'Allemagne et de Suisse s'en enorgueilliraient.

Nous ne pouvons ici que signaler rapidement les plus remarquables de ces pièces. Parmi les Italiens, une *Madone entre deux anges, saint Jacques et saint Antoine,* de l'école siennoise du XVe siècle. Parmi les peintures des écoles du Nord, il faut noter tout d'abord deux panneaux offrant des scènes de la légende d'un saint où, avec M. Réau, nous voyons volontiers une œuvre de notre école française d'Amiens ou de Douai, dont le principal représentant fut Simon Marmion : la parenté de style avec sa *Légende de saint Bertin,* malheureusement exilée au Musée de Berlin, saute aux yeux. Ce sont ensuite : un très beau triptyque de la Passion (le *Crucifiement* entre le *Portement de Croix* et la *Résurrection*) du Flamand Josse van Cleve; un *Saint Jérôme pénitent* au milieu d'un pittoresque paysage, dans la manière d'Albert Bouts; un autre *Saint Jérôme instruisant les moines,* de la même école flamande, mais du siècle suivant; une belle *Annonciation entre saint Christophe et saint Antoine,* procédant du « Maître de Mérode ». — Les œuvres germaniques appartiennent toutes à l'Allemagne du Sud : Rhin moyen et haut Rhin, Souabe, Franconie, Bavière; on y remarque particulièrement une *Annonciation* de Jörg Breu d'Augsbourg, un volet de retable du peintre Jan Pollack, représentant *Saint Corbinien et saint Antoine,* figures d'un grand caractère, montrant, remarque très justement M. Réau, l'influence du grand maître tyrolien Michel Pacher. — Mais la partie la plus précieuse de la collection est l'incomparable série des Primitifs suisses, dont on trouverait difficilement l'équivalent, même à Bâle et à Zurich. Sauf Urs Graf et Manuel Deutsch, presque tous les artistes principaux y

(5) Dans un article publié dans le n° de décembre dernier de la *Gazette des Beaux-Arts,* où l'on trouvera la reproduction des principales œuvres, et auquel nous renvoyons pour plus de détails.

sont représentés, surtout Conrad Witz et l'énigmatique « Maître à l'œillet », ainsi appelé à cause de sa signature faite d'un œillet rouge et d'un brin de lavande croisés. Une seule œuvre représente le premier, mais capitale, tant par la beauté que par la rareté des peintures de ce prodigieux maître, si en avance sur son temps : c'est ce panneau de *La Sibylle de Tibur* avec l'empereur Auguste que M. Fernand Mercier apporta à l'Exposition de l'art suisse organisée au Jeu de Paume en 1924 et identifia comme un fragment du grand retable du *Miroir du Salut* peint par Conrad Witz vers 1435 et dont la plupart des autres panneaux sont aujourd'hui conservés au Musée de Genève (6). Le « Maître à l'œillet », qui travailla au début du siècle suivant, est, lui, représenté par de nombreux tableaux, parmi lesquels il faut citer un grand retable de *La Passion* en huit compartiments avec, au revers, un gigantesque *Saint Christophe* et un *Saint Jérôme avec le lion*; puis de belles figurations sur fond d'or de saints locaux : *Saint Othmar* avec son tonnelet, *Saint Fridolin* tenant par la main un mort qu'il vient de ressusciter, *Saint Théodule,* évêque de Sion et patron des vignerons du Valais, portant une épée nue; une *Visitation* dans un curieux paysage suisse avec, au revers, *Sainte Barbe* et *Sainte Ursule* sur fond d'or, etc. A côté de ces œuvres de marque, il faut signaler encore un *Saint Sébastien* d'un grand caractère qui, suivant M. Réau, pourrait être du curieux Hans Fries, de Fribourg, le principal représentant, avec Manuel Deutsch, de l'école suisse à la fin du XVe siècle.

A cet accroissement exceptionnel des richesses déjà si considérables du Musée de Dijon se sont encore ajoutés dernièrement, par suite d'un legs du docteur Robin, deux beaux pastels de Manet : un portrait de *Mme Méry Laurent* et une étude de tête de femme pour le *Bar des Folies-Bergère* (7).

Grâce à l'initiative de M. Léon Pineau, recteur de l'Académie de Poitiers, un musée régional de préhistoire vient d'être fondé à l'Université de cette ville sous la direction de l'ar-

(6) Voir sur cette œuvre, outre l'article de M. Fernand Mercier dans la revue *Beaux-Arts* (1er juillet 1924), l'étude de M. Conrad de Mandach, *Conrad Witz et son retable de Genève*, dans la *Gazette des Beaux-Arts* de novembre 1907 : on y trouvera reproduits dix des panneaux conservés au Musée de Genève. Quant au panneau du Musée de Dijon, il fait l'objet d'une belle héliotypie hors-texte dans l'article de M. Réau.

(7) Reproduits dans le n° du 20 novembre 1929 de la revue *Beaux-Arts*.

chéologue distingué qu'est M. Gustave Chauvet. Ce musée est composé exclusivement de pièces tirées du sol poitevin, c'est-à-dire des cinq départements représentant l'ancien duché d'Eléonore d'Aquitaine dont Poitiers fut la tête : Vienne, Vendée, Deux-Sèvres, Charente et Charente-Inférieure. Ces pièces remplissent déjà dix grandes vitrines et, par leur présentation, donnent une idée précise des phases par lesquelles a passé la civilisation dans cette partie de la France.

§

On vient de publier le résultat pour l'année 1928 de la perception dans les musées et monuments appartenant à l'Etat du droit d'entrée et des taxes autorisant à y peindre, dessiner ou photographier. La recette totale a été de 5.657.980 francs, supérieure de 611.800 francs à celle de l'année 1927, par suite de la suppression de la gratuité d'entrée les après-midi du jeudi. Les entrées comptent dans cette somme pour 5 millions 548.143 francs.

Les recettes les plus importantes ont été effectuées dans les musées et monuments ci-après :

Musée du Louvre	Fr. 1.042.164
Château de Versailles..............	616.437
Abbaye du Mont-Saint-Michel......	527.261
Panthéon	419.685
Sainte-Chapelle	318.763
Palais de Fontainebleau	264.470
Château de Pau	204.922
Musée du Luxembourg	202.278
Musée de Cluny	157.639
Arc de Triomphe de l'Etoile........	148.474
Cité de Carcassonne	133.095
Musée des Voitures	116.104
Tours de Notre-Dame	106.489
Grand Trianon	105.870
Petit Trianon	92.131

Après prélèvement de 500.000 francs pour l'augmentation de l'effectif des gardiens du Louvre et déduction des frais de perception, la Caisse nationale des monuments historiques a

reçu 3.014.335 francs (y compris 602.715 francs pour la restauration du domaine de Versailles) et celle des musées nationaux 1.258.967 francs.

Mémento. — Nous avons plaisir à annoncer l'achèvement tant attendu de la grande et magnifique *Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*, entreprise sous la direction du regretté André Michel : le volume qui vient de paraître forme la troisième et dernière partie du tome VIII consacré à l'art en Europe et en Amérique et est accompagné — chose infiniment précieuse et désirée — d'une table générale et détaillée qui rendra enfin plus commode la consultation de ce riche répertoire de noms et d'images (Paris, Armand Colin, éd.; 2 vol. gr. in-8°, 110 fr.) Les deux volumes précédents nous avaient apporté le tableau, dû aux plumes autorisées de MM. L. Hautecœur, P. Vitry, A. Pératé, G. Rouchès, L. Réau, P. Biver, Pierre Pâris, C. de Mandach, J. Laran, des diverses manifestations de l'art au xixe siècle dans la plupart des pays d'Europe : France, Italie, Allemagne, pays scandinaves, Russie, pays slaves et pays balkaniques, Angleterre, Espagne et Portugal, Suisse. Ce dernier volume les complète par le tableau de l'art en Belgique et en Hollande au xixe siècle et au début du xx (architecture et sculpture par M. Vitry, peinture par M. L. Gillet), en Hongrie (par M. L. Réau), en Amérique depuis l'introduction de l'art européen jusqu'à nos jours (par M. L. Gillet). M. Paul Vitry y a ajouté un chapitre sur la renaissance des arts décoratifs à la fin du xixe siècle et au début du xxe jusqu'à l'exposition de 1925. Ces études, conduites, comme celles de tout l'ouvrage, avec l'érudition la plus sûre, sont accompagnées de la plus riche documentation figurée : reproductions dans le texte ou hors texte (785 figures et 18 planches pour ces trois volumes) des créations les plus marquantes, dont plusieurs, en ce qui concerne les œuvres étrangères, peu connues. — En tête du dernier volume, l'éditeur, M. Max Leclerc, a rendu, comme il était juste, un hommage ému à celui qui jeta les bases de cette immense entreprise, qui la dirigea avec tant de sûre méthode, un sens si juste des proportions, l'anima de son inspiration, y apporta lui-même quelques-uns des plus précieux matériaux qui la constituent : André Michel. On a à la fois plaisir et regret à retrouver son portrait et l'évocation de son activité si féconde, trop tôt interrompue par la maladie et la mort, en conclusion de cette vaste enquête qu'un savant étranger a qualifiée à bon droit de « monument impérissable de l'érudition et de la saine critique françaises ». — La table générale des 17 volumes, accompagnée d'une suite de quatre index (des noms de personnes, des noms de lieux,

des sujets, des généralités et de la technique), n'occupe pas moins de 272 pages à trois colonnes; elle a été rédigée par une des anciennes et des meilleures élèves d'André Michel : Mme Louise Lefrançois-Pillion. Son nom est garant de l'intelligence et du soin scrupuleux avec lesquels ces index ont été rédigés. Tous les travailleurs, à qui ils rendront tant de services, lui en seront extrêmement reconnaissants.

Pendant ce temps, une autre vaste publication, que nous avons déjà signalée, le précieux *Corpus vasorum antiquorum* (Paris, E. Champion), éditée sous la direction de l'éminent spécialiste qu'est M. Edmond Pottier, par l'Union académique internationale et où est dressé l'inventaire de tous les vases antiques conservés dans les collections publiques ou privées du monde, poursuit son cours sans interruption. Elle en est aujourd'hui à son 25e volume. Les derniers fascicules parus sont consacrés au British Museum (4e fascicule), à l'Ashmolean Museum d'Oxford (1er fascicule), à la collection de la villa Giulia à Rome (3e fascicule), au musée provincial de Lecce (1er fascicule), au Musée du Cinquantenaire de Bruxelles (1er fascicule) qui contient notamment les deux charmantes coupes à fond blanc, dues à Sotadès et à Hégésiboulos, ornées des représentations d'une mère avec son enfant prisonnier dans sa chaise et d'une jeune fille jouant de la toupie, enfin à notre Louvre (5e et 6e fascicules). Ces derniers contiennent notamment la suite de l'admirable série des vases attiques à figures noires, puis à figures rouges, du VIe au Ve siècle. Rappelons que chaque pièce est l'objet, dans le catalogue qui précède les planches, de la description la plus minutieuse accompagnée de toutes les références bibliographiques désirables et ensuite d'une ou plusieurs reproductions d'ensemble ou de détail en phototypie: c'est, dans chaque fascicule, plusieurs centaines de pièces qui sont ainsi mises sous les yeux du lecteur et de l'archéologue, constituant un musée à demeure en miniature.

En même temps nous arrive la suite (p. 817 à 1130, plus LXIV p. av. 16 planches) du catalogue officiel des vases antiques du Louvre, dû également à M. Pottier. Ce volume est consacré aux vases à figures rouges, c'est-à-dire à la série la plus remarquable de nos collections. Le texte, auquel sert de base l'érudition la plus merveilleuse, renseigne de la façon la plus complète sur chaque pièce, et des reproduction en photogravure mettent sous nos yeux les plus beaux de ces vases, signés Andokidès, Pamphaios, Epictétos, Phintias, Euphronios, Douris, Hiéron, Brygos, Harmonax, etc.

Signalons, en terminant, aux admirateurs du sculpteur Bourdelle, le très beau numéro spécial que vient de lui consacrer la revue *L'Amourt de l'Art* (janvier) : des articles de MM. Paul Jamot,

M. Chevallier-Verel, E. Schiaffino, M. Dormoy, Jean-Topass, J.-L. Vaudoyer, Dr E.-F. Julia, Auguste Perret et une lettre de l'artiste y accompagnent des reproductions de toutes les œuvres marquantes du maître disparu.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Max Fisher : *Rendez-vous avec l'Acropole*, Flammarion. — Léon Gosset : *Jardins et promenades de Paris*, Hachette.

Le petit volume de M. Max Fisher : **Rendez-vous avec l'Acropole**, est surtout, on peut le dire, une curiosité. La question archéologique, qui semblerait toujours devoir être discutée dans la circonstance, est pour lui très secondaire. L'auteur donne seulement un journal de route, note des faits et des circonstances et ne parle des ruines que lorsqu'il ne peut pas faire autrement.

En débarquant, il se dirige vers l'Acropole, dont les vestiges sont célèbres. Il y a là quatre monuments : les Propylées, qui sont une façon de vestibule; le petit temple de la Victoire; l'Erechteion, temple des sacrifices, et le Parthénon. C'est tout ce que M. Fischer trouve à nous dire d'un lieu que la plupart d'entre nous voudraient tant connaître. Plus loin, l'auteur nous parle de la Voie Sacrée, où il fait l'énumération des temples, trésors, etc., qui la bordaient : sanctuaire d'Athéna, autel de l'Hygeïa, Tholas, temple de la Pronoïa, sanctuaire de Gé-Thémis, temple d'Apollon... trésors des Cnidiens, des Thébains, des Siphniens... De la ville même, il est à peine question; M. Max Fischer se borne à nous parler des Grecs actuels, de leur alimentation plutôt frugale, des variations de la température, etc. Sa visite au Céramique, le cimetière de l'ancienne Athènes, lui a donné l'impression de l'intimité amicale des tombeaux. Il est question ensuite de Marathon : un titre et trois mots; du sanctuaire de Pyrgos « trois blocs de marbre teinté, autour de rien du tout ». En somme, les monuments grecs ont plutôt déçu M. Fisher, il donne l'impression, si l'on peut ainsi dire, d'un curieux ironique que la beauté du passé ne saurait retenir. Pourtant dans la belle page consacrée à l'Acropole, il fait montre d'une émotion que l'on aurait aimé retrouver plus fréquemment au cours du volume.

Les **Jardins et Promenades de Paris**, de M. Léon Gosset, complètent la série des guides publiés par la maison Hachette sous la rubrique *Pour connaître Paris*. On nous montre successivement le jardin des Tuileries qui, hors la ville, s'appela jusqu'au seizième siècle la Sablonnière; on y fabriquait de la tuile et des poteries. A la suite du tournoi où fut blessé mortellement Henri II devant le palais des Tournelles, Catherine de Médicis acheta les fabriques de tuiles et les terrains environnants, sur lesquels elle fit construire le palais qui fut appelé les Tuileries. On peut noter en passant que l'initiative de Catherine de Médicis eut pour conséquence le développement de Paris vers l'ouest, tel qu'il apparaît aujourd'hui. Les jardins furent de suite célèbres, ayant été aménagés à l'instar de ceux de Rivoli. Sous Louis XIII, la rue de Rivoli était encore une piste cavalière et au delà du mur de clôture était aménagée une garenne à lapins. Plus tard, Le Nôtre fut chargé par Colbert d'arranger les jardins dans le goût du jour; c'est lui qui planta l'allée centrale qui est devenue depuis l'allée des Champs-Elysées.

Le Luxembourg, qui est le grand jardin de la rive gauche, date de Marie de Médicis. Il fut dessiné en 1613 par Jacques Boyceau de la Barauderie. M. Léon Gosset donne de nombreux détails sur son état ancien et diverses parties qui s'en trouvèrent détachées. On y admire toujours la jolie fontaine de Médicis, mais le jardin, malheureusement comme d'autres de Paris, a été encombré de monuments divers plus ou moins heureux : monument de Delacroix, buste de Verlaine, de Sainte-Beuve, qui ressemble à un vieux concierge, etc., etc.

Le jardin des Plantes date de 1636. Guy de la Brosse et Bouvard, médecin de Louis XIII, achetèrent la butte des Copeaux et les terrains à l'entour; ils créèrent alors un jardin d'herbes médicinales pour servir aux besoins des médecins et à l'instruction des étudiants. La Révolution y ajouta une ménagerie dont les bêtes sont réparties en divers enclos; des galeries d'histoire naturelle qui ont été depuis en grande partie reconstruites.

Le parc Monceau ne date que de 1778; on y trouve contigu le curieux musée Cernuschi. A l'origine, le parc recélait un moulin à vent hollandais, un moulin à eau, un château go-

thique en ruines, les vestiges d'un temple romain, un bois des tombeaux, un pont des saules, un obélisque, une pyramide d'Egypte, une tente tartare, des ruisseaux serpentants, des arbres rares, un marais en fleurs, une fontaine de la nymphe, une naumachie, un tertre de Diane. La naumachie, qu'on peut toujours voir, est, paraît-il, formée de colonnes provenant de la chapelle des Valois à Saint-Denis.

Les Buttes-Chaumont ne datent que de 1860. Nous les devons à Napoléon III, et ce fut une des plus heureuses créations d'Alphand. On en peut citer surtout le belvédère, un escalier de 200 marches dans le rocher, un lac artificiel, etc. La population de ce quartier s'est très heureusement modifiée depuis la guerre, et les Buttes restent une des plus agréables promenades de Paris. Nous avons encore à énumérer le Parc Montsouris avec son observatoire météorologique, les jardins du Champ-de-Mars et du Trocadéro, qui sont de création relativement récente; le bois de Vincennes, qui accompagne le château commencé par Charles V et offre aux promeneurs de jolis lacs comme celui des Minimes, Daumesnil et Saint-Mandé. Au bois de Boulogne, se trouvait l'ancienne abbaye de Longchamp, dont il est resté le moulin près du champ de courses, et on peut le savoir, une des tours de garde dans la propriété du préfet de la Seine. Nous ne nous étendrons pas davantage sur le bois de Boulogne, dont les agréments sont bien connus, mais on y peut néanmoins citer le joli coin de Bagatelle, le jardin d'Acclimatation avec son pittoresque et rudimentaire petit train, le Pré-Catelan, les lacs et la cascade, etc., etc.

Nous ne parlons là que des principaux jardins de la capitale. Le petit volume de M. Léon Gosset sera lu avec plaisir par les admirateurs de Paris, car il nous montre en somme un de ses aspects les plus heureux. Comme dans les autres volumes de la série, une heureuse illustration l'accompagne.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Réponse du Dr A. Morlet à M. A. van Gennep. — Les faux arguments de l'expertise Bayle. — Le scandale des expertises et l'affaire de Glozel.

Réponse du Dr A. Morlet à M. A. van Gennep.

Vichy, le 15 avril 1930.

Monsieur le Directeur,

Je suis le premier à reconnaître que, dans une étude aussi complexe que celle de Glozel, j'ai dû faire de nombreuses hypothèses. Et il est bien certain que M. van Gennep, comme tout savant qui s'intéresse à nos trouvailles, a les mêmes droits. Mais voici quelques mises au point de *faits*.

Première objection, qui d'ailleurs n'est pas de M. van Gennep : « Toutes les briques publiées dans ce volume manifesteraient une même main. » Il n'en est assurément rien. Si les numéros 237, 238, 239, 240, 241, 242 ont été publiés par moi à la suite les uns des autres, c'est que précisément ces six tablettes se trouvaient dans un espace de terrain relativement restreint et que je les considère, en effet, comme relevant d'une même facture. La juxtaposition des photographies répond à cette idée. Mais les nos 235, 236, 243, 244, 245 et 246 appartiennent chacun à une facture particulière, différente des autres. Cela ne saurait faire le moindre doute lorsqu'on a les objets en mains; mais cela apparaît également sur les reproductions photographiques (1).

En un mot, j'ai tenu à grouper dans mon *Glozel* six tablettes qui me *paraissent* être de la même main, mais j'ai également voulu donner des spécimens, différents les uns des autres, qui n'ont certainement pas eu le même « scripteur ».

Autre erreur de fait : aucune de nos tablettes n'était « sens dessus dessous », comme semble l'indiquer M. van Gennep, Elles reposaient toujours à plat, l'écriture au-dessus, comme je l'ai signalé bien souvent.

Quant aux figurations animales, nous avons pu nous rendre compte qu'elles étaient généralement disposées (comme celle trouvée par la Commission Internationale) de telle façon que l'animal apparaisse debout.

(1) Voir également les tablettes (fig. 8, 8 *bis*, 8 *ter*, 267, 268, 298) qui se trouvent dans le corps du volume.

S'il y avait eu éboulement, les vases, dont *l'orifice était toujours tourné en haut*, auraient été au contraire placés dans n'importe quelle position. Le terre-plein du *Champ des Morts* situé à six mètres environ au-dessus du niveau du Vareille n'a jamais dû subir d'inondation, nous a toujours assuré M. Depéret, car l'aspect des terrains à l'époque néolithique et celui de nos jours n'a pas beaucoup varié.

La contemporanéité relative (car pour moi la civilisation glozélienne s'est étendue sur un long espace de temps) des objets de Glozel s'impose par la constatation que non seulement ils portent fréquemment les mêmes caractères alphabétiformes, mais encore que *ces signes occupent sur les représentations animales, d'allure magdalénienne, des emplacements nettement aménagés par l'auteur même de ces gravures ou sculptures.* Les inscriptions font partie de l'ensemble de l'œuvre; leurs traits sont larges et profonds quand les traits de la gravure sont larges et profonds; ils sont étroits et légers quand ceux de la gravure le sont.

Quant à me guider sur ce qui se passe dans les tribus sauvages actuelles, je m'y applique d'autant plus facilement que la *Maison du Missionnaire* à Vichy me procure une nombreuse documentation vécue. C'est ainsi que je puis dire à M. van Gennep que *l'enterrement des objets en dehors des funérailles* se pratique encore dans la tribu des M'Bafo (Côte d'Ivoire). Un missionnaire me racontait ces jours-ci qu'un de ses collègues avait fait exhumer pour son musée un magnifique anneau de cheville (periscelis) que les M'Bafo avaient enterré dans un endroit retiré, qui lui avait été signalé. Cet anneau avait appartenu autrefois à une femme d'un grand courage, vénérée par la tribu.

Ajouterai-je que la découverte d'écritures, semblables à celle de Glozel, à Alvào, à Seltsch, sur la hache de Folticeni, sur la Newton Stone, etc., nous interdit formellement de nous arrêter à l'hypothèse d'un « *épiphénomène individuel* »?

Veuillez agréer, etc.

Dr A. MORLET.

§

Les faux arguments de l'expertise Bayle. — On sait que M. Bayle prétendait établir la non-ancienneté des tablettes

de Glozel en s'appuyant : 1° sur leur absence de cuisson; 2° leur désagrégation rapide dans l'eau; 3° la présence de chlorophylle dans les mousses qu'il assurait y trouver (1).

Au sujet de la cuisson, le Dr Morlet put aisément démontrer que, si les tablettes n'avaient pas été cuites, elles auraient conservé la teinte jaune de l'argile du gisement qui avait servi à leur confection, puisqu'elle avait exactement la même composition minéralogique. M. Bayle fut mis au défi de faire prendre à cette argile la coloration rougeâtre des tablettes de Glozel sans la chauffer aux environs de 500°.

Quant à la désagrégation rapide dans l'eau, M. Bayle y attachait une telle importance que, dans les documents qu'il vendit à *l'Illustration* (alors qu'il s'agissait d'un rapport secret demandé par le juge d'instruction), on voyait figurer des « photographies prises à des intervalles de 20 secondes, montrant l'effritement rapide d'un fragment de tablette plongé partiellement dans l'eau ». Le Dr Morlet lui répondit que le même phénomène de désagrégation se produisait pour les tablettes égéo-crétoises conservées intactes sous terre pendant des milliers d'années et « qu'une simple pluie anéantit lorsqu'elles sont retirées du sol ».

De son côté, M. Viennot reproduisit le phénomène « d'ef-

(1) Il avait également tenté tout d'abord de faire intervenir des filaments de laine colorés à l'aniline. Puis, au cours de son entrevue avec M. Bruet « il avait renoncé à faire état des filaments de laine colorés à l'aniline qui pouvaient, avait-il reconnu, être véhiculés par l'atmosphère » (lettre de M. S. Reinach, écrite après la longue visite que lui fit M. Bruet).

D'ailleurs, sans s'en douter, M. Bayle avait fourni lui-même la meilleure preuve que ces fibres n'avaient jamais séjourné dans les tablettes : « La matière colorante de ces fibres est donc organique, écrit-il dans son rapport. Tout le monde sait que les matières colorantes organiques sont particulièrement labiles... et se décolorent en passant par des teintes brunâtres-grisâtres plus ou moins rabattues. Or les matières colorantes des fibres trouvées dans les tablettes en question ont des *teintes très pures*, qui dénotent une parfaite conservation. Nous avons déjà dit que nos préparations, pour les examens microscopiques, avaient été montées en glycérine diluée. *En quelques semaines nous avons constaté une altération très sensible des matières colorantes.* » (Texte du rapport de M. Bayle.)

Aussi bien le Dr Morlet put-il répliquer victorieusement dans le *Mercure* du 15 août 1929 : « La tablette incriminée a été publiée par moi le 10 juillet 1926. Ainsi donc... *ces laines fantasques auraient jalousement préservé pendant trois ans leur coloris — « particulièrement labile » — lorsqu'elles étaient mélangées à un milieu terreux qui devait forcément réagir sur elles et se seraient hâtées de le perdre, en quelques semaines, dans les préparations glycérinées de M. Bayle!* Je vous le dis : l'ineffable fraicheur des teintures des fibres de laine et de coton fera faire à la vérité un pas inespéré. »

fritement » de M. Bayle avec un fragment de tablette assyrienne dont l'authenticité ne pouvait être mise en doute!

Il ne restait donc plus que *l'argument de la chlorophylle* (2).

Sans doute le docteur Morlet avait fait remarquer que, quant à la chlorophylle, M. Bayle paraissait simplement ignorer que des plantes trouvées auprès des momies — où cependant il persistait une certaine quantité d'air — la possédaient encore presque en entier. *Pourquoi refuser d'admettre que des cellules végétales dont la grande résistance est bien connue ne puissent se conserver avec leur chlorophylle, à l'intérieur d'une argile cuite à une certaine température? Pourquoi affecter de les comparer à des plantes, séchées à l'air libre dans des herbiers?* Ignorerait-on que, dans des foyers de l'époque du renne de *Schussenried*, on a trouvé des mousses également conservées intactes?

Mais voici qu'une découverte géologique récente établit la possibilité de *conservation de la chlorophylle*... DEPUIS L'ÉPOQUE TERTIAIRE. Il ne s'agit plus de milliers d'années comme à Glozel... mais bien de millions d'années. Le dernier argument de M. Bayle n'est qu'un faux argument de plus.

Voici ce que vient d'en écrire M. Loth, professeur au Collège de France, membre de l'Institut, au Dr Morlet :

Paris, 3 avril.

Mon cher Docteur,

Vous savez que Bruet, mis en présence des végétaux à *chlorophylle*, extraits par Bayle des tablettes de Glozel, s'écria devant Latzarus que les tablettes étaient fausses.

Lorsqu'il vint me voir, je le renvoyai au livre de Jacques de Morgan, *L'humanité préhistorique*, relatant que des végétaux des cités lacustres étaient si bien conservés dans la vase des lacs que le botaniste suisse Neuweiler avait pu identifier cent vingt espèces de végétaux.

Or, voici quelque chose de capital que je vous extrais textuellement d'un compte rendu de l'*Académie des Sciences* (*Le Temps*, 2 avril) : « UNE CHLOROPHYLLE DE L'ÉPOQUE TERTIAIRE. — M. Molliard présente une communication de M. Lubmienko et Mme Rau-

(2) M. Bayle attachait une telle importance à la présence de la chlorophylle qu'il lui consacre un long chapitre dans son rapport, intitulé : « *Etude sur la chlorophylle* ».

ser Cernoouva qui ont, dans des gisements de Russie, trouvé, dans des matériaux extraits par forage, des productions vertes qui ont été reconnues n'être autre chose que de la chlorophylle qui aurait été déposée là dès l'époque tertiaire. Il paraît donc prouvé qu'une fois soustraite à l'action de l'oxygène, la chlorophylle peut se conserver inchangée pendant des milliers d'années. »

Donc, il ne reste plus rien du rapport de Bayle. Argument de la dissolution dans l'eau : *faux*. Argument des végétaux détruits au-dessus de 150° : *faux*. Argument capital de la chlorophylle : *faux*.

Vous pouvez faire de ma lettre tel usage que vous voudrez.

Bien à vous,

J. LOTH.

Voilà donc la valeur scientifique de l'expertise Bayle-Amy-Randoin-Maheu, sur laquelle le Parquet de Moulins a basé son inculpation d'escroquerie! Experts et Parquet étaient faits pour s'entendre.

§

Le scandale des expertises et l'affaire de Glozel. — Sous ce titre, M. de Lacaze-Duthiers vient de donner dans *Le Semeur de Normandie* des 10 et 24 avril une importante étude documentaire dont nous extrayons les passages suivants :

Il y a un scandale des expertises. Il nous permet d'ajouter quelques pièces à notre dossier de Glozel. C'est d'abord une séance au *Club du Faubourg* (1er mars 1930). On y discutait différentes « affaires », qui passionnent l'opinion, notamment l'*affaire Philipponnet-Bayle; la vérité, avec révélation par le témoin Henri Oger*. Ce dernier fut applaudi chaleureusement. Loin d'être le fou, l'illuminé que la presse nous a présenté, M. Oger est un homme extrêmement sympathique, équilibré, loyal, plein de bon sens, n'avançant rien sans preuves, et d'un courage qu'il faut louer.

Nous ne voulons retenir que ce qui se rapporte à l'affaire Glozel. Cependant, les autres affaires examinées, notamment l'affaire Nourric, dans laquelle M. Bayle a joué un rôle de premier plan, et l'affaire Almazian, dans laquelle son « élève chéri », comme il appelait M. Amy, a également joué un rôle important, éclairent l'affaire Glozel. Il n'est pas jusqu'à la critique serrée du mercantilisme d'après-guerre, et de tout notre état social, faite par M. Oger, qui n'offre d'étroits rapports avec elle.

Je veux cependant indiquer tout de suite ce qui, selon moi, constitue le gros intérêt de ce débat : la déclaration du détective Ashelbé

concernant Glozel. A la fin de la séance, M. Ashelbé, professeur de criminologie, et collaborateur de M. Bayle, après avoir loué la criminologie de son « patron » a déclaré textuellement :

« Quant à Glozel, nous en reparlerons. L'affaire Glozel va redevenir d'actualité. Il importe, dès maintenant, *de fixer un point d'histoire. Indiscutablement, Glozel est authentique. Mais on a mis de faux objets. Je connais la personne, — et je tiens son nom à la disposition de M. Oger, — qui a incorporé à la véritable collection de Glozel de fausses pièces.* »

. . . .

M. Oger répète qu'on a tout fait pour étouffer sa déposition et que si Philiponnet n'a pas été exécuté, c'est à lui qu'il le doit. Reprenant la psychologie de Bayle, il le montre rédigeant des rapports de complaisance. Il était atteint de mercantilite, maladie d'après-guerre. Il lui fallait des sommes fabuleuses pour vivre et des appartements fastueux. Il avait ouvert une véritable usine dans son laboratoire. Ce qui est plus grave, c'est qu'un tel homme ait pu jouer en France le rôle de juge unique, envoyant au bagne ou à l'échafaud ses victimes.

M. Oger ne craint pas d'insister sur la vie privée de l'expert Bayle. Lorsqu'un homme investi d'une fonction aussi redoutable se comporte dans sa vie privée comme un malfaiteur, il n'est pas rare qu'il en fasse autant dans la fonction qu'il exerce.

M. Bayle, pour divorcer d'avec sa femme, à laquelle il devait tout, ne trouva rien de mieux que d'invoquer la raison suivante : il voulait vivre en ermite, pour se consacrer exclusivement à la science. « Je ne me remarierai pas, » ajoutait-il. Et il n'eut rien de plus pressé que de prendre une autre femme. Sa première femme ignora, pendant sept ans, qu'il s'était remarié, car il allait la retrouver chaque soir.

Les dépenses de M. Bayle étaient considérables. Il dépensa trois cent mille francs pour faire remettre à neuf son appartement. Il gagnait mille francs par jour, et même davantage. Ce n'étaient pas ses expertises officielles qui pouvaient lui rapporter de pareilles sommes. Il avait fondé une société anonyme dont les actionnaires étaient des marchands de tableaux. On attribuait tel tableau à Renoir, tel autre à Rembrandt!

Cet homme a été corrompu par l'argent.

M. Bayle était un faux savant. Dans « l'affaire de la bijouterie », il soutenait que le neveu du bijoutier avait cambriolé la boutique. Il s'appuyait, pour le démontrer, sur l'analyse de ses urines. Il prétendait que ces urines contenant des oxalates comme celle qu'avait émise le cambrioleur, c'était lui le coupable. Or les vrais

cambrioleurs avaient absorbé la veille un plat d'oseille. S'ils se s'étaient dénoncés, le neveu du bijoutier, qui fit plusieurs mois de prison sur le rapport de M. Bayle, allait droit au bagne.

On connaît en outre l'affaire d'Anvers (voir *Mercure de France* du 1er août et du 15 août 1929).

. . . .

Dans l'affaire de Glozel, la conscience de M. Bayle n'est pas précisément sans tache. M. Bayle, expert assermenté, qui n'avait pas le droit de faire connaître son expertise, a vendu à l'*Illustration* sa copie, avec les photographies qui l'accompagnaient. Nous attendons le démenti du directeur de l'*Illustration*.

L'élève chéri de M. Bayle, M. Amy, est digne de son maître. Son rapport dans l'affaire Almazian est un tissu d'inexactitudes. Et M. Oger qualifie ce rapport de rapport de complaisance, fait pour être agréable à ses chefs.

Jacques Reboul, succédant à M. Oger, qualifie de « science à la petite semaine » la science utilitaire de M. Bayle.

. . . .

Autre mauvais quart d'heure pour les expertises, y compris celle de Glozel : le meeting organisé par la *Ligue des Droits de l'Homme*, sur les *Leçons de l'affaire Almazian*, le vendredi 7 mars, salle des Sociétés Savantes. Albert Bayet fait le procès des expertises policières. « Ces expertises, déclare-t-il, constituent une honte pour l'humanité. Il y a dans les locaux de la police judiciaire un laboratoire, et dans ce laboratoire un employé aux gages de cette police. C'est une officine illégale! On a fait autour de M. Bayle une publicité effrénée, nous le donnant pour un savant sérieux, alors qu'il n'était qu'un faux savant. Chaque fois que M. Bayle a travaillé pour l'accusation, il a soutenu l'accusation. Il a toujours été de l'avis de la police pour laquelle il opérait. C'est là un pli professionnel, qui tantôt joue dans un sens, tantôt dans l'autre, automatiquement. M. Amy a suivi les procédés de l'école Bayle. L'école Bayle porte ses fruits. Les élèves sont dignes d'un tel maître. M. Amy répond *oui* à toutes les questions que lui pose la police, qui lui soumet une expertise. Ce pseudo-savant se donne des attitudes de sorcier, se livrant à des calculs abracadabrants. On ne peut même pas contrôler ses expertises. Ce pseudo-savant est pire qu'un ignorant. »

Puis le député Camille Planche rapproche de l'affaire Almazian, l'affaire de Glozel « qu'on a un peu trop prise à la blague, affaire dans laquelle on retrouve les méthodes policières habituelles. Vous n'avez vu dans cette affaire qu'une querelle de savants. La justice y a mis son nez, sur une plainte de la Société préhistorique. Il est

assez comique de voir des savants s'adresser à la justice pour trancher une question d'authenticité. Emile Fradin n'obligeait personne à visiter son musée. Il n'y a point eu escroquerie. Quand le Juge d'Instruction a été saisi de la plainte de la Société Préhistorique, il s'est adressé à des policiers, qui ont fait tout ce qu'ils ont voulu, opérant une perquisition illégale, choisissant arbitrairement des objets, pouvant en introduire eux-mêmes dans la maison (ce qu'ont pu faire également les membres de cette Société). Ensuite, ils ont porté les objets au Juge d'Instruction, qui les a envoyés à M. Bayle, lequel s'est fait fort de démontrer de quelle époque ils dataient, répondant dans le sens de l'accusation. Perquisition sans garantie, immixtion de policiers dans l'affaire, ce sont là des procédés contre lesquels il importe de s'élever : nous retrouvons dans l'affaire Almazian les mêmes procédés qui ont été employés pour Glozel. »

ORIENTALISME

Romain Rolland, *La vie de Ramakrishna*, Stock, 1930. — Pierre Salet : *Omar Khayyam, savant et philosophe*, Maisonneuve, 1927.

Après Gandhi, c'est **Ramakrishna** et ce sera bientôt son disciple Vivekânanda sur qui, dans l'Inde contemporaine, se porte la curiosité de Romain Rolland. Curiosité nourrie par un certain lyrisme romantique épris d'émotions religieuses, mais qui apparaît à l'auteur comme une exaltation dans la sympathie humaine. En tout cas, effort d'une sincérité touchante pour fraterniser avec un type d'humanité fort différent du nôtre. Où Romain Rolland demeure Européen, c'est en s'émerveillant de ces biographies comme de vies exceptionnelles, alors que des yogis ou des sannyâsis du genre de Râmakrishna n'ont jamais cessé de pulluler sur la terre indienne depuis trois millénaires; aussi en postulant que l'esprit demeure foncièrement identique à travers la multiplicité des civilisation. Pourquoi « ce périple de l'âme » « conduit-il au Bengale l'auteur de *Jean Christophe*, puisque cet auteur, en un très singulier aveu, confesse que sa souche nivernaise l'a mis de plain-pied avec les expériences sociales les plus disparates, et qu'il peut formuler cette déclaration inattendue : « Je n'ai, dans aucun pays, rien trouvé d'étranger »?

Ce livre n'a pas la simple clarté du *Mahâtmâ Gandhi;* peut-être parce que toute peinture de la vie religieuse indienne ne

peut être que chaotique, si elle est exacte. Ici, la volonté d'exactitude apparaît partout. Aussi regrettons-nous que les amis indiens de l'auteur aient laissé dans le texte des taches comme « la » Tantra (62), « telle mantra » (166), « avatârâ » (63). Vétilles sans doute, mais une méprise moins vénielle doit être signalée quand samâdhi est traduit par « contemplation ». Dès le vestibule de yoga l'esprit se trouve arrêté dans son fonctionnement; peu à peu ensuite il est vidé de son contenu. Impossible donc qu'au terme de ce processus règne une « contemplation ». Dhyâna et Samâdhi sont de véritables sondages dans la spiritualité cosmique : L'esprit qui les opère agit non comme un miroir qui reflète, mais comme une perforatrice qui perce par cet « acumen mentis » (sanskrit *ekagrâ*) rappelé p. 148. Dans l'Inde la fonction proprement spirituelle ne consiste pas, comme chez Platon, à contempler des essences, mais à plonger dans l'absolu et à réaliser des mondes par magie.

§

M. Pierre Salet, astronome et vulgarisateur d'orientalisme, met ici à la portée du grand public, après la sagesse de l'Inde et de la Chine, celle d'**Omar Khayyam**, lui-même astronome autant que poète et philosophe. A vrai dire, nous disposions déjà d'une bonne traduction, par C. Grolleau (Crès, 1922), du manuscrit de la Bodleian Library, sans compter la présentation en vers, par Cornaz, des poèmes de Fitz-Gérald (Payot, 1916). Mais P. Salet a voulu tirer parti de sources plus étendues pour faire connaître son auteur, tant comme philosophe que comme savant, et on ne peut que lui en savoir gré. Il est seulement regrettable que nous n'ayons ici que des morceaux choisis, et non une traduction intégrale des *Rubaiyat* soit imputés, soit imputables à l'illustre Persan.

Il est tout à fait conforme aux habitudes orientales, qu'une littérature assez vaste soit attribuée à un nom célèbre, sans que rien nous assure que toutes ces œuvres aient été effectivement composées par Omar Khayyam. Nous n'apercevons non plus aucune contradiction à ce que sous ce nom aient été groupés des quatrains de libertins adonnés au jus de la treille, ainsi que des quatrains mystiques à l'usage des âmes ivres

de Dieu. Il n'est pas plus surprenant de voir des Persans quérir l'absolu dans le vin que d'apprendre, à la suite par exemple d'Okakur, comment Chinois et Japonais ont recherché la spiritualité suprême dans la préparation du thé. L'immoralisme d'Omar Khayyam, dans son sens le plus profond, vise surtout à honorer un Dieu incommensurable aux valeurs humaines.

Qu'il nous soit permis de soumettre à M. Salet, à propos de la « roue des cieux », une hypothèse que, malgré la notion qu'il possède des choses indiennes, en particulier bouddhiques, il ne paraît pas avoir envisagée. Ne serait-ce pas cette roue du temps et de la transmigration, géhenne où souffrent les créatures tant qu'elles n'ont pas obtenu, dans l'absolu ou dans le nirvâna, leur affranchissement? P. MASSON-OURSEL.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Théodore Lascaris et Bonaparte (Documents inédits). — Sur la foi du Dr Meryon, le médecin et le confident de lady Stanhope, j'écrivais naguère (1) :

> Bonaparte s'étant fait couronner empereur, Lascaris fut agréablement surpris de reconnaître une de ses proches parentes parmi les dames d'atour de Joséphine. Fondant sur cette relation d'excessives espérances, il part pour Paris. Mais, dans la capitale, toutes ses démarches n'aboutissent qu'à l'offre d'une sous-préfecture qu'il repousse avec dédain comme une insulte à sa naissance, à ses talents, etc...

Cette version ne correspond pas à la réalité. L'affaire de la « Légation égyptienne » n'ayant pas été prise au sérieux, Lascaris décida d'aller trouver Bonaparte. Le général Menou appuya sa démarche par une lettre ainsi conçue :

A Marseille, le 22 pluviose an 10e de la Républe

Abd. Jq. Menou

Au général Bonaparte, premier Consul de la Républe fse.

Citoyen premier Consul,

Permettez que j'aye l'honneur de recommander à vos bontés le citoyen Lascaris, qui aura celui de vous remettre cette lettre. Il suivit l'armée d'Orient par vos ordres lorsqu'elle partit de Malte.

(1) *La véritable histoire du Chevalier de Lascaris. Mercure de France*, 15-VII-1924, p. 596.

Il a été employé en Egypte dans l'administration générale des finances; et il s'y est conduit avec beaucoup d'intelligence et de moralité. Il a une grande quantité de renseignements sur l'Egypte : et il a en outre été chargé par le général Jacoub, Copte, mort dans la traversée, de plusieurs notes importantes qu'il doit avoir l'honneur de vous communiquer.

J'espère être bientôt à même, citoyen premier Consul, de vous présenter de vive voix l'hommage de mon respect et de mon dévouement. Vous venez de faire un voyage pendant lequel tous les bons Français se sont empressés de vous témoigner leur vénération et leur attachement. Je ne parle point ici des étrangers. Depuis longtemps vous êtes accoutumé à commander à leur admiration. Les Cisalpins vous ont prouvé qu'ils sçavent être reconnoissants. Combien seroit-il à désirer, si toutefois la politique le permet, que les Egyptiens vous dussent un jour une nouvelle et heureuse existence!

Salut et profond respect,

Citoyen premier Consul. ABD. J. MENOU.

Rendu à Paris, Lascaris s'empressa de solliciter une audience du Premier Consul :

Au Général Bonaparte,
premier Consul de la R. F.
Citoyen p^r Consul,

Ami du malheureux général Mallem Jacob, je dois, citoyen p^r Consul, pour remplir religieusement ses dernières intentions, chercher les moyens de vous présenter son plan conciliatif sur l'Egypte, dont il venoit solliciter auprès de vous l'exécution.

Portant un nom longtemps respecté par les Grecs et dont le souvenir les intéresse encore, peut-être aqueillerez-vous avec bonté le moyen simple de les ralier et par eux influencer l'Asie.

Traité enfin comme émigré, sans être né français et avoir été mis sur aucune liste, une simple invitation à la langue maltaise me feroit au moins rentrer dans les propriétés que le Grand-Maître Lascaris, mon grand-oncle, avoit *achetées de ses deniers dans l'isle de Malte.*

Tels sont, Cit. p^r Consul, les motifs pour lesquels je désirerois avoir le même honneur que vous avez accordé à mes collègues d'Egypte, *un instant d'audience,* qui pourra vous intéresser, m'assurera peut-être une existence maintenant si précaire.

Salut et profond respect,

Cit. p^r Consul. THÉODORE LASCARIS,

Rue du Bac, hôtel de Bretagne, n° 469.

Au bas de cette lettre, le citoyen Estève avait écrit ces lignes :

Le citoyen Lascaris était, en Egypte, directeur principal des droits affermés et de l'octroi. Je ne peux rendre sur sa gestion, sur ses talents, son zèle et son dévouement à la chose publique, que les témoignages les plus avantageux. Il était l'ami du général Jacob, et le général Menou lui avait accordé son estime. Je l'avais distingué aussi moi-même. J'ai l'honneur de le recommander à la bienveillance et aux bontés du Premier Consul.

Grâce à la recommandation de Menou et d'Estève, Lascaris obtint sans doute une audience du premier Consul, qui ne combla point ses vœux, puisque, peu après, il lui adressait le mémoire suivant :

PROJET DE COMMERCE DANS LA MER ROUGE

Le séjour que les Français ont fait en Egypte leur a assez fait connaître le prix de ses riches productions. Parmi celles qu'il offre, il en est beaucoup qui seroient de la plus grande utilité aux colonies françaises des Indes orientales; comme aussi il y auroit beaucoup d'objets provenant de ces colonies qui trouveraient un débouché sûr en Egypte et dans toute la mer Rouge. Mais, soit que la navigation de cette mer soit difficile, que ses côtes soient peu fréquentées, soit que la nation française ne fût point encore connue des Egyptiens et qu'elle manquât ainsi d'un but important à cette navigation, soit enfin que les Anglais semblent vouloir s'approprier le commerce de la mer Rouge, nous n'avons jamais fait aucune tentative sérieuse pour établir notre influence politique et commerciale en ces contrées. Mais puisque la conquête de l'Egypte a fait si avantageusement connoître les Français en Asie et en Afrique, que nos amis n'attendent que le moment de pouvoir *au moins* commercer avec nous, négligerons-nous d'y cultiver nos liaisons, de mettre à profit les connaissances acquises sur les lieux et d'employer tous les moyens qui sont entre nos mains pour avantageusement soutenir la concurrence des Anglais dans la mer Rouge? La fréquentation de cette mer nous promet des avantages de toute espèce; si les profits semblent d'abord n'être pas très attrayants, du moins ils seront sûrs et toujours croissants : du commerce naîtra peu à peu la connaissance de ces mers, et l'espoir fondé d'avancer la civilisation des peuples voisins qui, connaissant déjà toute la valeur des Français dans les combats, admireront ainsi leurs qualités sociales par le commerce et le produit de leur industrie.

Mois soit que les bâtiments français qui se destineroient à ce commerce partissent des isles de France, de la Réunion ou des autres comptoirs dans l'Inde, il leur faudrait une relâche assurée dans un port du golfe arabique, où un commissaire français eût le droit de les protéger et les moyens de leur procurer toutes sortes de facilités. Dans l'Yemen, gouverné par l'iman de Sanaa, se trouvent plusieurs places telles que Holeya, Hodeida, Moka, qui, situées dans la partie méridionale de la mer Rouge, conviendraient infiniment pour la résidence du commissaire ci-dessus. L'iman de Sanaa, souverain indépendant, tant au spirituel qu'au temporel, dont les intérêts et les vues politiques ne présentent aucune des difficultés qui pourraient empêcher le chérif de La Mecque de recevoir dans son port de Djedda un agent français, verra au contraire avec plaisir dans les siens (d'après les notions prises en Egypte) un moyen de donner à vos sujets, plus policés et moins fanatiques, une plus grande latitude à leur commerce et surtout à ses douanes plus de profits.

C'est le commissariat ci-dessus que j'ai l'honneur de demander au premier Consul. Les titres sur lesquels je me fonde pour l'obtenir sont : 1° qu'une telle place ne pourrait convenir à beaucoup de monde et qu'ainsi j'aurais moins de concurrents; 2° que j'ai occupé en Egypte différents emplois, peut-être plus importants, à la satisfaction de tous mes chefs, ainsi qu'il me seroit aisé de le prouver par ma correspondance; 3° qu'ayant été réduit à rien par la Révolution, sans qu'aucune loi ait pu autoriser la vente de mes propriétés, j'attends cette place de commissaire dans la mer Rouge comme un faible dédommagement de mon existence ancienne; 4° enfin qu'ayant fait une étude particulière de la langue (*a*) et des mœurs et coutumes des Orientaux, je me trouverai ainsi à même de concourir à la gloire d'une patrie qui, toute marâtre qu'elle soit pour moi, n'en sera servie que plus efficacement dans mon nouvel emploi.

Je devrais peut-être entrer ici dans beaucoup de détails concernant le plan de commerce ci-dessus, que la brièveté, cette qualité

(*a*) Nous présenterons ces jours-ci au 1er Consul un petit ouvrage en arabe vulgaire, fait non pour les ulémas, mais pour les peuples qui parlent cette belle langue. C'est le *Précis de la vie de Bonaparte* jusques à son avènement à la suprême magistrature. L'Orient ne connaissait encore le conquérant de l'Egypte que par ses exploits guerriers, nous lui ferons ainsi connaître tout ce que les Français se proposent de faire pour rendre les Orientaux au bonheur et à la civilisation.

Ce petit ouvrage imprimé et répandu en Arabie et sur les côtes de l'Afrique ne peut que favoriser les vues du nouveau commissaire français dans la Mer Rouge....

T. L.

si essentielle pour se faire lire, ne me permet pas de développer. D'ailleurs, lorsqu'on doit être jugé avec cette sagacité qui caractérise le premier magistrat et les chefs du gouvernement français, on ne doit qu'indiquer : ils saisissent assez tout le reste.

THÉODORE LASCARIS.

Ce projet ne fut pas mieux accueilli que les précédents et, en désespoir de cause, Lascaris se résolut à quitter une patrie qui, en dépit des services rendus, s'obstinait à être une marâtre pour lui.. Il partit pour la Syrie.

AURIANT.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

Jean Dupérier : *A propos du théâtre lyrique*, Ménestrel. — **Arthur Dandelot** : *Les petits côtés amusants de la vie musicale*, Dandelot.

Une étude de la nature — et de la valeur — de celle que M. Jean Dupérier a publiée sous ce titre : **A propos du théâtre lyrique** (Ménestrel, n° du 14 février) peut avoir une telle influence sur l'orientation de nos musiciens dramatiques, que nous ne pouvons la passer sous silence.

Le théâtre lyrique subit incontestablement, en ce moment, une crise dont les causes résident moins dans les contingences que dans la formule actuelle du drame lyrique moderne.

C'est bien ce que M. J. Dupérier montre lumineusement en examinant l'esprit et l'ordonnance de l'*opéra classique* en regard de ceux du *drame lyrique*, nom qui désignera, au cours de l'étude de M. Dupérier, la production théâtrale et musicale de Wagner, aussi bien que celle postérieure à l'auteur de la *Tétralogie*; nous conserverons ici, pour la clarté, cette dénomination judicieuse.

Partant de ce principe vrai que « le public, même le plus éclairé, est fait d'*humains* dont l'esprit a ses lois et ses exigences », M. Dupérier pense que transgresser certaines lois de l'équilibre, de la variété, de l'intelligibilité, conduit sinon à la catastrophe, du moins à l'impasse du cas isolé; à ce que j'appelai, dans un précédent article, la solution *particulière* d'un problème général : celle de Wagner ou de Debussy, par exemple. Solutions de réactions toutes personnelles, s'oppo-

sant d'abord l'une à l'autre, puis s'éloignant systématiquement, toutes deux, de la conception de l'opéra classique ;

Par besoin de changement et pour réagir contre l'abêtissement du genre, abêtissement comparable à celui que nous offre aujourd'hui une partie de la production cinématographique américaine, les musiciens ont, à l'exemple de Wagner, donné à leurs ouvrages une forme rendant le cabotinage moins facile, en confiant à la partie symphonique le rôle prépondérant; en un mot en établissant une nouvelle hiérarchie des valeurs. Trop de raisons justifiaient cette réaction radicale; aussi, ce n'est pas sans une certaine gêne que nous dirons qu'à notre sens, là est l'origine de la débâcle présente.

Pour réaliser ses conceptions spécifiquement germaniques, poétiques et philosophiques, bien plus littéraires que théâtrales, Wagner a exploité, avec un rare bonheur, un système de développement emprunté à la symphonie.

...Ce système comportait obligatoirement la prédominance de l'orchestre comme moyen d'expression. C'est bien pour cela qu'il a tant séduit les musiciens.

Dans le drame lyrique moderne, l'orchestre est omnipotent. C'est l'invasion de la symphonie au théâtre... Le chanteur se voit contraint au récit perpétuel, quelquefois expressif, trop souvent sans intérêt musical, emprunté qu'il est à quelque vague note prise au hasard de l'harmonie, tandis que la symphonie déroule son implacable commentaire, un peu à la façon d'un guide qui fait admirer les trésors d'une cathédrale.

...Le chanteur, dont la partie vocale est inscrite dans un développement symphonique, exprimé lui-même par une orchestration appropriée, n'est plus chargé que d'un rôle de « récitant agissant ».

... Il est évident que le même résultat (prédominance de l'orchestre) se produit quelquefois dans l'opéra classique, qui ne répugne pas non plus aux amples réalisations orchestrales polyphoniques. Mais là, du moins, les conséquences n'en sont pas graves : 1° parce que la déclamation lyrique est plus vocale, moins précipitée, que la ligne mélodique en est plus accentuée; 2° parce que l'air qui suit un récit n'est généralement que l'expression lyrique de ce qui vient d'être exposé clairement et que, dès lors, l'auditeur se trouve en état de comprendre parfaitement le sens d'un texte, quand bien même quelques mots viendraient à lui échapper.

Comme la voix humaine est en musique le seul instrument capable d'exprimer en même temps qu'une ligne musicale une pensée

littéraire, on peut en déduire logiquement que toute diminution du rôle vocal (il n'est pas question ici de vocalises ou d'autres effets similaires) a pour conséquence de réduire la clarté de l'audition, donc la compréhension. Il est hors de doute que le récit perpétuel, ce long ver solitaire auquel l'art moderne nous a condamnés, a imposé aux spectateurs, avec de gros efforts pour comprendre, une privation capitale : celle du chant.

Il y a encore la question de la *forme*.

Dans l'opéra classique, les mouvements lents succèdent aux vifs selon une ordonnance quasi-architecturale, leurs divers caractères alternent et assurent la diversité nécessaire selon les lois d'une construction qui tient compte des besoins physiques du spectateur, *sans gêner l'expression de l'action qui trouve toujours à s'y caser harmonieusement.*

Très bien et bravo, Monsieur Dupérier! Le procès est donc instruit de ceux d'entre nous qui prétendent ne jamais trouver chaussure à leur pied. Les maîtres cependant, dont l'œuvre continue la chaîne et qui par conséquent préparent à leurs successeurs une base solide pour des prospections fructueuses et hardies, se sont toujours accommodés de ce qui existait de logique — d'immuable donc — dans les formes de leur Art; c'est à tout ce que leur pensée *purement musicale* contenait d'original, de nouveau, d'expressif, que nous devons l'impression de rajeunissement, de non encore exprimé, ressentie en présence de leurs œuvres; et bien avant qu'il nous vienne à l'esprit de repérer dans quelle forme, dans quel cadre, cette pensée nous est offerte.

Un manque de culture et surtout d'expérience peut seul excuser la confusion que l'on fait des souples formes classiques et du formalisme académique, étroit, qui est le vrai pompiérisme; et contre lequel on ne réagira jamais assez. Or, il faut reconnaître que le théâtre lyrique d'une certaine époque fut le paradis du pompiérisme :

Un compositeur de valeur ne pouvait plus, à un certain moment, aborder le théâtre sans dégoût et mépris. Vraiment, il fallait rendre impossible le rôle du « cabot » qui termine un air en force les bras en croix devant le trou du souffleur. Il fallait abolir le style réputé « vocal », qui trop souvent n'était que l'unique parure (et quelle parure!) d'œuvres d'une sombre indigence. Abolir les points d'orgue, etc., etc. Hélas! la réaction a manqué de finesse.

La belle forme a été confondue avec des œuvres misérables et vouées au mépris. De cette époque date l'ère de la « littérature » au théâtre lyrique.

La réaction contre ce qui subsiste de trop conventionnel dans de nombreux opéras classiques fut suscitée au nom de la vérité d'expression, d'une sorte de vérité *quotidienne* introduite dans le drame lyrique moderne. Je pense que la vérité vraie, au théâtre, doit, avant tout, être une vérité *artistique*, stylisée, et harmonisée aux moyens mis en œuvre dans ce lieu spécial. En énonçant qu'au théâtre lyrique cette vérité d'action quotidienne ne peut être présentée dans son réalisme, nous découvrons l'Amérique... Par conséquent, étant tous d'accord sur ce point fondamental, il reste seulement à envisager l'art de transposer ce réalisme en vérité artistique, je le répète, la seule qui nous importe; c'est-à-dire à lui donner une forme constructive répondant aussi bien aux besoins de la poésie et du mouvement musical, dans son ordonnance dans le temps, qu'aux exigences physiques du spectateur-auditeur.

Il faut reconnaître, dès lors, que les créateurs du genre nous ont légué une forme — très souple — qui semble avoir tenu compte beaucoup des exigences spéciales de l'art lyrique. Je me rallie donc entièrement à l'esprit de la conclusion de M. J. Dupérier :

Il serait sage de faire le point aussi exactement que possible, de rechercher ce qu'il y avait de définitif dans l'art classique et de tenter de l'enrichir perpétuellement, ainsi que l'ont fait ceux qui l'ont créé. Et pour commencer, il faut réapprendre Rameau, se souvenir de Mozart et de tant d'autres, oublier Wagner et tous ses petits-neveux.

Pour terminer, nous dirons que le théâtre lyrique est une forme d'art impérissable et qu'il verra le cinéma, aujourd'hui triomphant, mortellement atteint à son tour par la crise qu'il subit actuellement, comme d'ailleurs tous ses rivaux présents ou futurs.

§

M. Arthur Dandelot était on ne peut mieux placé pour glaner les éléments de son recueil : **Les petits côtés amusants de la vie musicale**. Voilà un livre propre à dérider les fronts

les plus sourcilleux et qui servira en même temps l'Histoire. A côté des traits d'esprit, répliques et bons mots de nos compositeurs, de nos virtuoses, de nos artistes lyriques, nous trouvons à nous divertir surtout en relisant les opinions de la critique musicale d'une certaine époque. De Scudo, de Fiorentino, de Blaze de Bury, de maîtres comme Schumann ou Berlioz sur leurs confrères, nous retrouvons des jugements effarants, auxquels le recul du temps donne un sel très particulier. Enfin le cabotinage des chanteurs fournit, naturellement à M. Dandelot, une mine inépuisable. Le livre fait le tour du Landerneau musical et atteint le but que s'est assigné son aimable auteur, en toute modestie : « Puissions-nous, dit-il, procurer un court instant de plaisir à ceux qui nous prodiguèrent si souvent le meilleur d'eux-mêmes! »

A. FEBVRE-LONGERAY.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Pierre Beausire et Daniel Simond : *D'un certain esprit français* (« Les Petites Lettres de Lausanne », N° 6). — Charly Clerc : *Ecrivains de Suisse allemande* (« Les Petites Lettres de Lausanne », N° 5). — C.-F. Meyer : *Le Saint*, suivi de *Les Noces du Moine*, traduit de l'allemand par Charly Clerc; Paris, Stock. — *Le Génie du Lieu*, pages d'écrivains romands, avec une introduction de Charly Clerc; Neuchâtel, Attinger. — P. de Vallière : *Le 10 août 1792* (« Les Cahiers Romands », N° 7). — Mémento.

Unissant leurs lumières, MM. Pierre Beausire et Daniel Simond cherchent, semble-t-il, à bien éclairer les défauts **D'un certain esprit français**, défauts dont l' « incuriosité » ne serait pas le moindre. « On ne se pose plus, en France, affirment-ils, de questions qui dépassent un certain plan. » Où donc se les pose-t-on, que j'y coure? Et quelles sont-elles, de grâce? La suite de cet essai va sans doute nous l'apprendre. Poursuivons :

La France a fait la révolution politique, contribué à la révolution poétique, suivi la révolution psychologique. Elle en est restée là. Elle n'a pas su faire la révolution morale, d'abord parce qu'elle manque de sens moral, ensuite parce qu'une telle révolution doit se fonder sur une révolution métaphysique. Or, la France manque encore plus de sensibilité métaphysique que de sens tragique ou d'ampleur de vues.

Diable! Prétendre d'un pays dont les plus grands écrivains sont peut-être des moralistes qu'il est dénué de sens moral, cela ne manque pas d'originalité. Tout de même, il ne faudrait pas confondre le sens moral avec ce moralisme helvético-protestant qui est, à proprement parler, la position d'Amiel ou du derrière entre deux chaises! Je serais curieux de connaître l'avis de nos deux auteurs sur Montaigne, Rabelais, Pascal et La Bruyère. Malheureusement, ils négligent de nous le donner.

Après une préface qui promet beaucoup, leur cahier n'apporte que trois études bien étriquées, bien incomplètes, sur Barrès, Maurras et le Surréalisme. On y relèvera, parmi beaucoup d'erreurs, quelques réflexions judicieuses. Lecture faite, on ne se trouvera guère plus avancé dans la connaissance de l'esprit français, ou même de l'esprit humain.

Quel était donc le propos de MM. Beausire et Simond? Je me le demande encore. Leurs opinions paraissent se rattacher à une *métaphysique* dont ils n'ont pas jugé utile d'instruire le lecteur. Comment ce malheureux les pourrait-il discuter? M. Daniel Simond prétend, par exemple, que son jugement sur Maurras est d'ordre purement esthétique. Il accuse le poète de la *Musique intérieure* d'avoir introduit dans le domaine de l'art un « Politique d'abord » qui n'a rien à y voir. Entendu : le reproche est fondé s'il vise des faits certains. Seulement, il faudrait administrer la preuve mieux que ne fait l'accusateur. Lui-même, quelques pages plus loin, exige qu'une théorie esthétique repose, au moins implicitement, sur une base métaphysique : c'est commettre une confusion analogue à celle dont il fait grief à Maurras.

J'ai montré ailleurs (et je n'y veux pas revenir) que l'art peut fort bien, non seulement se concevoir et s'expliquer, mais vivre sans le secours de la métaphysique et de sa fille légitime, la morale. Néanmoins, il se peut — et la chose paraît même probable — que l'esthétique de MM. Beausire et Simond soit conditionnée par leur métaphysique. C'est cette dernière, alors, qu'ils devraient nous exposer s'ils veulent se faire entendre. Mais le veulent-ils?

Ce n'est point à M. Charly Clerc que l'on pourrait repro-

cher de se montrer peu curieux, indolent, satisfait à bon compte. Son activité l'entraîne dans les régions les plus diverses. Je serais même tenté de croire que cet appétit dévorant se porte parfois, au détriment peut-être de l'homme et de sa marque personnelle, sur des nourritures trop nombreuses et un peu disparates : gare à l'entérite! Il ne suffit pas à M. Charly Clerc d'être un savant helléniste, doublé d'un poète sensible et délicat. Il cultive également la critique des lettres modernes et l'histoire littéraire. On le voit tantôt exhumer d'antiques récits de voyages, tantôt dédier au *Génie du Paganisme* une suite d'essais sur l'inspiration antique dans la littérature française d'aujourd'hui.

Ses plus récents travaux nous le révéleront sous d'autres aspects encore.

Une des tâches qu'il s'est donnée consiste à révéler aux Romands les idées et les œuvres de leurs confédérés alémaniques. A cette fin, il vient de réunir quelques-uns des nombreux propos qu'il a tenus sur les **Ecrivains de Suisse allemande.** Ils sont écrits avec finesse et fermeté; ils disent bien ce qu'ils ont à dire. Je les ai lus sans ennui. Osé-je avouer que cette prospection — comparable, observe l'auteur, à une rapide tournée en auto-car — ne m'a pas inspiré un irrésistible désir d'y aller regarder de plus près? Assurément, la faute n'en est pas à M. Charly Clerc, mais à moi seul. Que voulez-vous? Plusieurs des contemporains dont il nous parle écrivent en dialecte : je ne puis ni les comprendre ni m'associer à leur entreprise, volontairement régionaliste, qui, en choisissant elle-même son champ d'action, le ferme par un mur aux visiteurs indiscrets. D'autres s'attardent dans une atmosphère d'idylle campagnarde ou bourgeoise qui n'est point à mon goût et assez peu de notre temps. D'autres encore mettent leur littérature au service de la théologie, ou de la théosophie, ou de l'anthroposophie. Au point de vue esthétique, un seul, Schaffner, me semble devoir retenir l'attention, mais, contre celui-là, je garde, n'en déplaise à son panégyriste, des objections ou, s'il préfère, des préventions d'un autre ordre.

M. Charly Clerc n'a pas voulu dresser un catalogue complet des lettres alémaniques dans leur état présent. La réalité,

sans doute, l'emporterait en richesse sur l'image qu'il en donne. Pourtant, j'ai entendu parfois des Alémanes fort cultivés traiter le même sujet avec moins d'indulgence que lui. Cette remarque m'amène à en formuler une autre, de portée plus étendue, sur sa conception de la critique, surtout quand il s'agit d'auteurs vivants. Elle a bien des qualités, cette critique : elle est consciencieuse, intelligente, érudite, nuancée. Il m'arrive cependant de la trouver parcimonieuse, dans l'éloge autant que dans le blâme. Elle témoigne, certes, d'un louable souci d'équité, mais elle se donne assez souvent l'air d'obéir à une tendance démocratique, égalitaire, qui l'incite à ménager ses expressions, à émousser les pointes, à craindre les différences de niveau, à confondre les rangs. A son tribunal, nos écrivains d'aujourd'hui sont un peu comme devant tel professeur réputé incapable de « recaler » un candidat, mais aussi de s'emballer pour un « as ». Je souhaite à M. Charly Clerc l'occasion de nous faire admirer tout ensemble son enthousiasme et sa férocité.

En attendant, il a traduit — et fort bien — deux ouvrages de Conrad Ferdinand Meyer, **Le Saint** et les **Noces du Moine**. Au témoignage de M. Robert d'Harcourt, qui est sans doute le meilleur germaniste français de notre temps, ces deux nouvelles résument, l'une par sa profondeur d'analyse, l'autre par son lumineux éclat, les mérites essentiels du romancier zurichois. La version de M. Charly Clerc, aisée, élégante, savoureusement archaïque, sert à merveille les intentions de l'auteur. En la lisant, je me suis pris à regretter, d'une part, que tant d'œuvres étrangères, dignes de toute notre admiration, soient, en français, trahies par de piètres adaptateurs et, de l'autre, qu'un interprète aussi adroit que M. Charly Clerc n'ait pas choisi, pour employer ses dons, un livre de plus haute classe, de valeur plus largement humaine. J'avoue que les thèmes historiques de C.-F. Meyer — Angleterre de Henri V et de Thomas Becket, Italie des Scaliger — ou, plutôt, les effets de roman qu'il en tire, m'ont laissé assez froid. Je vois bien que l'homme qui a fait ça est un artiste, un lettré, un érudit, plein de distinction et d'ingéniosité, mais, décidément, son Moyen Age ressemble un peu trop à celui des romantiques : j'y respire l'odeur des drames hugoliens, à peine

modifiée, ça et là, par les parfums que répandent certains flacons poussiéreux d'Anatole France, bibliothécaire.

M. Edouard Korrodi, l'excellent critique de la *Nouvelle Gazette de Zurich*, a publié l'an dernier une sorte d'anthologie alémanique, intitulée *Geisteserbe der Schweiz*. Cet inventaire des biens spirituels que la Suisse romande possède aujourd'hui par droit d'héritage révèle assurément de véritables richesses. Le reconnaître m'est un plaisir. Je ne saurais, néanmoins, suivre l'avis de M. Charly Clerc, qui, ayant lu les textes rassemblés par son confrère zurichois, s'empresse de lui écrire : « Je m'aperçois que ces auteurs sont nos ancêtres, *à peu près autant* qu'ils sont les vôtres. » Sur le terrain de la littérature — et je n'en veux pas fouler d'autre — l'affirmation est inexacte : M. Charly Clerc, homme de lettres, a été induit en erreur par cet esprit de bienveillance dont s'honore M. Charly Clerc, citoyen. C'est à ce dernier, sans doute, qu'une louable émulation inspira le dessein d'achever l'entreprise de M. Korrodi par un recueil en quelque sorte complémentaire de proses romandes, relevant d'un commun *Patrimoine helvétique* et dédiées au **Génie du Lieu**.

Quatre cents pages compactes, rassemblées sous des rubriques dont on n'aperçoit pas toujours très bien la raison d'être; quatre cents pages de prose, qui vont de Béat de Muralt à Philippe Monnier et auxquelles ne participe aucun auteur vivant, voilà donc notre « génie » ! Grands dieux, qu'il est morose! Ce visage accablé d'ennui, ce maintien solennel, cet air de componction, je ne puis croire qu'ils expriment vraiment l'âme de mon pays. A l'heure où la littérature romande laisse tomber ses chaînes, était-il bien indispensable de nous rappeler si longuement les noms et les travaux de ceux qui les forgèrent? Nous devons tous quelque chose, je l'accorde, à Rousseau, à Benjamin Constant, à Tœpffer, à Philippe Monnier. D'un petit nombre d'autres, nous pouvons encore, à l'occasion, tirer profit. Mais pourquoi déterrer tant de cadavres? Si, en fouillant de sa bêche toutes les régions de notre sol, M. Charly Clerc a pensé réjouir l'esprit de canton, je crains fort qu'il se soit trompé. Exemple : sa bonté d'âme l'a incité à faire une place assez large aux écrivains de Fribourg, plutôt négligés par certains de ses prédécesseurs. Fribour-

geois, je lui sais gré de l'intention, mais je dois avouer que Berchtold, Sciobéret, le Père Girard et Antoine de Raemy ne visitent jamais mes songes : paix à leurs cendres!

Cette chrestomathie romande, moins littéraire que civique, est cependant précieuse : elle permet à ceux d'aujourd'hui de faire le point et d'établir des comparaisons, somme toute, encourageantes pour eux. C'est bien quelque chose.

Il y a un autre patrimoine helvétique, pour lequel je ne réclame pas le bénéfice d'inventaire.

Fidélité aux engagements pris, discipline qui préfère la mort à l'abandon d'une consigne acceptée, c'est l'idée que défendaient, aux Tuileries, les Gardes Suisses de France, et pour laquelle ils furent massacrés le **10 août 1792.** Cet héritage-là, on espère bien que tous les Suisses, sans distinction d'idiome ou de croyance, ne cesseront jamais de le revendiquer et de le cultiver. L'existence même de leur pays n'est-elle pas liée à la notion du serment? Il faut donc saluer avec reconnaissance des livres comme celui que M. P. de Vallière, officier et historien de grand mérite, vient de consacrer aux héros du 10 août. On a beaucoup médit, en Suisse, des « services étrangers ». En tous pays, d'ailleurs, on affecte aujourd'hui de mépriser les « mercenaires ». Il n'empêche que des hommes qui, ayant vendu leur sang, ne trichent pas quand il s'agit de livrer la marchandise, ça vous a tout de même plus d'allure qu'un portier d'hôtel courbant l'échine au seuil d'un palace! M. de Vallière le montre en un récit ému et sobre. Ouvrage de « réactionnaire », sans doute, et de soldat; œuvre, aussi, de science précise et de patriotisme éclairé.

Mémento. — I. — Dans la collection « Champs », dirigée par M. Henri Pourrat, les « Horizons de France » publient une *Fête des Vignerons* de C.-F. Ramuz. C'est une version remaniée de cet étrange poème en prose qui, dans sa forme première, s'appelait *Passage du Poète*. Bonne occasion de comparer les textes et d'étudier les méthodes de travail de l'auteur.

II. — M. J.-B. Bouvier a écrit une étude d'ensemble sur *L'œuvre de Madame Noëlle Roger* (Genève, Naville). Il a consacré ,d'autre part, plusieurs monographies à certaines églises du canton de Fribourg — Semsales, Echarlens, La Roche —, où l'on peut voir des œuvres fort remarquables d'Alexandre Cingria et de Gino Severini.

Ces brèves notices mériteraient d'être reprises, complétées et refondues en un volume où seraient plus complètement étudiées les conditions d'un art religieux moderne.

III. — Prochainement, *Quelques Poètes.*

RENÉ DE WECK.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

V. F. Calverton et S. D. Schmalhausen : *Sex in Civilization*, Macaulay, New-York. — Bertrand Russell : *Marriage and Morals*, Horace Liveright, New-York. — Eugène O'Neill : *Dynamo*, même éditeur. — Gleb Botkin : *The God Who Didn't Laugh*, Payson and Clarke, New-York. — Stark Young : *River House*, Scribners, New-York. — Elliot Paul, *Low Run Tide and Lava Rock*, Horace Liveright. — Robert M. Coates : *The Eater of Darkness*, Macaulay. — R. Ellsworth Larsson : *O City Cities*, Payson and Clarke. — Walter Lowenfels : *Finale of Seem*, Heinemann, Londres. — Mémento.

La moralité, telle qu'elle existe et se développe aujourd'hui en Amérique, est assez différente de la moralité des pays européens. Il n'est pas possible ,ainsi que l'ont voulu faire de nombreux visiteurs des Etats-Unis, de comparer entre elles les moralités du nouveau et du vieux monde. Ce sont des choses qui se placent sur des niveaux tout à fait distincts. Et de vouloir regarder la moralité américaine à travers des yeux d'Européen, c'est se condamner à ne la point comprendre. D'ailleurs, elle fait partie, cette moralité, d'un engrenage d'institutions et de convenances tellement particulier qu'elle n'est concevable que de l'intérieur de celui-ci.

Pour cette raison, et aussi peut-être pour celle-ci : que le peuple américain, ce peuple enfant, atteint son adolescence et voit son intérêt dans les matières sexuelles grandir; pour ces deux raisons, la discussion de la moralité, des problèmes sexuels et des institutions du mariage, tient dans la publication annuelle de livres en Amérique une place très importante. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler ici quelques livres sur ce sujet, notamment la remarquable *Faillite du Mariage*, de V. F. Calverton. Or, voici que ce critique, jeune mais qui prend de jour en jour une place plus importante parmi les critiques sociologiques, littéraires et politiques d'outre-mer, en collaboration avec le Dr S. D. Schmalhausen, a réuni en un fort volume intitulé **Sex in Civilization** (La Sexualité dans la civilisa-

tion), une série d'études sur toutes les phases de la vie sexuelle, essais dus à la plume de plus de trente écrivains, docteurs ou autres techniciens, qui font autorité sur le sujet. Quelques-un des titres, outre l'introduction par Havelock Ellis, sont : *La Censure sexuelle et la démocratie*, par Waldo Frank, *La Sexualité et la lutte sociale*, par V. F. Calverton, *La Sexualité dans l'instruction*, par Harry Elmer Barnes, *La Révolution sexuelle*, par S. D. Schmalhausen, *La Psychanalyse de l'ascétisme*, par E. Boyd Barrett, *L'Enseignement sexuel pour la jeunesse civilisée*, par Mary Ware Dennett, *La Force civilisatrice du contrôle de la natalité*, par Margaret Sanger, *Note sur la poésie sexuelle*, par Arthur Davison Ficke, *La Sexualité et le roman*, par Robert Morss Lovett, et tant d'autres. Conçu dans l'esprit le plus humanitaire de la quête du bonheur, ce recueil fait à ses auteurs le plus grand honneur. Mais quelle en est la portée sociale?

Sex in Civilisation eut en Amérique (et continue à avoir) une bonne vente et une excellente presse. Jusqu'aux plus retardataires, aux plus étroits d'esprit, ont été obligés de reconnaître qu'il ne s'agissait point cette fois-ci d'un volume qu'on pouvait poursuivre pour obscénité, mais que, pour la première fois, l'on se trouvait en présence d'un recueil d'essais écrits par des savants, des écrivains, des médecins, tous dignes d'une confiance entière, et que ces essais étaient si clairement rédigés que tous pourraient les comprendre. C'est-à-dire qu'enfin un livre englobant le champ entier du problème sexuel (social, politique, moral — récréatif ou procréatif) renseigne clairement sur tous les angles de la question et échappe à la fois à la technicalité qui ferme les pages de la plupart des livres de ce genre aux lecteurs courants et à la vulgarisation grossière qui est inesthétique et presque pornographique. Ce volume restera comme un document aux âges futurs, sur l'éveil de la recherche du bonheur par des voies logiques en notre temps et, espérons-le, sur le déclin de l'opposition puritaine des gouvernements à la connaissance plus générale des rudiments nécessaires pour l'amélioration des conditions de vie.

Un autre document du même genre est **Marriage and Morals**, de Bertrand Russell (dont il va paraître sous peu une traduc-

tion française, *Mariage et Moralité*, aux éditions « Les Revues », à Paris). Dans ce livre, l'éminent philosophe, mathématicien et sociologue anglais apporte ses conclusions à peu près définitives sur le sujet, conclusions auxquelles il est arrivé après une vie entière de réflexion. On connaît trop les entreprises dont il est responsable et, à part son œuvre de philosophie et de mathématiques, l'œuvre sociologique qu'il a entreprise avec sa femme Dora Russell, l'enseignement du contrôle de la naissance à un groupe de femmes et l'éducation rationnelle dans leur école de leurs propres enfants et des autres élèves qu'ils sont en train de sauvegarder d'une formation sexuelle pleine de mystères malsains et de stupides interdictions, pour que je les expose longuement ici. Mais, si je comprends ce livre d'un Anglais parmi les événements littéraires américains, c'est que Russell est souvent aux Etats-Unis et que son public y est plus important, son effet plus retentissant. Or, quelles sont les conclusions auxquelles Bertrand Russell est arrivé? Comme nombre d'autres moralistes modernes, il ne voit la nécessité du mariage indissoluble et surtout de la chasteté féminine prénuptiale, que dans l'idée de propriété. Mais cette idée disparaît fort rapidement. La liberté, l'indépendance de la femme sont croissantes. Par ailleurs, la paternité s'affaiblit au profit de l'Etat, alors que la maternité devient plus arbitraire, mais aussi plus puissante, au préjudice des devoirs de la femme envers son mari. L'étude, la discussion de Russell, sa documentation, sont profondes et complètes, et elles englobent, peut-on dire, tout ce qui a été dit sur le sujet. Par surcroît, chez l'auteur, aucun préjugé non fondé, une tolérance totale envers ses semblables. Ainsi, dans ce livre qui est peut-être l'œuvre maîtresse de sa vie, dans ce champ, Bertrand Russell a exprimé plus clairement, plus définitivement les idées qu'avaient apportées ses œuvres précédentes, et on y trouve de nouvelles conclusions dues aux recherches complémentaires exécutées par lui ou par d'autres experts du sujet. Quant à son exposition de sa thèse, toute de bon humour et de parfaite science, elle fait de cet important document une lecture passionnante.

Mais autant que les deux livres cités constituent des événements sociologiques, en voici un qui est une date littéraire de

la plus grande importance. Il s'agit de la nouvelle pièce d'Eugene O'Neill, **Dynamo**. Pour quand le jour où O'Neill sera suivi d'aussi près en France qu'il l'est en Amérique? Ici, on le connaît à peine par quelques traductions (*L'Empereur Jones* et *Le Singe velu*, traduits par Maurice Bourgeois, joués sans succès à Paris, et *La Lune des Antilles*, traduite par Harold J. Salemson, publiée dans *Bifur*), mais pour ceux qui lisent l'anglais, quelle que soit leur nationalité, il fait peu de doute qu'aucun autre dramaturge d'aujourd'hui, à part quelques aînés comme Shaw, Hauptmann, Galsworthy ou Maeterlinck, n'égale en puissance Eugene O'Neill. Sa nouvelle pièce est, dit-on, la première d'une trilogie. A l'étonnement général, elle n'eut pas à New-York le succès que connurent ses œuvres précédentes, mais, le texte publié étant remanié, nous sommes mal placés pour juger de la valeur du goût du public. Pourtant, *Dynamo*, telle que nous l'avons lue, est loin d'être inférieure aux meilleures pièces d'O'Neill. Et elle comporte ceci de particulier : elle est courte, sans une scène ni un mot de trop. L'auteur, en effet, semble rejeter tout soupçon de la parade qu'il a pu garder au cours de quelques-unes de ses œuvres précédentes. Il ne fait ici ni du style, ni de l'étonnant. Il s'est entièrement compris dans ses idées. Or, si cette pièce est vraiment la première d'une trilogie qui va « essayer de résoudre le mal contemporain », elle offre des espoirs qu'on ne peut guère exagérer. Car ici éclate en toute beauté ce qu'on pourrait appeler l' « athéisme mystique » d'O'Neill. Latent dans une pièce comme *Le Grand Dieu Brown*, cet athéisme est ici le thème principal. O'Neill doute : il voit un mystère, mais dans ce mystère il n'est sûr que d'une chose, que Dieu n'existe pas. Il voit un mystère sans Dieu, et il voudrait percer ce mystère. Là-dessus est basée l'action de *Dynamo*. Sans aucun détail, elle se résume ainsi : le fils incrédule d'un pasteur mystique se révolte contre l'intangibilité paternelle et s'en va; il s'intéresse à l'électricité, s'en émerveille, et en devient un prêtre; le besoin humain de *croire* prend le dessus, et dans une extase mystique il s'immole à sa déesse, Dynamo. Il est visible qu'O'Neill déplore ce besoin de croire et il sera d'un intérêt capital de savoir la suite qu'un esprit aussi fécond que le sien donnera à la discussion de ce

problème. Pour cela, il ne reste qu'à attendre et espérer de nouvelles pièces de la haute tenue littéraire de *Dynamo*.

Des idées analogues se rencontrent chez Gleb Botkin, auteur du **Dieu qui n'a pas ri**, qui est un jeune Russe, émigré en Amérique, fils du médecin particulier du Tsar, et ex-novice d'un monastère sibérien. Ce roman, qui semble autobiographique et qui est écrit dans un anglais qu'envieraient bien des jeunes gens d'Oxford, raconte surtout, après quelques chapitres sur l'enfance et l'adolescence, le dilemme du novice qui sent partir sa foi. C'est que Tosha, le héros, s'était toujours imaginé que Dieu était ce Monsieur qui riait dans la lune et à qui, lorsque vos parents vous grondaient, vous vous confiiez, pour vous moquer des grandes personnes. Mais, en grandissant, il apprit que Dieu ne riait pas, qu'il y avait sept péchés capitaux et beaucoup d'autres; enfin, ce fut la guerre, la révolution (à peine dissimulée), la mort du Tsar (et de son médecin). Tosha, adolescent, est séparé de la mère d'un de ses camarades, une princesse qui l'aime et qu'il aime, mais platoniquement. Il entre vierge au monastère. Mais Dieu rit de moins en moins, et le jeune homme refuse en fin de compte d'accepter le *credo* trop ascétique des moines : il n'admettra pas que sa princesse soit une tentatrice à la solde de Satan, et il se moquera des prédispositions à la sainteté que lui confère sa virginité. Il ne peut supporter plus longtemps ce Dieu qui ne rit pas et qui accepte pour saints des dégénérés, crasseux, véreux, corrompus; la veille de ses vœux, Tosha se révoltera et quittera le couvent. Ce livre est courageux, c'est un réquisitoire puissant et c'est un roman à la fois habilement écrit et passionné. On s'étonne que cette mise en accusation de la Religion soit l'œuvre d'un Russe blanc, car on ne manquera pas de crier à la « propagande bolchéviste ». Comme roman, le livre est d'une lecture extraordinairement captivante.

Pourtant, dans le firmament littéraire, **River House**, par Stark Young, est un livre d'une autre qualité. L'auteur, naguère professeur, est aujourd'hui un personnage de la vie de New-York où il est un des directeurs et critique dramatique du puissant hebdomadaire *The New Republic*. Il a consacré plusieurs ouvrages au théâtre, puis il a fait des livres de contes, d'esquisses philosophiques et littéraires; maintenant,

par son nouveau volume, il s'est consacré un des romanciers importants de notre jour. Son œuvre de fiction — théâtre ou roman — tourne autour d'un thème central, la vie de l'aristocratie, de la haute bourgeoisie décadente du Sud des Etats-Unis. Cette bourgeoisie, ruinée par la Guerre de Sécession, puis mal ajustée au rythme de vie de la révolution industrielle, est aujourd'hui le dernier rempart des mœurs démodées d'il y a un siècle; anti-progressive, cette société maintient les étalons anciens de la galanterie et de l'honneur, étalons qui ne s'accordent nullement au train de vie contemporain et qui font figure de curieux anachronisme. C'est autour de cet aspect que tournent tous les romans et pièces de Stark Young. D'ailleurs, *River House* rappelle énormément une pièce de l'auteur, d'il y a six ou huit ans, *La Colonnade*. C'est la lutte entre les idées nouvelles, chez le fils de la maison qui rentre à la plantation après quelques années dans le Nord, et les vieilles idées du père. Et malgré la justice et la correction manifestes des idées du fils, le sens rigide du père, qui ne pardonne pas à un de ses neveux ses écarts de conduite et des questions de famille, ne cède pas. Le livre termine sur la fuite du fils, donnant à croire que l'auteur accepte la vie des Etats du Nord comme celle qui convient à notre jour. Et, presque sans peine, nous voyons s'évanouir la patiente paresse méridionale, pour attendre la suite de la vie de ce jeune homme qui a choisi le Nord.

Mais, alors que Stark Young s'affirme de plus en plus, voici le cas d'un auteur que nous avons eu l'occasion d'admirer et qui nous laisse aujourd'hui perplexes. C'est Elliot Paul, qui vient de donner **Low Run Tide and Lava Rock**. Ses premiers livres, il y a cinq ou six ans, bien que touchant parfois au mélodrame, montraient un talent incontestable de conteur et un profond sens humanitaire. Or, Paul s'est tu pendant quelques années et il a fondé, avec Eugène Jolas, la revue *Transition*, revue la plus « avant-garde » du monde. Aujourd'hui, Paul a quitté cette revue et il nous donne deux longues nouvelles dans un volume. Quel est le résultat? Déconcertant, tout au plus. Après plusieurs années de lutte pour la forme nouvelle, le nouveau livre de Paul est plus réactionnaire et moins bien écrit que les précédents. Je ne veux pas croire

qu'Elliot Paul ait dit son dernier mot. Aussi ne parlerai-je pas plus longuement de ce volume, mais j'attendrai le prochain avec impatience.

Par contre, nous avons sous les yeux trois volumes ultra-modernes, œuvres de trois collaborateurs de *Transition*. Le premier est un roman, **Le Mangeur de ténèbres**, par Robert M. Coates. C'est peut-être la plus belle fête à laquelle on nous ait jamais conviés, d'écriture pure, de bonne humeur, de grosse farce, et de mystère facétieux. Le livre a la forme d'un roman d'aventures policières, mais, grâce au modernisme de l'auteur, il devient de la littérature. On ne peut en raconter l'histoire qui, pourvu qu'on veuille bien se laisser un peu moquer de soi, est une des plus drôles qu'on puisse imaginer. Et quant au style, il donnera mal aux yeux à quelques pédants, mais, à la réflexion, on y verra des innovations qui ne manquent pas d'intérêt. Tout ceci augure bien pour le jour où Coates écrira un roman sérieux.

Il y a aussi deux volumes de poésie dont il faut parler. Ce sont **O City Cities**, par R. Ellsworth Larsson, et **Finale of Seem**, par Walter Lowenfels. Larsson traite la versification un peu à la manière de la composition musicale, et, outre que nombre de passages dans son livre portent des titres musicaux, la plupart des poèmes commencent avec des accords pour piano qui donnent le ton. D'ailleurs, à la manière de celui de la musique, le sens propre de *O City Cities* est assez vague, mais il faudrait être d'un traditionalisme buté pour ne pas reconnaître que — oubliant la typographie — R. Ellsworth Larsson a trouvé dans certaines phrases des harmonies qui approchent des combles de la sonorité anglaise. Sans chercher à trouver ici un sens, on est tout de même en présence d'un rare accomplissement musical.

Quant au volume de Lowenfels, il demande une critique plus sévère, car le titre, *Finale de semble* (tiré du vers de Wallace Stevens, *Qu'est soit le finale de semble...*) propose une portée philosophique au poème, et le sous-titre, « Narration lyrique », lui suppose une continuité. A-t-il l'une ou l'autre? La continuité, oui. L'ensemble est un hymne d'amour, qui éclate dans sa plus belle expression dans un poème qui débute,

Où tu me touchas
s'agitent des fleurs,

mais pour la portée philosophique, je suis moins certain. Ce que semble vouloir faire le poète, c'est de remplacer ce qui semble par ce qui est, l'apparence par la réalité; mais il n'use pas moins d'images pour chanter son amour. Lowenfels a de graves défauts, mais il est extrêmement doué; lorsque nous serons moins étonnés par sa forme, que ses fantaisies typographiques nous seront devenues compréhensibles, alors peut-être pourrons-nous parler de philosophie. Jusque-là, le poète reste poète.

Mémento. — Parmi les efforts faits pour mieux répandre en France la littérature américaine, signalons surtout *Vérité et Poésie*, morceaux choisis du grand romancier Ludwig Lewisohn, traduits dans la collection des « Ecrivains et Penseurs américains » (Boivin), par Régis Michaud et Franck L. Schoell. Le public y trouvera un avant-goût de ce remarquable écrivain dont on prépare la traduction complète de plusieurs livres. Romancier et homme d'idées, Lewisohn est une des figures marquantes de l'Amérique d'aujourd'hui.

En passant, notons aussi *Figures américaines* (Attinger) d'André Levinson, sur lesquelles nous reviendrons, ainsi que les traductions qu'annoncent les éditions « Les Revues » (qui font tant pour l'importation en France de la bonne littérature étrangère) de *Mariage et Moralité*, par Bertrand Russell, de *La Faillite du mariage*, par V. F. Calverton, et d'une *Anthologie des Poètes ouvriers américains*.

Dans cet échange international de littérature, il convient de citer aussi ici de bonnes traductions données en Amérique par la maison Macaulay des *Dernières nuits de Paris*, de Philippe Soupault, et de *La Négresse du Sacré-Cœur*, d'André Salmon. De tels livres font espérer une coopération intellectuelle de plus en plus étroite. Mais, pour la note discordante, joignons-y un recueil de contes, *Brother Anselmo* (Payson and Clarke), par Dorothy Glaser. Ces récits, empreints des influences les plus factices de la littérature française classique, ne brillent guère que par leur insipidité.

Pour ce qui est des revues américaines, il en foisonne de nouvelles dont la plupart sont à la remorque et à l'instar des plus anciennes. Dans l'amas, il s'en distingue deux. *The Morada*, dirigée à Albuquerque (New Mexico) par le très jeune et très remarquable poète Norman Macleod, montre plus de virilité qu'aucune des autres. On y sent une vraie direction et une virilité dans le choix

des matières. C'est une des rares revues publiées en Amérique qui entretiennent un contact international et évitent de sombrer dans un ésotérisme rattaché à quelque école littéraire. De toutes les jeunes revues, c'est celle qui montre le plus d'espoir. D'un autre genre, *This Quarter*, édité à Paris, est une revue qui offre des textes remarquables. Les sommités de toutes les littératures y collaborent et l'uniformité de la valeur des textes donne à cette publication un cachet tout particulier.

The Modern Quarterly, édité à Baltimore, revue plus ancienne, vient de publier un remarquable numéro international spécial. La moitié de ce numéro est consacrée à la discussion de la Révolution du Verbe, discussion entreprise par cette revue en collaboration avec *Transition*. On y trouve un clair exposé, pour et contre, du modernisme, surtout dans sa forme extrême qui est cette désarticulation du vocabulaire. Les deux phénomènes principaux, l'œuvre de James Joyce et celle de Gertrude Stein, y sont amplement disséqués. L'article du directeur, V. F. Calverton, place la discussion sur le meilleur plan possible et règle d'une façon impartiale les débats entre les partisans et les adversaires du Mot rénové.

Enfin, signalons particulièrement le dernier numéro de la *Book-League Monthly* qui donne *in-extenso* la traduction de *...Et Cie* de Jean-Richard Bloch.

HAROLD J. SALEMSON.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Romanciers. — Mariano Azuela : *Los de Abajo*, Imprimerie « Rosaster », Mexico. — A. Aguirre Morales : *El Pueblo del Sol*, Imprimerie Torres Aguirre, Lima. — Marta Brunet : *Bestiá dañina*, Nascimento, Santiago (Chili). — Mémento.

Les romans qui paraissent en nombre considérable, dans les républiques hispano-américaines, sont généralement des interprétations de la réalité ambiante en son aspect social et même politique, et, exceptionnellement, des expressions individuelles plus ou moins détachées du milieu, c'est-à-dire des œuvres qui se conforment à la manière réaliste ou naturaliste du siècle passé, ou bien des romans qui suivent les formules psychologiques françaises postérieures. Naturellement, ce qui abonde en eux, c'est la peinture de la réalité la plus immédiate et la psychologie courante, rien que du conscient. Les personnages, généralement de « deux dimensions », manquent de profondeur, et dans l'atmosphère ne se trouvent pas

les éléments traditionnels qui constituent, cependant, le caractère de la nationalité. On dirait que les auteurs, trompés par la littérature et par la proximité, ne voient pas ce qu'il y a de plus profond en leur esprit et en leur milieu. De là vient qu'ils ne se servent presque jamais du trésor traditionnel ni de l'art populaire, si riches et si peu exploités en leurs pays.

Mariano Azuela, Mexicain, nous a donné une série de romans qui interprètent la vie de son pays dans ses luttes sociales et politiques, durant la période qui va des dernières années de la dictature de Porfirio Diaz jusqu'à la fin de la Révolution. Ce sont des récits bien observés d'un peuple en convulsion, agité par des passions primitives, parfois monstrueuses, récits pleins de vigueur et parfois de finesse, mais trop sommaires, trop en esquisse, ce qui les rend quelquefois confus, écrits dans une langue défectueuse et si chargée de vocables régionaux qu'elle paraît souvent inintelligible pour tout lecteur qui n'est pas Mexicain. Ainsi, parmi les volumes que nous avons reçus, dans *Mala Yerba*, nous assistons à la lutte entre une famille de possesseurs de la terre, qui sont de véritables criminels, et les campagnards qui ne sont pas des saints; dans *Las Moscas*, nous voyons la fuite précipitée, durant la révolution, de militaires, de civils et d'une famille d'employés qui, en leur angoisse, cherchent pourtant le moyen de tirer le meilleur parti possible des événements. Fidèle à la méthode réaliste, l'auteur n'intervient pas dans l'action, mais il révèle son esprit critique dans l'accentuation des teintes sombres et dans le choix des noms qu'il donne parfois à ses personnages : le général Malacara (Mauvaise-figure), le général Cebollino (Oignon). Son roman le plus connu, et le dernier qui m'est parvenu, **Los de Abajo**, raconte les prouesses d'une bande révolutionnaire composée de rustiques, mi-aventuriers, mi-bandits, qui, pour se venger de quelque spoliation ou pour éviter la prison, se battent contre les troupes du gouvernement. Un étudiant en médecine, qui se joint à eux et qui parle de la sainte cause du peuple, ne se montre, en définitive, pas plus idéaliste. Tous combattent pour le fait de combattre, tuent pour tuer. De sorte que lorsque leur parti triomphe, ils continuent de se battre, à l'exception de l'étudiant, qui s'enfuit aux Etats-Unis, et ils meurent tous le fusil à la main. Ces

aventures barbares ont néanmoins l'héroïsme et la grandeur que leur donnent la témérité inouïe de ces hommes primitifs, poussés par des instincts irréprimables, et la majesté du pays montagneux, tantôt solitaire, tantôt grouillant de multitude angoissée. On y trouve même certains épisodes délicats, comme la naissance de l'amour chez une pauvre campagnarde éprise de l'étudiant. Les personnages, très vivants, manquent néanmoins de nuances : le chef est le bandit classique, féroce, et qui, cependant, sait aussi s'attendrir, et presque tous se montrent toujours tels que nous les avons vus pour la première fois. En outre, les aspects caractéristiques du peuple mexicain n'apparaissent pas dans la narration, à tel point que nous assistons à une fête campagnarde et ne voyons pas les danses nationales, que nous entrons en diverses villes et n'y remarquons aucun vestige des belles choses de l'époque coloniale, dont le pays est rempli. Ce roman, plein de vie, de passion, de mouvement, de surprises, d'aventures, de beaux paysages, se lit néanmoins avec un grand intérêt. Azuela a eu avec ce livre un véritable succès. Y voyant sans doute un « document » pour déprécier le Mexique, les journalistes des Etats-Unis se sont empressés de le commenter dans les grands quotidiens, avec les plus vifs éloges. Puis, ce roman a été réédité en Espagne, et aujourd'hui, il vient de paraître en français (1). Son auteur est considéré comme le premier romancier de son pays. Mais à Mexico, où les poètes sont nombreux, il n'y a presque pas de romanciers. Si cet auteur si bien doué se décidait à interpréter d'une manière moins exclusive l'homme mexicain, et s'il voulait employer les éléments caractéristiques de son pays, il pourrait être un des meilleurs romanciers, non seulement du Mexique, mais de tout le monde espagnol.

A. Aguirre Morales, Péruvien, qui avait publié antérieurement quelques nouvelles incaïques, nous a donné un grand roman sur l'ancien empire péruvien : **El Pueblo del Sol.** Prenant exemple sur Flaubert, il a employé dix ans à se documenter et à écrire son livre. C'est un tableau vaste et minutieux de la vie incaïque à l'apogée de sa splendeur et de son rayonnement. Il traite des luttes formidables des « fils du so-

(1) *Ceux d'en bas*, J.-O. Fourcade. Cette traduction excellente est de J. et J. Maurin; elle a une préface très intéressante de Valéry Larbaud.

leil » avec les peuples voisins incorporés dans leur vaste empire. Le roi des Chinchas, vaincu, offre ses services à l'Inca, dans le secret dessein de venger son peuple. Mais, bien qu'il parvienne à se faire aimer de l'une des Vierges du Soleil et qu'il se batte héroïquement aux côtés de l'Empereur, quand il met à exécution le complot ourdi par lui, il est vaincu et il périt avec tous les siens. Le Fils du Soleil devait triompher. Comme dans *Salammbô*, qui semble avoir servi de modèle à notre auteur, la peinture des foules, la description des cérémonies et surtout des combats tiennent la plus grande partie de l'ouvrage, et sont d'une grandeur, d'une splendeur et d'une minutie admirables. Bien que les personnages paraissent assez caractéristiques, la psychologie n'est pas la principale qualité d'un tel livre. Mais l'atmosphère est rendue avec tant de fidélité et tant de détails typiques que le lecteur se sent transporté dans le grand empire précolombien où régnait une race de seigneurs, au sein d'une richesse et d'une mollesse inouïes, sur de nombreux peuples soumis à une sorte de communisme admirablement ordonné. Toutefois, l'auteur a négligé, parmi les coutumes, la magie, qui jouait un rôle mystérieux très particulier chez ce peuple, et, parmi les merveilles, ce verger d'arbres d'or et d'argent qui, surpassant le mythe du jardin des Hespérides, constituait une des singularités de cet empire presque fabuleux. D'autre part, le livre, qui a près de quatre cents pages, est plein de longueurs, de répétitions, de scènes inutiles; le style, bien qu'énergique et pittoresque, est négligé et la langue n'est pas suffisamment pure. Je crois, néanmoins, que cet ouvrage d'un écrivain consciencieux et artiste, traduit en français (avec des coupures naturellement) vaudrait à son auteur le succès qu'il mérite.

Marta Brunet, Chilienne, s'est signalée comme une romancière de la réalité rustique de son pays, pleine de qualités d'observation et de vie. Je n'ai reçu que le dernier de ses livres, qui est un roman assez court et assez simple : **Bestiâ dañina.** C'est l'histoire d'un vieux campagnard, veuf et père de deux filles, qui s'éprend d'une jeunesse aussi attrayante qu'artificieuse et qui, trompé, étrangle son jeune rival. Mais, avec ce simple sujet, l'auteur nous fait voir la vie campagnarde dans toute son âpreté et sa couleur, et il nous présente des

personnages bien campés, comme le vieil amoureux et surtout sa jeune compagne : la « bête malfaisante ». Parlant de Marta Brunet, la poétesse Gabriela Mistral a critiqué son style et a exalté la tendance à revendiquer les droits de la femme, qui se voit dans une de ses nouvelles. Je crois que cet auteur écrit avec énergie et finesse, bien que sa langue soit très défectueuse, et je me permets de lui conseiller d'envisager la vie en artiste, comme dans *Bestià dañina*, et de laisser les questions d'idées aux journalistes de son pays, qui sont légion.

Mémento. — E. Rodriguez Mendoza : *Remansos del tiémpo*, « Compañia Ibero-americana de Publicaciones », Madrid. Recueil qui contient un roman et divers autres travaux, dont nous nous occuperons bientôt. — Sous le titre de *Bolivar*, a commencé de paraître à Madrid un périodique américain très vivant et très bien inspiré. Son rédacteur en chef est l'écrivain péruvien P. Abril de Vivero; son secrétaire de rédaction, le poète P. Perez Domenech. Dans le premier numéro, nous notons : « Flora Tristan », par Angelica Palma; « Quelques Républiques hispano-américaines sont-elles ou non souveraines? » par José Morales; « Le Monroïsme au xxe siècle », par Retg; « Panorama du Théâtre chilien », par Victor Domingo Silva. — *Repertorio Americano*, de San José de Costa Rica (1er février), reproduit un article de Luis de Zulueta sur le grand critique espagnol Gomez de Baquero, mort dernièrement. « L'hommage qu'il déclina de son vivant (y lit-on) surgit aujourd'hui spontanément en toute l'Espagne. Hommage de gratitude au maître, d'admiration à l'artiste, car artiste et maître, le grand écrivain les fut ensemble. » — *Revista de la Habana* est une grande revue qui a commencé de paraître à la Havane et qui semble suivre l'excellente tradition de *Cuba Contemporanea*. Elle est dirigée par Gustavo Gutierrez et, parmi ses rédacteurs, se trouve E. Gay Calbo, qui faisait avec tant de sagacité la critique des livres dans cette dernière revue. Dans le deuxième numéro, nous remarquons : « Bolivar », par G. Gutierrez; « Les Secrets des Nañaigos », par J. Martin; « Rafael Testinger », par Gay Calbo, et des poèmes de Max Jimenez.

FRANCISCO CONTRERAS.

LETTRES CHINOISES

Correspondances officielles. — Nouvelle guerre civile. — Renversement de principes. — Nouveau recul des Blancs.

D'importantes armées sont concentrées, prêtes à en venir aux mains. Le 18 mars, le Nord a proclamé qu'il ne reconnaissait plus l'autorité de Nanking. Des télégrammes et messages ont été échangés, cherchant à rejeter le blâme sur l'adversaire, à le déconsidérer dans le pays, à détacher ses alliés. La **Correspondance** pendant la rupture possède une saveur très spéciale.

Mais il est indispensable de montrer d'abord la volte-face étonnante opérée par les gens et les régions. Depuis la révolution de 1911, née dans le Sud, le Nord avait été le défenseur des partis d'union par la force, l'autorité, le militarisme. Le Nord avait toujours été reconnu et soutenu par les Puissances, qui lui accordaient une apparence de vie en lui allouant le revenu des Douanes Maritimes (placées sous le contrôle étranger) et en lui donnant un siège à la Société des Nations et aux Conférences. Le Sud était nettement démocratique. Soun Yat Sen, son chef, ayant cherché en vain l'appui de l'Europe, accepta l'aide des Soviets et remporta la victoire.

Les Sudistes, grands vainqueurs en 1927, étaient donc « le parti du mandat de la Nation ». Ils établirent le régime voulu par Soun. Les Chinois eurent ce qu'aucun électeur européen n'ose encore espérer : droit de nommer, mais aussi de révoquer à son gré ses représentants ; droit d'abolir les lois néfastes; droit de voter les lois que ses députés tardent à étudier. Il y eut cinq pouvoirs entièrement indépendants : Contrôle, Examen, Exécutif, Législatif, Judiciaire.

Aussitôt que les Puissances eurent reconnu le nouveau gouvernement, lui allouant le revenu des Douanes, un revirement s'opéra. Tsiang Tsé-che (Tchang kai-chek) nommé président, devint militariste, autoritaire, partisan de l'union par la force. Son pouvoir à cause de ou malgré cela, ne dépassa bientôt plus la région de Nanking-Shanghaï. Cela suffisait d'ailleurs, car les douanes de Shanghaï donnent la moitié du revenu de la France. A Shanghaï est la ferme de l'opium, imposée par

les traités. Les concessionnaires chinois de l'opium, membres influents de la municipalité française, fournissent d'imposants subsides à l'Etat.

Dans le Nord, au contraire, Fong Iu-siang, écarté provisoirement et emprisonné au Chann-si, laissait le pouvoir au sage Iènn Si-chann, maître du Chann-si, qui depuis dix-huit ans a réussi, en invoquant la méthode de Krong tse (Confucius), à maintenir la paix dans sa région. Iènn Si-chann, modeste et amiable, dut accepter le titre de vice-généralissime. Il se donna aussitôt comme défendant les pouvoirs du peuple et les intérêts des malheureux opprimés par les *tang pou*, bureaux de tyrannie exécutant ceux qui blâmaient le pouvoir de Nanking ou discutaient les dogmes. Le Nord était devenu démocratique et le Sud autocratique.

Le 10 février dernier, Iènn adressa au chef de l'Etat Tsiang une longue dépêche, publiée par la « Politique de Péking » et dont j'extrais ces passages :

Quand vous avez assumé la lourde charge que notre premier Président Soun vous a confiée, vous avez triomphé de toutes les difficultés. Puis, continuant avec patience, vous avez voulu démobiliser les armées et réorganiser le parti. Mais les faits n'ont pas répondu à votre désir. Les intrigues divisent le parti ; les militaires s'agitent ; la souffrance du peuple augmente. Si on continue les guerres, il vous sera difficile de prouver votre amour pour le parti et la Nation... Nous ne pouvons faire autrement que de rétablir dans le pays son ancien esprit de politesse et de patience. Moi, Si-chann, je vous propose donc que nous déclinions tous deux la charge qui est sur nos épaules. Les affaires du parti pourront ainsi être dirigées par tous ses membres, dans l'unité... Actuellement, je proclame hautement que l'unification par la force est en fait difficile à réaliser et, en principe, impossible à entreprendre pour un gouvernement démocratique...

Le rusé Tsiang détourna le coup. Le 12 février, il répondait :

Mon frère aîné Iènn, j'ai reçu votre dépêche dans laquelle vous me proposez que nous déclinions ensemble nos charges, en me disant qu'il faut rétablir dans le pays l'esprit de politesse et de patience, et que l'unification par la force ne doit pas être employée par un gouvernement démocratique. J'apprécie profondément le zèle de votre amour pour le pays et pour le peuple.

Cependant, j'oserai humblement vous proposer un avis. En ce moment où le danger du pays atteint justement le point critique, ce n'est pas l'heure de nous retirer. Si nous déclinions à la légère la lourde charge que nous confient le parti et l'Etat, à cause des révoltes incessantes des réactionnaires — ce qui augmentera leur influence — cette manière d'agir encouragera les troubles, aidera les querelles et sera contraire à votre désir de rétablir dans le pays l'esprit de politesse et de patience...

S'il n'y avait pas eu les réactionnaires, qui ont acheté une partie des militaires pour leur servir d'instrument en vue de fomenter des troubles, les guerres auraient déjà pris fin. Leur force nous oblige à employer la force. Et vous-même vous avez agi ainsi.

Quand l'unification pacifique aura réussi réellement, quand la révolution nationaliste sera établie sans aucune entrave, si vous voulez faire un voyage autour du monde, je vous tiendrai respectueusement compagnie.

Le rusé Iènn ne pouvait laisser sans réplique une mise au point si directe. Le 13 février, il écrivit au Président :

...A mon avis, le moyen d'administrer un pays est d'empêcher les troubles de se produire, et non de les écraser. Si l'écrasement seul est employé, les troubles ne cesseront jamais... A mon avis, à l'heure actuelle, il n'est plus question de révolution et de réaction, mais simplement de choisir entre des massacres réciproques ou l'union complète. Quels sont les membres expulsés du parti qui n'ont pas travaillé pour la révolution? Quelles sont les troupes contre lesquelles on peut combattre qui n'ont pas versé leur sang pour la révolution?

Vous me dites que la force vous oblige à employer la force. Faut-il donc compter seulement sur la force pour réprimer ceux qui veulent maintenir par la seule force, et non par la raison, le parti et l'Etat?...

Tsiang (Chang Kai-chek) ne répondit pas.

Les armées sont en marche; les sacs de dollars aussi. Les premiers combats ont eu lieu déjà. L'Europe, ne croyant qu'à la force, a ponté sur Nanking. La Russie est derrière les Nordistes. Tchang Sio-lang, en Mandchourie, guidé par le Japon, guette le moment de gober l'huître.

Et en attendant, l'**Europe** émasculée **vient encore de céder** une partie de ses droits de police sur les concessions de Shanghaï.

G. SOULIÉ DE MORANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Augur : *Les Aigles luttent sur la Baltique*, Attinger.

Augur, le rédacteur éminent auquel le *Times* confie le soin d'élucider les problèmes qui se posent dans l'Europe Orientale, a réuni dans un livre fort intéressant ses articles sur ceux qui résultent des plaintes de la Pologne et de l'Allemagne l'une contre l'autre. Il vient d'être traduit sous le titre : **Les Aigles luttent sur la Baltique.**

Augur commence par exposer le peu de sincérité politique de l'Allemagne, qui s'est opposée à l'élection de la Finlande au Conseil de la Société des Nations pour ne pas être désagréable à Moscou. Il montre ensuite que la Pologne, avant les partages, avait accès à la Baltique et que les Allemands qui y habitaient ne s'y étaient établis qu'avec sa permission. Il décrit alors la situation dans le Pomorze ou Corridor. Il l'a parcouru et n'y a guère vu que des Polonais. Sauf dans un district où il y a 44 % d'Allemands, partout le pourcentage de Polonais dépasse 83 % et atteint même 95 et 97. Sur 416.727 habitants et 341.593 votants en 1922, 51.964 seulement donnèrent leurs voix aux candidats allemands. En 1928, sur 428.427 votants, 64.781 seulement firent de même. Cette minorité n'a d'ailleurs pas le droit de se plaindre, car il existe dans le Pomorze des écoles et des classes où l'enseignement est donné entièrement en allemand aux frais du Trésor polonais.

Augur a constaté aussi l'amélioration de l'état d'esprit à Danzig, dû à l'essor que ce port a pris depuis qu'il reçoit librement les produits polonais.

Les négociants et les ouvriers comprennent déjà leur dépendance économique vis-à-vis de la Pologne, mais la bureaucratie reste prussienne ...Les Polonais... laissent au temps et à l'intérêt matériel le soin de faire évoluer l'esprit des Dantzikois. Cette attitude et l'argument irrésistible fourni par le nouveau port de Gdynia pourront aider les partisans de la politique *Dantzig pour Dantzig* à vaincre.

Augur a aussi étudié la situation de la Prusse Orientale :

La culture allemande y est conservée plus pieusement que dans

n'importe quelle autre province, mais ce chauvinisme ardent n'est qu'un argument de plus pour souligner son caractère colonial.

Les commerçants de Kœnigsberg réfléchissent, il est vrai, que sa situation à l'égard de la Pologne est celle d'Amsterdam à l'égard de la région westphalo-rhénane, mais ils ne pourront en profiter que si des relations commerciales normales sont rétablies. D'autre part, comme il y a un courant d'émigration de la Prusse Orientale dans le Reich (diminution de 157.865 habitants de 1919 à 1925), on craint qu'un afflux de travailleurs polonais se produise à cause du taux élevé de la natalité chez les Polonais (42 pour mille contre 24 en Prusse Orientale). Cette crainte est rendue plus vive par la présence des Mazurs dans la régence d'Allenstein. En 1920, lors du plébiscite, 15.998 d'entre eux seulement votèrent pour la Pologne. Ils avaient dû être fortement influencés par leur protestantisme et par les craintes qu'inspirait alors la guerre polono-soviétique. Or, en 1924, sur 101.646 élèves, dans la province d'Allenstein, 50.545 ont déclaré parler polonais, et cependant la statistique officielle à cette époque ne constata que 17,4 % de Polonais : évidemment elle avait été falsifiée. Il y a aussi 50.000 Lithuaniens dans la Prusse Orientale et le voisinage de la République lithuanienne a éveillé en eux l'idée d'une existence nationale, mais les contestations des dirigeants de Kovno avec la Pologne au sujet de Vilna les ont empêchés de réclamer quoi que ce soit pour ces Lithuaniens. On peut croire en tout cas avec Augur que la solution de toutes les difficultés serait une union douanière englobant la Pologne et la Prusse Orientale, mais qu'elle provoquerait chez les chauvins des deux côtés des protestations véhémentes.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Albert Mousset : *Un drame historique, L'Attentat de Sarajevo.* Documents inédits et texte intégral des sténogrammes du procès, Payot, 1930.

Le 28 juin 1914, l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche était assassiné à Sarajevo par des étudiants serbes. Le coup de revolver de Princip devait avoir les effroyables conséquences que l'on sait.

Sur l'attentat il existe une documentation considérable, surtout de provenance austro-allemande. Ce qui frappe d'abord dans cette documentation, c'est que le débat s'y poursuit pour ainsi dire à la périphérie du procès, lequel n'a éveillé par lui-même que d'intermittentes curiosités (1).

En Allemagne, il parut en 1918 un compte rendu sténographique abrégé du procès (2), ouvrage d'ailleurs à peu près inconnu en France. M. Albert Mousset publie aujourd'hui la traduction intégrale du texte officiel en serbo-croate du procès.

Cet ouvrage comprend deux parties : le procès complet — interrogatoire des accusés, réquisitoire, plaidoiries, jugement — et les commentaires dont l'accompagne M. Mousset.

Le procès nous fait revivre le drame. L'archiduc, après avoir dirigé les manœuvres de l'armée autrichienne, était reçu officiellement à Sarajevo, la petite capitale des territoires annexés de Bosnie-Herzégovine, peuplés par des Slaves de tendance serbophile, hostiles à l'Autriche.

L'archiduc fit son entrée à Sarajevo dans une automobile où avaient pris place sa femme, le général Potiorek, gouverneur de la Bosnie, et le comte Harrach. Huit conjurés armés de bombes et de revolvers étaient répartis dans la foule — quatre d'entre eux plus décidés que les autres : Princip, Cabrinovic, Grabez et Illic. L'auto roulait lentement. Au passage, Cabrinovic lança une bombe; elle tomba entre l'archiduc et sa femme, et roula à terre, où elle explosa, blessant légèrement quelques personnes de la suite. L'archiduc arrêta, s'enquit des blessés et se rendit à l'hôtel de ville pour la réception officielle.

A la sortie, il voulut aller à l'hôpital visiter les blessés. Au coin de la rue François-Joseph, l'auto hésita sur le chemin à prendre et s'arrêta juste en face de Gavrilo Princip. Ce dernier n'eut qu'à étendre le bras et tira à bout portant deux coups de revolver. L'archiduc ni l'archiduchesse ne bougèrent, mais au bout d'un instant celle-ci s'affaissa sur l'épaule de son mari, qui lui dit à voix basse : « Sophie, Sophie, ne

(1) Albert Mousset, *op. cit.*, p. 10.

(2) Professeur Pharos : *Der Prozess gegen die Attentæter von Serajevo*, Berlin, Deckers Verlag, 1918.

mourez pas, restez en vie pour nos enfants. » Puis, à son tour, il perdit connaissance. L'auto les transporta rapidement au palais du gouverneur, où les médecins accourus ne purent que constater la mort.

Tous les conjurés furent rapidement arrêtés, ainsi que leurs complices.

Le procès nous montre clairement le rôle direct des meurtriers, ceux-ci n'ayant jamais cherché à nier, mais laisse le champ ouvert à toutes sortes d'hypothèses en ce qui concerne les organisations plus ou moins occultes qui ont aidé moralement et effectivement à la préparation de l'attentat.

Princip, Cabrinovic, Grabez et Illic étaient des étudiants âgés de moins de vingt ans.

Quelle étrange mentalité que celle de ces révolutionnaires slaves!

Cabrinovic est devenu un révolté sur une réprimande que lui a faite son père. Il était d'abord socialiste, mais, ayant eu une discussion d'idée avec un anarchiste, il ne put répondre à ses objections et devint aussitôt anarchiste.

Grabez a voulu tuer l'archiduc pour faire un exemple, afin que les populations slaves de Bosnie-Herzégovine obtiennent les droits les plus élémentaires.

— Lesquels, par exemple? lui demande le président.

— La liberté politique.

— Qu'entendez-vous par « liberté politique »?

— Je ne le sais pas très bien moi-même.

Tous semblent avoir été d'accord pour tuer quelqu'un; qui et pourquoi semble avoir été tout à fait secondaire.

Cabrinovic voulait d'abord tuer Potiorek, mais, discutant de la chose avec un garçon de café, ce dernier lui conseilla plutôt de tuer l'archiduc, suggestion adoptée aussitôt.

L'idée générale était d'amener par la terreur l'Autriche à relâcher la Bosnie-Herzégovine, qui se serait alors rattachée à la Serbie.

D'autre part, ils voulaient tuer François-Ferdinand parce que catholique et nationaliste, ennemi des idées révolutionnaires et maçonniques.

Les conjurés affirment s'être décidés seuls à commettre l'attentat; mais ils furent aidés dans sa préparation. On leur

fournit à Belgrade des armes, de l'argent et les moyens de pénétrer en territoire austro-hongrois. Deux personnes menèrent l'affaire; un employé de chemin de fer, chef de comitadjis, Ciganovic, et un major de l'armée serbe, Tankosic. Tous deux étaient à la fois membres de la Narodna Odbrana — société serbe mi-culturelle, mi-révolutionnaire — et francs maçons. Ils étaient également membres d'une société secrète révolutionnaire — genre carbonari, dirigée par un officier serbe, le général Dimitrievic Apis, chef du service des renseignements à l'Etat-major général.

La présence de tant d'officiers semblait impliquer le gouvernement serbe; mais d'autre part le chef de la main noire, le général Apis, fut condamné à mort et fusillé à Salonique en 1917, pour complot contre le régent Alexandre.

Cet imbroglio a donné naissance à toutes sortes d'interprétations.

> Il y en a près d'une dizaine : complot du gouvernement de Belgrade, conjuration d'éléments militaires serbes à l'insu du pouvoir civil, machination de la cour de Vienne ou des milieux hongrois, manigance de la Russie, de l'Allemagne, de la France. Maçonnerie internationale, que sais-je encore (p. 10).

M. Albert Mousset, dans ses commentaires, essaye de mettre du clair dans tout cela. Il évite sagement toute interprétation tendancieuse et s'en tient à ce qui est strictement établi par le procès. Son point de vue est celui du bon sens. Pour lui, l'attentat est purement et simplement un drame bosniaque, le crime impulsif et irraisonné de révolutionnaires surexcités par des lectures et théories mal assimilées. Il ne croit pas à la complicité du gouvernement serbe, alléguant comme principal argument (appuyé sur une lettre de Patchich) que la Serbie, épuisée par la guerre balkanique, ne demandait qu'une chose : une paix qui lui permît de panser ses blessures.

Il ne croit pas à la théorie fort répandue chez nous, selon laquelle Vienne aurait délibérément envoyé l'archiduc au-devant d'un attentat. Il nous montre qu'aucun parti n'avait intérêt à se défaire de François-Ferdinand et que si le général Potiorek avait été — comme on l'a prétendu — complice, cela aurait été un bien grand héroïsme de sa part que de défiler assis en face de celui qu'il savait voué à un attentat.

M. Mousset ne croit pas que l'attentat ait été le prétexte voulu de la guerre.

Je laisse de côté l'hypothèse selon laquelle le meurtre avait été le prétexte voulu et cherché pour le déchainement de la guerre. La diplomatie moderne use de moyens moins dramatiques (page 16).

Il ne croit pas non plus à l'appui effectif de la Narodna Odbrana, reportant le rôle qu'on lui prête sur la « Main Noire », qui aurait été la véritable complice et l'organisatrice du complot.

M. Mousset traite spécialement le rôle de la Franc-Maçonnerie (3), question qui avait été récemment débattue en France et en Allemagne. Elle devait même donner lieu, en décembre 1929, à un procès entre Ludendorff et le Comte Dohna-Schlodien, procès qui a été remis à une date indéterminée.

Selon Mousset, la traduction allemande du professeur Pharos est tendancieuse et attribue à la Franc-Maçonnerie un rôle exagéré.

Après avoir comparé les passages des deux textes qui se rapportent à la F.·. M.·., j'avoue y trouver peu de différences sérieuses. Le texte de Pharos est écourté et diffère parfois un peu de celui de Mousset, mais sans en modifier le sens général. Dans ses commentaires, par contre, Pharos attribue plus d'importance que Mousset au rôle de la F.·. M.·.; ce drame de Sarajevo est sujet à des interprétations fort diverses suivant le point de vue particulier de ses commentateurs.

Pour s'en tenir aux faits établis, voici où nous en sommes après la publication du livre de Mousset.

En septembre 1912, la *Revue Internationale des Sociétés secrètes* annonçait que l'archiduc François-Ferdinand avait été condamné à mort par la Franc-Maçonnerie, nouvelle confirmée depuis de différents côtés, notamment par le comte Czernin et par les accusés eux-mêmes.

Au cours du procès, les accusés disent que les organisateurs du complot, Ciganovic et Tankosic — membres également de la société révolutionnaire « la Main-Noire » — étaient Francs-Maçons, ainsi que l'un d'entre eux, Cabrinovic. Inter-

(3) Voir le *Mercure de France*, nos des 1er avril et 1er mai 1929.

rogé à ce sujet, Cabrinovic refuse de répondre à cette question.

Les accusés disent qu'ils ont eu les premiers l'idée de l'attentat et qu'ils n'ont aucunement agi par ordre.

La Franc-Maçonnerie est donc en rapport avec l'attentat en ce que les deux principaux organisateurs et probablement l'un des accusés étaient francs-maçons; en ce que les accusés savaient que l'archiduc avait été condamné à mort par la Franc-Maçonnerie (l'archiduc était un catholique intransigeant) et en ce que la Franc-Maçonnerie préconise les attentats contre les souverains (Cabrinovic dixit).

Il est encore un autre fait qui n'a pas été définitivement éclairci. Les accusés soutiennent que Tankosic et Ciganovic envoyèrent un franc-maçon conférer avec certains milieux étrangers avant de leur donner des armes. Cet émissaire s'appelait Kazimirovic et était un ex-étudiant en théologie. M. Mousset publie une lettre de Kazimirovic qui se défend énergiquement de toute participation au complot. Comme l'accusation et la défense reposent uniquement sur les affirmations contradictoires des intéressés, il est difficile de tirer la chose au clair.

Kazimirovic allègue que les francs-maçons ne recrutent pas leurs adhérents parmi les étudiants en théologie, argument assez plausible si un autre étudiant en théologie, ami de Tankosic, de Ciganovic et de Kazimirovic lui-même, n'était indiscutablement mêlé au drame. D'autre part, si Kazimirovic a effectivement pris part au complot comme agent de liaison de la Franc-Maçonnerie, ce serait beaucoup lui demander que d'attendre de sa part un aveu écrit.

Le franc-maçon serbe Tomitch, membre de l'A.M.I. (Association Maçonnique Internationale), a pris la défense de la Franc-Maçonnerie dans un article de l'*Acacia*, reproduit par le *Mercure de France* (4).

Je me bornerai uniquement à démontrer, dit-il [en août 1929, c'est-à-dire avant la publication du livre de Mousset] que ni la Serbie officielle, ni la Franc-Maçonnerie serbe n'étaient mêlées en quoi que ce soit à cet attentat. Tout d'abord le compte rendu sténographique du procès de l'attentat de Sarajevo a été complètement

(4) *Mercure de France*, 1er août 1929.

falsifié dans son édition parue en langue allemande. J'ai vu de mes propres yeux le texte original en langue serbe. Je l'ai étudié avec l'attention qu'il méritait. Il y a en effet des passages où la Franc-Maçonnerie est mise en cause. Mais ce sont des questions posées par le président du tribunal ou par l'avocat général et auxquelles les accusés ont donné des réponses nettes, déclarant qu'ils ignoraient tout de la Franc-Maçonnerie et qu'ils n'en faisaient pas partie.

Ce qui est manifestement inexact, puisque les trois principaux accusé ont tous dit que les organisateurs étaient francs-maçons, ainsi que probablement l'un d'entre eux. D'autre part, ce n'est pas le président du Tribunal, ni l'avocat général qui ont soulevé la question, ce sont au contraire les accusés et un de leurs avocats qui en ont parlé les premiers, à l'étonnement du Tribunal, qui ne s'attendait pas à voir apparaître la Franc-Maçonnerie dans le débat.

— Ne seraient-ce pas des histoires que tu nous racontes-là? demande le Président.

Cabrinovic. — C'est la pure vérité et cent fois plus vrai que tous vos documents sur la Narodna odbrana. (Mousset, p. 478.)

La défense de M. Tomitch repose donc sur des erreurs, soit qu'il n'ait pas eu connaissance du texte du procès, soit qu'il ait le désir de masquer le rôle de la Franc-Maçonnerie. Dans l'un et l'autre cas, son argumentation a peu de valeur, aussi la mentionnons-nous sans y insister davantage.

Enfin, récemment, Ludendorff accusait (d'après les aveux du franc-maçon Kothner) le comte Dohna-Schlodien, ex-grand-maître d'une des branches de la Franc-Maçonnerie allemande, d'avoir été au courant de ce que la Franc-Maçonnerie projetait contre l'archiduc et d'avoir gardé le silence. Accusation qui devait donner lieu à un procès ajourné à une date indéterminée.

Mentionnons, pour terminer, un événement récent : Une grande cérémonie publique vient d'avoir lieu à Sarajevo pour glorifier la mémoire de Gavrilo Princip, le meurtrier de l'archiduc (mort en prison). Après un service religieux, un cortège de sociétés nationalistes alla solennellement apposer une plaque sur la maison natale de Princip. Le gouvernement serbe ne prit pas part officiellement à cette cérémonie, mais le fait

qu'il l'ait autorisée peut donner lieu à bien des suppositions. C'est la première fois, croyons-nous, qu'on glorifie publiquement un crime, même politique. Le fait est d'autant plus étrange, que ce meurtre a eu pour toute l'Europe les conséquences les plus désastreuses.

Il est encore un autre point qui a soulevé des controverses récentes. Alfred Mousset écrit, page 11 :

On ne m'en voudra pas, je pense, de glisser sur l'hypothèse d'après laquelle le bras de Pincip aurait été armé par la fille, née peu avant le drame de Mayerling, des amours de l'archiduc Rodolphe et de Marie Vetsera.

Allusion à un récent roman de t'Serstevens intitulé *Taïa*, qui devait (d'après son auteur) nous apporter de nouvelles révélations historiques. Nous avons déjà dit dans le *Mercure de France* (5), ce qu'il en était; mais le passage de Mousset que nous venons de citer pourrait laisser croire à l'existence d'une fille de l'archiduc Rodolphe. Or, il n'en est rien. Il y a eu effectivement à Londres une jeune femme qui a voulu se faire passer pour la fille de l'archiduc. Simple affirmation ne reposant sur aucune preuve précise.

Voici ce qu'en dit sir Basil Thompson, alors chef de Scotland Yard, dans ses mémoires — chapitre « Fausses princesses » :

Une autre jeune femme qui apparut en 1915 visa plus haut et, mieux élevée, joua son rôle avec plus de distinction.

Suivant les rapports qui me parvinrent, elle n'était rien de moins que la fille de Marie Vetsera, héroïne de la mystérieuse tragédie dans laquelle périt le prince Rodolphe d'Autriche, qui, j'ai à peine besoin de le dire, était son père.

Elle fut invitée à Scotland Yard pour une interview...

Son histoire était pleine de mystères et de réticences. Elle ne pouvait me dire, dit-elle, que ce qu'on lui avait dit à elle-même. Ses plus lointains souvenirs dataient du couvent américain où elle avait été élevée. Les sœurs lui avaient dit qu'un étranger l'avait amenée là toute enfant et que son origine était très distinguée, mais qu'il ne fallait pas poser trop de questions sur ce sujet. Une grosse somme d'argent avait été placée en dépôt chez un avocat avec obligation pour ce dernier de ne pas dire d'où elle provenait.

(5) *Mercure de France* du 15 janvier 1930.

Plus tard il y eut des allusions à la famille royale d'Autriche. Le nom du prince Rodolphe fut mentionné et un jour la Mère Supérieure l'avait entourée de ses bras, lui avait murmuré que sa mère avait été très malheureuse, que toute l'histoire était très tragique et qu'il ne fallait pas qu'elle posât trop de questions.

Elle avait conclu de tout cela qu'elle était la fille de Marie Vetsera, née quelque temps avant la tragédie.

« Je regrette de vous interrompre, lui dis-je, mais Marie Vetsera n'avait pas de fille. Toute son histoire est bien connue. »

Ses yeux se remplirent de larmes et elle répliqua qu'elle ne pouvait me dire que ce qu'on lui avait dit à elle-même. A sa sortie de couvent, l'avocat lui avait fait des allusions analogues et lui avait remis l'argent déposé à son nom.

« Le nom de l'avocat?

« Hélas, Monsieur, il est mort et son bureau n'existe plus. »

...Autant que je pus en conclure, elle avait vécu sur son capital qui arriverait un jour à épuisement. Interrogée sur ce qu'elle ferait lorsque l'inévitable se produirait, elle secoua la tête et répliqua qu'elle mettrait fin à ses jours (elle s'est effectivement suicidée par la suite). J'appris au cours de l'interview qu'elle parlait assez couramment français et polonais, ce qui pouvait expliquer son accent. On lui avait appris, dit-elle, ces deux langues au couvent. Elle refusa de donner le nom de ce couvent et par conséquent cette partie de son histoire doit avoir été inventée comme le reste. Mais l'enquête que nous fîmes par la suite prouva clairement qu'elle était de nationalité américaine et qu'elle ne s'occupait certainement pas d'espionnage (6).

L. DE PONCINS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Louis Réau : *Catalogue de l'art français dans les musées russes;* Colin. 15 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Bô Yin Râ : *Le livre de l'Au-Delà;* Maisonneuve. 18 »

(6) Basil Thompson : *Queer People*, Hodder and Stoughton, London, 1922, p. 238-239.

Histoire

Georges Lefebvre, Raymond Guyot et Philippe Sagnac : *La Révolution française.* (Coll. *Peuples et Civilisations*, histoire générale, tome XIII) ; Alcan. 60 »

C.-G. Picavet : *La Diplomatie française au temps de Louis XIV. 1661-1715;* Alcan. 50 »

Linguistique

Alfred Decelles fils : *Notre beau parler de France;* le Progrès de Hull, Ottawa, Canada. » »

Littérature

Francis Ambrière : *Joachim du Bellay.* Avec un portrait; Firmin-Didot. 15 »

Alexandre Arnoux : *Une âme et pas de violon... Tristan Corbière.* Avec un portrait. (Coll. *La Vie de bohème*) ; Grasset. » »

Pierre Brunet : *Maupertuis.* I : *Etude biographique.* II : *L'œuvre et sa place dans la pensée scientifique et philosophique du XVIIIe siècle;* Libr. Blanchard. 75 »

Max Daireaux : *Littérature hispano-américaine.* (Coll. *Panoramas des littératures contemporaines*) ; Kra. 20 »

Joseph Durieux : *Le ministre Pierre Magne, 1806-1879,* d'après ses lettres et ses souvenirs. Tome I : *1806-1860.* Tome II : *1861-1879.* Avec un portrait; Champion. » »

J.-P. Eckermann : *Conversations avec Gœthe.* Avec 14 phototypies; Jonquières, 2 vol. 90 »

René Georgin : *Jean Moréas,* essai critique. Avec une bibliographie; Nouv. Revue critique. 12 »

A. Kolossov : *Peuple, écoute!* traduction de M. Meir. Préface de Henri Barbusse; Bureau d'éditions. 2 »

Chevalier de Méré : *Œuvres complètes.* Tome III : *Les avantures de Renaud et d'Armide. Œuvres posthumes.* Texte présenté par Charles H. Boudhors; Edit. Fernand Roches. 25,50

Dmitry Merejkowsky : *Vie de Napoléon.* I : *1769-1807,* traduit du russe par M. Dumesnil de Gramont; Calmann-Lévy. 15 »

Armand Praviel : *Angélique et Sylvie;* Plon. 15 »

Racine : *Œuvres complètes. Théâtre.* Tome III : *Bajazet, Mithridate. Iphigénie;* Edit. Fernand Roches. 19,50

Gustave Reynier : *Le Cid de Corneille, étude et analyse;* Mellottée. » »

Mme Georges Rodenbach : *Constantin Rodenbach, député au Congrès national de Belgique et ses frères.* Avec un portrait; Edit. Crès. » »

Bernardin de Saint-Pierre : *Œuvres complètes : Paul et Virginie,* texte établi et présenté par Maurice Souriau; Edit. Fernand Roches. 19,50

Maurice Souriau : *Histoire du Parnasse;* Edit. Spès. 40 »

Henry David Thoreau : *Un philosophe dans les bois.* Journal de Thoreau. Traduction de R. Michaud et S. David; Boivin. 18 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Henri Bernier : *La raison des fous;* Les Etincelles. 7,50

Georges Clemenceau : *Grandeurs et misères d'une victoire;* Plon. 30 »

La politique extérieure de l'Allemagne. 1870-1914. Documents officiels publiés par le Ministère allemand des Affaires étrangères. Tome IX : *10 octobre 1893-18 avril 1895,* traduit par Georges Mouillet; Costes. » »

Philosophie

M. A. : *Le chemin le plus court de la pensée juridique,* exposé de l'Idéographie juridique de M. Elemir Kovats, avec une étude sur

L'Axiomatisation des Sciences morales; Presses universitaires. » »
Emile Bréhier : *Histoire de la philosophie.* II : *La philosophie moderne.* III : *Le dix-huitième siècle;* Alcan. 20 »
René Damien : *Le monde intérieur;* Alcan. 20 »
G. Plékhanov : *Le matérialisme militant.* Préface de A. Deborine; Les Revues. 15 »

Poésie

J.-L. Aubrun : *Sarcasmes.* Préface de Paul Brulat; Monde moderne. 10 »
Gabriel Boissy : *Stances du mortel sourire;* Flammarion. 10 »
Hugues Delorme : *Zoo;* Flammarion. 10 »
Robert Honnert : *Les désirs;* Nouv. Revue franç. 15 »
Michelle (Michelle Bléry) : *Dans le charme païen et sous les forces chrétiennes du Béarn.* Simple manifeste par Paul Bléry; Renaissance du Livre. » »
Marie Noël : *Les chants de la merci;* Edit. Crès. » »
Maxime Volochine : *Soleils de nuit,* adapté par Rolf d'Ungern Sternberg et Albert Touchard; Grasset. » »

Politique

Jean Delage : *La Russie en exil;* Delagrave. 12 »
Georges Le Fèvre : *Un bourgeois au pays des Soviets;* Tallandier. 12 »

Questions médicales

A. Landry : *L'hygiène publique en France;* Alcan. 15 »

Questions militaires et maritimes

M. Verrière : *Ports de pêche modernes : Le nouveau port de Lorient;* Imp. Cathrine, Lorient. » »

Questions religieuses

Georges Goyau : *Le Cardinal Mercier.* (Coll. *Les Grands Cœurs*); Flammarion. 12 »

Roman

Marcel Arland : *Où le cœur se partage;* Nouv. Revue franç. 12 »
Honoré de Balzac : *La vieille fille.* Illust. en couleurs de Beuville. (Coll. *Poivre et Sel*); Kra. » »
Henry Champly : *Le Pèlerin de Vénus,* croisière païenne en Orient; Fasquelle. 12 »
Stéphane Corbière : *Les enquêtes de Marcel Singleton; La plaie en triangle* suivi de *La chambre clouée.* (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 12 »
Eugène Caret : *Chronique de Peyrolles-en-Provence sous la IIIe République;* Horizons de France. 12 »
Jeanne Maxime David : *La vie n'est pas un roman. Trois preuves;* Flammarion. 12 »
Max Fischer : *...Anneaux de la chaîne;* Flammarion. 12 »
Jehan d'Ivray : *L'appel de l'ombre;* Nouv. Soc. d'édition. 12 »
Marguerite Jouve : *Le Maléfice;* Edit. du Tambourin. » »
René Lelu : *Comme la plume au vent;* Albin Michel. 15 »
Jeanne Leuba : *La brève lumière;* Flammarion. 12 »
A. Maraval-Berthoin : *Miguel;* Albin-Michel. 15 »
Jacques Marcireau : *L'Auberge;* Nouv. Revue franç. 13,50
Raymond Mottart : *Le voyage à Pa-*

ris; Renaissance du Livre. 12 »
Jean-Marc Rody : *Infanterie;* Renaissance du Livre. 15 »
André Pézard : *Nous autres à Vauquois, 1915-1916;* Renaissance du Livre. 15 »
Jean Prévost : *Les frères Bouquinquant;* Nouv. Revue franç. 13,50
Boleslaw Prus : *L'avant-poste*, traduit du polonais par Marie Rakowska. (Coll. polonaise); Nouv. Revue franç. 13,50
Claude Quinard : *Les Cœurs instables;* Flammarion. 12 »
Jean Romagne : *Souvenirs épiques*. Albin Michel. 15 »
Hugo Wast : *Désert de pierre*, traduit par Marc Alvaro; Renaissance du Livre. 12 »
G. de Wesselitsky : *L'énigme de Péterhof;* Renaissance du Livre. 12 »
Rolande de Willenich : *Cabine de luxe;* Edit. Argo. 12 »

Sociologie

Louis-Lucien Hubert : *Figures parlementaires;* Flammarion. 12 »

Théâtre

Karen Bramson : *Théâtre*, IV : *La Haine* (*Le Dictateur, Les félines, Depuis l'aurore des temps*); Flammarion. 15 »

Varia

L. Bremont : *L'art de dire;* Delagrave. 7 »
R. Odic-Kintzel : *Cultive ta statue*, traité d'harmonie de l'attitude. Avec de nombr. figures explicatives; Edit. Montaigne. » »
Valentine Verlain : *La faulx du ministre*, histoire d'amour contemporaine. Avec de nombreuses illustrations et portraits dans le texte et hors-texte; S. n. d'édit. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Le centenaire de Clémence Royer. — Le bimillénaire virgilien. — Les jardins de Paris au bon vieux temps. — La vieille « polémique des jambons ». — L'exception de jeu. — A propos de « la Bouteille à la mer ». — Sur « la Rouille ». — Quelques dégrèvements. — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — Le Grand Prix de Poésie Fabien Artigue, de 10.000 francs, a été décerné à Mme Marguerite Henry-Rosier pour son volume de vers *Le Monde est à toi.*

§

Le centenaire de Clémence Royer. — On a célébré discrètement — trop discrètement peut-être — le 21 avril dernier, le centième anniversaire de la naissance de la femme qui traduisit et fit connaître en France l'*Origine des espèces* de Charles Darwin : Clémence Royer.

Lucien Descaves a déploré, à cette occasion, dans *le Petit Provençal*, que la statue de Clémence Royer, œuvre du sculpteur Henri Godet, acquise par l'Etat en 1912, reste toujours dans les magasins

de la Ville de Paris, à Auteuil, alors qu'elle devait être inaugurée, en 1913, sur une pelouse du parc Montsouris.

Clémence Royer, dont l'œuvre personnelle, fort importante, va d'une étude sur *l'Inconnaissable* et la dynamique des atomes à un roman injustement méconnu : *Les jumeaux d'Hellers*, ne cessa pas de plaider la cause de l'émancipation des femmes et de l'amour libre. Elle était encore jeune fille lorsqu'au cours d'un congrès pour l'avancement des sciences, à Gand, en 1863, elle rencontra comme contradicteur, à la tribune, un ancien député des Landes, Pascal Duprat, alors exilé par l'Empire. Ils discutèrent de la « sélection naturelle » et finirent par s'entendre. Si bien que, vers la fin du congrès, les assistants pouvaient se dire :

— Mais, ce n'est pas une réponse, c'est une déclaration d'amour que Pascal Duprat a faite à Clémence Royer!

Et, en effet, les deux orateurs, qui étaient venus isolément au Congrès, repartirent ensemble et ne se quittèrent plus.

Union libre, bien entendu.

On raconta à ce propos l'anecdote suivante :

Aux environs de 1880, Paul Duprat, candidat dans le XVII[e] arrondissement, aux élections législatives, ne l'emporta sur son adversaire, Chabert, qu'avec beaucoup de difficultés.

Or, la veille du scrutin, Clémence Royer arriva rayonnante chez un ami et dit :

— Nous démolissons ce soir notre adversaire. Nous avons contre lui une arme décisive...

— Ah! laquelle?

— Nous venons d'apprendre qu'il a été condamné pour adultère. .

L'ami resta silencieux et prit un air surpris.

— Eh bien, qu'en dites-vous?

— Je dis que vous et Duprat vous pouvez moins que personne vous servir d'une pareille arme...

— Pourquoi donc?

— Parce qu'il serait trop facile de la retourner contre vous!

Clémence Royer baissa la tête sans pour cela être convaincue :

— Oh! nous, ce n'est pas la même chose, murmura-t-elle.

Nous trouvons cette histoire avec d'autres, fort curieuses et fort indiscrètes aussi, dans un article publié par *le Voltaire*, le 28 août 1885, sous la signature « La Dame Voilée ».

Qui donc était cette « dame voilée » qui semblait si bien renseignée sur la vie privée de Clémence Royer? — L. DX.

§

Le bimillénaire virgilien. — Au moment où, avec l'Italie, le monde civilisé s'apprête à fêter Virgile, il ne sera pas superflu sans doute de dénoncer une légère hérésie dont s'est fait l'écho un organe au nom parfumé et bien dix-huitième siècle, lorsque, le 11 septembre dernier, il prétendit que le « villages d'Andes », lieu de naissance de Virgile, n'était plus situé « dans les marais de Piétole, à trois milles au sud-est de Mantoue », mais « en réalité dans une région beaucoup plus belle, entre Carpenedolo et Calvisano », soit donc « juste en face des Alpes de Brescia ». La contribution de la France au bimillénaire de Virgile sera, heureusement, un peu plus substantielle et il serait puéril de s'arrêter à cette information — dont, au demeurant, les Italiens ont fait des gorges chaudes dans une de ces Revues qu'on ne connaît malheureusement guère chez nous (voir *Convivium* de décembre 1929, numéro 4, pp. 546-553 et 606-608) — si elle ne révélait, dans ces organes dont l'information peut passer pour sérieuse, une plus que fâcheuse tendance à prendre, aussitôt les frontières nationales franchies, des vessies pour des lanternes, même quand — et c'est ici le cas — les premières portent le *made in England* de la plus authentique fabrication à la pièce.

Mieux eût valu, à la place de cet innocent canard, apprendre au public français que la *Reale Accademia Virgiliana* de Mantoue — une Mantoue qui n'entend pas du tout se laisser damer le pion par Brescia — offrira, à l'occasion des magnifiques cérémonies qu'elle prépare avec l'aide du gouvernement de Mussolini, qui fait flèche de tout bois, une édition — spécialement préparée à cet effet par le sénateur et professeur de l'Université de Bologne, Giuseppe Albini — des *Œuvres* de l'*esimio poeta* enrichie de gravures sur bois aux fervents de Virgile ses correspondants et ce, *gratis et pro Deo*, geste éminemment apte à réconcilier ces braves philologues avec le gouvernement du Duce — *tu Duce, tu Maestro...!* — sans compter que ces derniers recevront par-dessus le marché de moindres broutilles, ainsi les *Studi Virgiliani*, recueil de doctes divagations, provenant de spécialistes des deux hémisphères, et le volume spécial des *Atti e Memorie* de la dite Académie pour 1929-1930. *Aimez-vous la muscade? On en a mis partout...* Et il y aura le Congrès Virgilien mondial de Mantoue où, en octobre prochain, sera distribuée cette provende, dans l'un des salons du Palais des Gonzague, spécialement restauré à cet effet...

O jours merveilleux de mussolinienne trêve! Pour vous chanter,

c'est à Virgile qu'il faut recourir. Disons donc, en un pieux élan :

Nec sum animi dubius, verbis ea vincere magnum
quam sit et angustis hunc addere rebus honorem...

C. P.

§

Les jardins de Paris au bon vieux temps. — On connaît le passage de Rousseau décrivant les promenades du *Rêveur solitaire*, de Ménilmontant à Charonne, à travers les prés et les vignes. Dans ses *Misérables*, Hugo, relatant les tribulations de son gamin de Paris, observe que « presque personne sur la terre ne connaît ces lieux singuliers : la Glacière, le hideux mur de Grenelle, tigré de balles, le Mont-Parnasse, la Fosse-aux-Loups, Mont-Souris, la Tombe-Issoire ». Si l'on ne fusille plus, à Grenelle, que dans quelques « hostelleries » où, d'aventure, s'égare un étranger ingénu, par contre, au Montparnasse, sans trait d'union — comme à Montsouris, — l'on s'entend à pratiquer la fusion des races et l'univers y aura bientôt achevé de planter ses tentes bigarrées, de la foire aux métèques aux cités universitaires. Mais il y avait, au temps de Jean-François Regnard en plein Faubourg Montmartre — près et hors de ce que l'on appelait alors la *Porte Richelieu,* — des « coins reculés » avec de jolis potagers où croissaient à profusion oseille et laitue, des moissons d'artichauts, des couches de savoureux champignons et d'où l'on apercevait, girouettes monstrueuses, les ailes des moulins de Montmartre. Voici ce passage, que nous avons relevé dans l'*Epitre V*, dédiée à *M.* par l'auteur du *Joueur :*

Peut-être ignores-tu dans quel coin reculé
J'habite dans Paris, citoyen exilé,
Et me cache aux regards du profane vulgaire?
Si tu le veux savoir, je vais te satisfaire.
Au bout de cette rue où ce grand cardinal,
Ce prêtre conquérant, ce prélat amiral
Laissa pour monument une triste fontaine
Qui fait dire au passant que cet homme, en sa haine,
Qui du trône ébranlé soutint tout le fardeau,
Sut répandre le sang plus largement que l'eau,
S'élève une maison modeste et retirée,
Dont le chagrin surtout ne connait point l'entrée :
L'œil voit d'abord ce Mont dont les antres profonds
Fournissent à Paris l'honneur de ses plafonds,
Où de trente moulins les ailes étendues
M'apprennent chaque jour quel vent chasse les nues.
Le jardin est étroit, mais les yeux satisfaits
S'y promènent au loin sur de vastes marais.
C'est là qu'en mille endroits laissant errer ma vue
Je vois croitre à plaisir l'oseille et la laitue;

C'est là que, dans son temps, des moissons d'artichauts
Du jardinier actif secondent les travaux,
Et que de champignons une couche voisine
Ne fait, quand il me plait, qu'un saut dans ma cuisine;
Là, de Vertumne enfin les trésors précieux
Charment également et le goût et les yeux....

Regnard, ce fin viveur qui se suicida peut-être en son château de Grillon, près Dourdan, le 4 septembre 1709, à 54 ans, désabusé sans doute d'une existence complètement vouée aux plaisirs, recevait dans son idyllique retraite parisienne le duc d'Enghien, petit-fils du grand Condé, le prince de Conti, les deux princes fils de Sobieski, le marquis d'Effiat, etc., et les y régalait de ces délicieuses agapes d'autrefois

Où l'art des cuisiniers, sainement ignoré,
N'étalait point au goût la funeste élégance
De cent ragoûts divers que produit l'abondance,
Mais où le sel attique, à propos répandu,
Dédommageait assez d'un entremets perdu.

C. P.

§

La vieille « polémique des jambons ».

Alger, le 15 mars 1930.

Monsieur le directeur,

Voulez-vous donner accueil à ces quelques lignes, quoiqu'elles soient d'un genre bien spécial?

Dans le *Mercure de France* du 15 août 1922, p. 38, j'avais commenté la supposition de Delbœuf (1833) et d'Henri Poincaré d'après laquelle « les dimensions du monde devenant mille fois plus grandes on ne s'en apercevrait pas ». Je disais que peut-être mon charcutier s'en apercevrait, parce qu'en se réveillant le matin il constaterait que les ficelles auxquelles pendent ses jambons auraient cassé! Et ce fut dans votre revue l'amusante « polémique des jambons » qui aboutissait à des contradictions.

Elles sont toutes levées maintenant grâce à l'application de la théorie de la relativité d'Einstein. Schlick, ayant repris la question, complète Poincaré à la page 23 et suivantes de *Espace et Temps dans la physique contemporaine* (Gautier-Villars 1929). Il montre que pour que la supposition de Delbœuf-Poincaré-Helmoltz puisse se réaliser physiquement, il faut que toutes les constantes physiques, temps, masses, vitesses, prennent part à la transformation que Delbœuf ne présentait que linéaire. Avec le système d'Einstein, où, par exemple, les masses varient avec les vitesses, tout devient lumineusement simple. On comprend que les déterminations d'espace et de temps sont en réalité indissolublement liées à d'autres

grandeurs physiques. Nous sommes débarrassés de l'espace absolu et du temps « impérial », existant de par eux-mêmes. Poincaré avait pressenti Einstein en terminant ses réflexions sur ce sujet par la phrase : « Le mieux serait d'admettre que l'espace est relatif. »

Veuillez agréer, etc... VICTOR CORNETZ.

§

L'exception de jeu. — On nous communique ce texte, de M. Gaston Legrain, paru dans *Les Cahiers de l'Echiquier français*, t. XXI,

« On sait que le code civil n'admet aucune action pour les dettes de jeu. Il excepte pourtant de cette disposition les jeux propres à exercer aux armes, les courses à pied ou à cheval, les courses de chariot, le jeu de paume et les autres jeux de même nature qui tiennent à l'adresse et à l'exercice du corps. »

Ernest Raynaud, dans le *Mercure de France* (15 décembre 1929), commente ce texte en disant :

« ...Les exceptions du code civil concernant les dettes de jeu laissent la porte ouverte à la discussion. Le billard ne peut-il rentrer dans la catégorie des exceptions, puisqu'il exerce aussi l'agilité du corps? Il s'est même trouvé des joueurs d'échecs et de poker pour réclamer le bénéfice de la mesure, car ces jeux exigent de l'adresse et de la contention d'esprit. »

Ainsi donc, Ernest Raynaud connait des joueurs d'échecs qui ont perdu tant d'argent devant l'échiquier, qu'ils ont été réduits à invoquer l'exception de jeu pour ne pas payer? Nous avons peine à le croire, d'autant plus que — *horresco referens* — les inoffensifs pousseurs de bois se trouvent accouplés, dans cette affaire, avec les requins qui taillent des pokers.

Nous voyons quelquefois engager des paris devant l'échiquier, mais ils ne dépassent guère la somme de vingt sous. C'est suffisant pour avoir l'assurance de goûter tous les charmes d'une partie sérieusement jouée.

Monsieur Raynaud, croyez-nous : les joueurs d'échecs se séparent souvent d'un air grincheux, mais ils ne se retrouvent jamais devant les tribunaux.

§

A propos de « la Bouteille à la mer ».

Ras Tébouda (Fes banlieue).

Monsieur le directeur,

A propos de « la Bouteille à la mer », je lis dans le *Mercure* (1er mars, n° 761, page 478) : Il [Vigny] s'est toujours moins préoccupé des précisions *techniques* que Hugo, par exemple.

Puisqu'il s'agit d'un voyage en mer, M. Pierre Marty pourrait-il commenter techniquement les fameux vers :

En mer! les hardis écumeurs!
Nous allons de Fez à Catane...
Dans la galère capitane
Nous étions quatre-vingts rameurs

Dans le *Figaro* littéraire du 25 juillet 1925, M. Marcel Jay a déjà *posé* en vers ce point d'interorgation :

Hardis, certes, si ce voyage
Se fit sur l'eau de bout en bout,
Car Fez, loin du marin rivage,
N'est pas même sur le Sébou.
. . . .
Si quelque problème nautique
Bloqua les hardis musulmans,
La hardiesse poétique
Vainquit pour eux les éléments.
. . . .
Le poète a toujours raison.

Veuillez agréer, etc... C[t] B.

§

Sur « la Rouille ».

Paris, 16-IV-30.

Mon cher directeur et ami,

Je suis bien étonné de la réponse de M. Rouveyre : je croyais qu'il ne fallait pas parler de corde dans la maison d'un pendu.

Amicalement votre, W. BIENSTOCK.

§

Quelques dégrèvements. — Au-dessus de 100 grammes, le tarif des lettres et paquets clos est fixé à 40 centimes (au lieu de 30) par 100 grammes ou fraction de 100 grammes.

Le droit proportionnel d'encaissement est relevé pour les valeurs supérieures à 500 francs.

Le droit fixe applicable aux versements sur les comptes courants postaux est porté de 0,40 à 0,50.

Le minimum de perception sur les chèques postaux nominatifs est porté de 35 à 50 centimes.

La taxe des virements est portée de 0,10 à 0,25 par opération.

Merci. — A. V.

§

Le Sottisier universel.

A LA CHAMBRE HONGROISE. — Bucarest, 28 mars. M. Maniu, président du Conseil, a prononcé hier à la Chambre hongroise un discours dans lequel il a exposé le point de vue du gouvernement vis-à-vis des derniers discours de M. Averesco et Bratiano. — *Agence information*, 28 mars.

M. Marraud, ministre de l'instruction publique, a conféré hier matin avec M. Roger, doyen de la Faculté de médecine, et M. Charléty, doyen de l'Académie de Paris. — *Le Temps*, 2 avril.

On a considéré d'abord cette planète comme ayant un diamètre compris entre la Terre et Uranie... On a donc cru pouvoir lui attribuer la pertur-

bation d'Uranie... La question reste entière : qui a « bousculé » Uranie? — *L'Œuvre*, 1er avril.

LE SEIN DE MADAME DE MONTESPAN. — Nombreuses sont les femmes célèbres qui ont pris plaisir à se faire représenter, par la statuaire ou la peinture, largement décolletées et parfois complètement nues. L'énumération qu'en donne Witkowski dans *Les Seins dans l'Histoire* tient une cinquantaine de pages. On ne s'attendrait guère à y rencontrer la prude Mme de Montespan. La voici en *Pomone* offrant à nos yeux un sein charmant, telle que l'a peinte Giov. Fr. Romanelli sur une toile aujourd'hui conservée au musée de Budapest. « Elle était alors, dit Witkowski, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Ce sont bien là les « deux grands yeux fort mutins, le très beau corsage et la paire de belles mains » que le cul-de-jatte Scarron reconnaissait à sa fiancée quand on dressa son contrat de mariage. Nous ne sommes pas habitués à voir sous cet aspect frivole la prude et dévote renégate Madame de Montespan. » — *Æsculape*, mars 1930 (notice accompagnant un cliché photographique).

L'INTERPRÉTATION DE L'ÉLECTROCARDIOGRAMME (E. C. G.) PHYSIOLOGIQUE, par M. Henri Frédéricq, Professeur à la Faculté de Médecine de Liége. — Fig. 2 : Electrogramme (théorique) des muscles du squelette. — *Le Siècle Médical*, 15 avril.

Baiserai-je, papa? dit une ingénue de Molière. — *La Vigie Marocaine*, 29 décembre.

Tenez, le soir, quand je quitte mon atelier, si vous voyiez le jet des phares taper sur les bornes écorniflées!... CHARLES FEGDAL, *A. B. C. artistique et littéraire*, mars.

LE VOYAGE DES SOUVERAINS BELGES EN ÉGYPTE. — Le Roi et la Reine visitant les ruines de Pompéi et d'Herculanum. — *Le Monde illustré*, 15 mars (légende d'une illustration).

San Francisco, 8 mars. — La semaine prochaine sera lancé, à Mare-Island Navy Yard, le sous-marin géant V-6, le plus grand qui ait jamais été construit par les Etats-Unis, et dont le rayon d'action n'atteindra pas moins de vingt milles. — *Le Journal*, 9 mars.

Les grandes villes marchent vers l'Ouest, — dans le sens des aiguilles d'une montre. — *Le Cri de Paris*, 6 avril.

M. GUILLAUMIN. — Ainsi que dans le poème, nous partons dix, mais à la différence de la troupe chantée par le grand poète, le nombre ici ne va point en augmentant. — *Bulletin municipal officiel*, 2 avril.



TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCXIX

—

CCXIX N° 765. — 1er MAI

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie FIRMIN-DIDOT, Paris. — 1930.

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Émission, au prix de 975 francs, de 600.000 actions communales de 1.000 francs, 4 %- demi-net. Ces obligations, émises jouissance du 1er juin 1930, seront remboursables, au pair, dans un délai maximum de 50 ans. Elles rapporteront un intérêt annuel de 40 francs payable par coupons semestriels de 20 francs, les 1er juin et 1er décembre. Compte tenu de la prime de remboursement, le taux réel s'établit à 4,15 % net pour les titres nominatifs et à 3,75 % net pour les titres au porteur, du fait de la taxe de transmission. Ces obligations bénéficient des dégrèvements consentis le 29 décembre dernier et, par suite, elles sont exemptes de l'impôt cédulaire sur le revenu des capitaux mobiliers.

En présence de la baisse générale du loyer de l'argent — baisse que viendront accentuer et confirmer les grandes opérations de conversion envisagées par l'État français dans un avenir proche — le taux de ces obligations apparait très intéressant : il est à prévoir, en effet, que le revenu des titres de qualité analogue ne se maintiendra pas au taux de 4 %.

Le fait, d'ailleurs, qu'il s'agit d'obligations communales émises par le « Crédit Foncier », est à lui seul un gage sûr de la complète sécurité du placement.

La souscription sera ouverte le 17 mars 1930, elle sera close dès que les demandes auront absorbé les titres disponibles ; les souscripteurs ont donc intérêt à retenir, dès maintenant, le nombre d'obligations désiré, d'autant que chaque guichet ne disposera que d'une quantité limitée de titres.

Les souscriptions sont reçues partout.

CRÉDIT FONCIER DU BRÉSIL
ET DE
L'AMÉRIQUE DU SUD

Cette société procède au placement d'un nombre maximum de 100.000 obligations de 1 000 francs 5 %, remboursable au pair en 50 ans, par tirages ou rachats, à partir du 15 mars 1933, avec anticipation possible à partir du 15 mars 1934; lesdites obligations font partie d'un emprunt de 400 millions de francs, ou l'équivalent en monnaie étrangère, autorisé par délibération du conseil du 7 novembre 1928, aux termes de l'article 30 des statuts.

L'intérêt annuel de 50 francs est payable, net de l'impôt actuel sur le revenu, par moitié, les 15 mars et 15 septembre.

Les présentes obligations sont émises jouissance du 15 mars 1930, à 955 francs, payables en souscrivant.

Dans sa séance du 5 mars 1930, le conseil ayant décidé le remboursement anticipé des bons 7 %, à la date du 16 octobre 1930, les porteurs de ceux ci ont la faculté de souscrire sans droit de préférence, lesdits bons étant acceptés en paiement pour 515 francs, coupon du 15 avril 1930 attaché.

Les souscriptions sont reçues au siège social, 39, boulevard Haussmann, à Paris, et chez les Établissements de crédit, Banquiers et Agents de change, à Paris et en province, chargés du placement.

Les demandes seront servies dans l'ordre de leur arrivée à concurrence des titres disponibles.

Notice insérée au *B. A. L. O.* du 10 mars 1930.